3 1761 04460 3769

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XIXe SIÈCLE

TOME II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

La poésie, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays, 7e édition. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8°. . . . . 5 fr.

La prose, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays, 6e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8°. . . . . 5 fr.

La littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle. 5e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8° . . . . . 5 fr.

La littérature française au XVIIe siècle, 6e édition. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8°. . . . . 5 fr.

La littérature française au XVIIIe siècle, 5e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8°. . . . . 5 fr.

La littérature française au XIXe siècle. 2 vol. in-16. . . 7 fr.

Le même ouvrage, in-8°. . . . . 10 fr.

Variétés morales et littéraires. 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8° . . . . . 5 fr.

Poètes et poésies, 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

LF.H.
A3337k

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

PAUL ALBERT

TOME DEUXIÈME

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

PQ
281
A42
1887
t.2

16200
2/10/91

PRÉFACE

L'accueil empressé fait aux deux ouvrages posthumes de mon père [1], plusieurs fois réédités depuis trois ans, et les demandes nombreuses qui m'arrivent m'imposent le devoir de publier ce nouveau volume sur la littérature française au XIXe siècle. Il y a même près d'un an que ces études, suite naturelle des *Origines du Romantisme*, auraient paru, si le travail qu'il m'a fallu faire pour réunir et coordonner des notes très éparses n'avait été des plus longs et des plus délicats.

Ce livre n'est que le résumé d'un cours professé à la salle Saint-André, en 1876, devant des

1. *Poètes et Poésies. — La littérature française au XIXe siècle*, tome Ier.

dames et des jeunes filles. C'est assez dire ce qui lui manque. On ne trouvera ici ni les développements improvisés en chaire, ni ceux, plus délicats, que mon père, par égard pour son auditoire féminin, avait dû laisser de côté, mais qu'il comptait reprendre la plume à la main [1]. De même, on devinera aisément que l'écrivain, en rédigeant son cours, aurait çà et là atténué, dans la forme, ce que la critique du professeur, qui veut avant tout être compris, a nécessairement d'un peu vif : on ne peut exiger que des notes jetées sur le papier quelques heures avant la leçon indiquent toutes les nuances de la pensée et rendent toutes les délicatesses du style. En revanche, on retrouvera ici l'indépendance et l'élévation bien connues des idées de mon père,

1. Notamment dans les leçons sur les romanciers. Au début de son cours, mon père s'exprimait à peu près ainsi : « Permettez-moi, avant tout, de réclamer, non pas seulement votre indulgence, mais votre confiance. Les sujets que je traiterai seront souvent délicats. Je sais qu'il y a bien des œuvres contemporaines qu'il vaut mieux ignorer ; qu'il serait difficile, disons mieux, déplacé, d'en essayer une analyse et une appréciation. C'est donc un *bill* de confiance que je demande. Les personnes de mon âge sauront bien où sont les lacunes volontaires, et j'espère qu'elles m'en sauront gré ; quant à celles, beaucoup plus jeunes, qui auront le bonheur de ne pas même connaître de nom les œuvres dont je ne parlerai pas, je suis bien sûr qu'elles m'en sauront gré aussi..... un peu plus tard, quand elles les connaîtront. » (Voy. p. 2, 155, 246, 275, etc.)

et son ardente sympathie pour notre grand siècle littéraire.

Si l'auteur vivait encore, c'est sans doute à l'époque même où nous sommes que ce volume paraîtrait. Pressé, dès 1876, de publier ses leçons, mon père s'y refusait. Il voulait, disait-il, poursuivre et compléter l'étude qu'il commençait alors, — et qu'il ne devait pas achever, — du mouvement philosophique et religieux au début de ce siècle, et réserver dans son histoire de la littérature la place qui revenait de droit à J. de Maistre, de Bonald, Royer-Collard, etc. Il ajoutait que, de toute façon, il comptait attendre une dizaine d'années, pour être sûr que le temps et les nouveaux travaux qu'il projetait ne modifieraient pas ses idées sur certains points de détail.

Trois ans plus tard, mon père reprenait au Collège de France l'histoire de la littérature française au XIXe siècle, et il l'étudiait encore quelques semaines avant de mourir. Rien n'était changé dans sa manière de voir. Ce sont donc bien quelques-unes de ses idées, longuement mûries et très arrêtées, que, pour la dernière fois, je livre au public : il ne leur manque que la forme définitive.

Aussi je demande aux lecteurs de vouloir bien se rappeler, en parcourant ces pages, que l'auteur écrivait dans son testament : « Puissent mes livres précédents recommander auprès du public les papiers posthumes que lui donnera mon fils ! »

M. A.

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XIXe SIÈCLE

INTRODUCTION

L'HISTOIRE AVANT LE XIXe SIÈCLE

Dans mes précédentes études sur le XIXe siècle, j'ai mis sous les yeux des lecteurs l'état de nos richesses littéraires avant et après la Révolution. Nous avons rapidement traversé la stérilité de l'Empire, et, après avoir constaté que rien de grand, rien d'original, rien de sain ne s'éleva à l'ombre du despotisme, nous sommes enfin arrivés au réveil [1].

Aussitôt que ce sol si riche de la France, à la suite de tant de secousses et de bouleversements, reprend enfin un peu de consistance, la vie éclate sur tous les points à la fois. Entre les écrivains, les artistes de cette seconde Renaissance, il n'y a aucune entente. Tous sont eux-mêmes; ils

1. *La Littérature française au XIXe siècle*, t. I. *Les Origines du romantisme*, 1 vol., librairie Hachette.

sont la jeunesse, l'aurore d'un monde nouveau. Heureux ceux qui vivaient alors!

Les historiens tiennent une grande place dans le programme que je me suis tracé. On n'en sera pas étonné : l'Histoire est une des gloires les plus incontestables du XIXe siècle.

Les philosophes nous arrêteront moins longtemps. Ils n'admettent guère dans leur société que des initiés ; ils se tiennent dans des régions sublimes, parfois inaccessibles. Nous les saluerons en passant, avec respect, en nous permettant toutefois de leur rappeler qu'ils sont de leur temps.

Les romanciers sont bien plus accueillants que les philosophes. Ils vous appellent, vous attirent; ils déploient pour vous retenir toutes les séductions. Mais leur société n'est pas toujours très sûre; il ne faut s'y livrer qu'avec une certaine circonspection. Plus que les philosophes et que les historiens, ils sont de leur temps; mais il y a des dépositions qu'on aimerait autant ne pas entendre. Nous ordonnerons le huis clos.

Ainsi, historiens, ce qui a été, philosophes, ce qui devrait être, romanciers, ce qui est, voilà les trois aspects principaux de la vie d'une époque, qui passeront tour à tour sous nos yeux.

Est-ce tout? Non. En dehors de ces manifestations si intéressantes du génie d'un siècle, il y a encore la critique, une des gloires de notre temps, et l'art; l'art sous sa forme la plus haute et la plus achevée, la poésie. Déjà nous en avons cueilli et respiré les fleurs les plus éclatantes [1]; mais le sol n'est pas épuisé. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'une brise nouvelle commence à souffler

1. Voir *Poètes et Poésies*, librairie Hachette.

de régions inconnues. Je dirais presque avec Lamennais :

« Prêtez l'oreille, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés.

« Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli.

« Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde ; il y a là un travail de Dieu.

« Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente? Est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas? »

Nul ne conteste la supériorité, l'originalité des œuvres historiques du XIXe siècle. Il y a même des critiques qui n'accordent absolument que ce mérite à leur siècle. Cela est exclusif, injuste. Plaignons les pauvres gens pour qui Lamartine, Victor Hugo, Musset n'existent pas.

Cette supériorité n'est pas un pur hasard ; elle a ses causes, elle s'explique. Si l'histoire est un art, elle est avant tout une science. L'historien ne crée pas les éléments de son œuvre ; il les reçoit du dehors, ou plutôt il va les chercher ; il les amasse, les distribue, les soumet à une critique sévère. Tandis que le poète, le musicien, le peintre trouvent en eux-mêmes les éléments de leur œuvre, l'historien doit les chercher longtemps, patiemment, et leur faire subir une revision sévère, un contrôle incessant. L'histoire est donc d'abord une science (ἵστωρ, celui qui sait). Or depuis cinquante ans les sciences, et particulièrement celles qui ont avec l'histoire des affinités étroites, ont reçu des développements considérables, inouïs. Le champ des découvertes s'est agrandi d'une façon merveilleuse ; et il n'y a pas une seule de ces découvertes qui ne soit destinée à agrandir et à féconder le champ de l'histoire. Il semble

que la géologie, l'anthropologie, l'ethnographie, la philologie comparée, l'économie politique, l'archéologie n'aient avec l'histoire que des rapports bien éloignés. Erreur : comment étudier et représenter sous ses couleurs véritables la vie d'un peuple, si l'on ne connaît pas le pays où il est né, la race à laquelle il appartient, si l'on ignore ses institutions, sa religion, sa langue et les relations de parenté de celle-ci avec les autres idiomes? Certes, les résultats de toutes ces sciences nouvelles ne sont pas, à l'heure qu'il est, définitivement acquis : il y a encore incertitude sur quelques points; mais la lumière gagne de proche en proche. Quand toutes les sciences auront fait leur œuvre, l'histoire, qui les résumera, apparaîtra enfin dans sa splendeur. L'art viendra à son tour consacrer les résultats, leur donner cette forme supérieure, accessible à tous, qui est la décoration de la vérité. Alors le genre humain aura conscience de lui-même.

Pour bien comprendre ce que nous sommes, nous hommes du XIXe siècle, et l'œuvre que nous poursuivons, jetons un regard sur ce qu'étaient nos devanciers et sur l'œuvre qu'ils ont accomplie.

Où sont, sans remonter au delà de Louis XIV, les historiens du XVIIe siècle? Qui a lu Hardouin de Péréfixe, le père Daniel et même Mézeray? Vertot est presque ridicule, Bossuet n'est pas un historien, le bon Rollin n'a pas de critique; son modèle Tite-Live n'en avait pas, et Denys d'Halicarnasse, son autre modèle, encore moins. Il y a bien des causes qui expliquent la pauvreté, la nullité de ces œuvres historiques. En voici quelques-unes.

Toute époque a sa philosophie dominante. Au XIXe siècle,

c'est l'éclectisme qui finit et le positivisme qui gagne; au XVIIIe c'était le sensualisme, au XVIIe le cartésianisme. Or un système philosophique n'est autre chose qu'un certain nombre de solutions aux grandes questions qui préoccupent et préoccuperont toujours l'humanité. L'esprit d'un système de philosophie pénètre partout, imprègne tout, fait tout à son image. Son influence, on la retrouve dans la politique, dans la religion, dans les mœurs, les habitudes, les arts, les sciences d'une époque. Et cela est naturel; car la solution philosophique atteint les premiers principes d'où tout découle; de sorte que les plus ignorants font de la philosophie sans le savoir. Chrysale, en défendant sa *guenille* si chère, est *Gassendiste*, et fait de l'opposition à Descartes. — Quand Philaminte dit :

> « Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ? »

Philaminte est *cartésienne*. Or Descartes professait un mépris absolu pour tout ce qui est sujet à changement, pour tout ce qui passe, tout ce qui se modifie indéfiniment [1]. A quoi bon étudier *les hommes*? Il faut étudier *l'homme*. Supprimons toutes les réalités passagères.

Voilà une des causes pour lesquelles il n'y a pas eu d'histoire au XVIIe siècle. De plus, à cette époque, il n'y eut pas de science de la nature, d'érudition, de critique.

1. Malebranche disait : « Que nous importent les historiens, les orateurs, les poètes ? Quand tout cela viendrait à brûler, ce serait un petit malheur. »

On ne connaît pas l'antiquité ; on ignore l'Orient, on méprise le moyen âge, on raille le gothique et le roman, on préfère la moindre église qu'on vient de bâtir, à Notre-Dame de Paris qui semble grotesque. Une autre cause encore, c'est qu'il n'y a pas de liberté. Pour avoir émis quelques réflexions imprudentes sur la nature et la répartition de l'impôt, sur les troubles de la Fronde, Mézeray se voyait retirer sa pension. Pour avoir établi que « les Francs étaient une nation, ou plutôt une ligue de différents peuples de la Germanie, que ces mêmes Francs servaient dans les troupes romaines et que leurs rois ou chefs, lorsqu'ils étaient reconnus par les empereurs, recevaient d'eux les titres et les ornements de patrice avec le diadème », Fréret était mis à la Bastille. Un peu plus tard, l'abbé de Saint-Pierre était exclu de l'Académie pour avoir, dans son *discours sur la Polysynodie*, jugé avec sévérité le gouvernement du grand roi, et Voltaire était forcé de faire imprimer clandestinement et sans autorisation son *Histoire de Charles XII*. Aussi disait-il : « Les malheureux Welches sont continuellement gênés et garrottés par toutes sortes de chaînes, celles de la cour, celles de l'Église, et celles des tribunaux appelés Parlements. »

Il n'y avait donc pas d'historiens au XVIIe siècle, mais des historiographes. Racine et Boileau le furent ; c'est assez dire les qualités que l'on exigeait de ceux qui, selon l'expression de Boileau, se donnaient à ce *glorieux emploi*. On considérait l'histoire comme une province de l'éloquence. Le père Rapin déclarait que *la forme* était ce qu'il y avait de *plus essentiel en histoire ;* il voulait qu'avant tout on écrivît purement, noblement, simplement, et qu'on allât chercher

la vérité où... *dans le fond des cœurs!* Il ajoutait même : « Encore qu'on ne doive rien dire que de véritable, on ne doit pas dire toutes les vérités. Quinte-Curce pouvait se passer de dire les infamies qu'il a dites d'Alexandre. Il y a des têtes privilégiées qu'on doit respecter. Traitons-les honnêtement, ne laissons pas échapper d'insolence à leur égard. »

Voilà pourquoi il n'y eut pas d'histoire au XVIIe siècle. Si nous passons au XVIIIe, nous constatons un progrès, mais encore bien insuffisant. Ce siècle est le siècle de la critique et de la libre pensée : il n'est pas encore celui de la science. Les horizons de l'histoire s'agrandissent, mais bien des parties de ce vaste domaine restent encore en friche. On démolit beaucoup, mais on ne réunit pas les matériaux pour construire le nouvel édifice. Toutefois quelques conquêtes se font ici et là. On commence à entrevoir l'Orient. Voltaire, qui a l'idée de l'unité des races humaines, lui donne une place dans son *Essai sur les mœurs*, et inaugure la critique. Montesquieu, grand esprit et travailleur infatigable, recherche l'*Esprit des lois*, découvre l'influence des climats, et indique, sans oser trop insister, celle des religions; mais il ne peut achever l'œuvre de débrouillement des sociétés modernes. Ce siècle si élégant, si poli, a horreur de ce qui est barbare, et l'écarte. Voltaire écrit : « Notre histoire et celle des autres peuples depuis le cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'au quinzième, ne sont qu'un chaos d'aventures barbares sous des noms barbares. » — Ce dégoût exclut la véritable science. Quoi de plus intéressant, au contraire, de plus fécond que la question des origines?

Un autre obstacle encore à l'avènement de la véritable histoire, c'est qu'au XVIIIe siècle on ne cherche pas la vérité pour elle-même. On cherche dans les faits des arguments à l'appui d'une thèse, et on les fausse. C'est de là que nous viennent ces Grecs et ces Romains plus grands que nature et hors nature, qui ont régné dans notre Révolution, au théâtre, dans la peinture, dans la sculpture, et même dans le mobilier. C'est de là qu'est sorti le style *Rococo*.

Arrivons au XIXe siècle. La Révolution a affranchi les esprits, elle a ouvert des perspectives nouvelles. Il faudra désormais que les historiens tiennent compte de cet acteur nouveau, muet jusqu'alors, et qui vient d'intervenir dans l'action, le peuple. Le mot de Sieyès sur le tiers état : *Qu'a-t-il été? — Rien. — Que doit-il être? Tout*, sera vrai, même en histoire.... Pas encore tout de suite cependant; Napoléon, qui a l'œil sur tout, et qui comprend l'importance de l'histoire, la surveille et la commande.

« Il est de la plus grande importance, écrit-il à propos d'un certain M. Halma, bibliothécaire de l'impératrice, qui avait demandé l'autorisation d'être le continuateur de Vély, il est de la plus grande importance de s'assurer de l'esprit dans lequel écrivent les continuateurs. La jeunesse ne peut bien juger les faits que d'après la manière dont ils lui seront présentés. La tromper en lui retraçant des souvenirs, c'est lui préparer des erreurs pour l'avenir. *Il faut* faire sentir à chaque ligne l'influence de la cour de Rome, des billets de confession, du ridicule mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon, etc. *Il faut* que la faiblesse qui a précipité les Valois du trône, et celle des Bourbons qui ont laissé échapper de leurs mains les rênes du gouvernement, excitent les mêmes sentiments. *On doit* être juste envers Henri IV,

Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, mais sans être adulateur. *On doit* peindre les massacres de septembre et les horreurs de la Révolution du même pinceau que l'Inquisition et les massacres des Seize. Il n'y a pas de travail plus important. Lorsque cet ouvrage bien fait et écrit dans une bonne direction aura paru, personne n'aura la volonté et la patience d'en faire un autre, surtout quand, loin d'être encouragé par la police, on sera *découragé* par elle... J'ai chargé le ministre de la police de la continuation de Millot, et je désire que les deux ministres se concertent pour faire continuer Vély et le président Hénault. *Il faut* que ce travail soit confié non seulement à des auteurs d'un vrai talent, mais encore à des hommes *attachés* qui présentent les faits sous leur véritable point de vue, et qui préparent une instruction saine, en prenant les historiens au moment où ils s'arrêtent et en conduisant l'histoire jusqu'en l'an VIII. »

Mais, si puissant que soit un homme, il ne réussit pas à comprimer le génie d'une époque et ses besoins. Dès 1820 la rénovation des études historiques est inaugurée avec un élan admirable, une ardeur, une foi, une passion qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. Comment Jouffroy, témoin de ces vaillants efforts, pouvait-il écrire en 1825 : « *Notre temps, sans opinion, sans croyances, sans goûts, sans passion décidée, accessible à la seule curiosité...* » Et cela en annonçant l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, œuvre passionnée, ardemment sympathique? Philosophe morose! Dites avec votre Descartes que vous méprisez l'histoire; mais ne rabaissez pas ce que vous ne pouvez comprendre.

Ici finit naturellement cette introduction. Il faut maintenant céder la place aux historiens. Cependant, je voudrais ajouter un mot.

Oui, il y a eu rénovation, résurrection des études histo-

riques. Oui, le mouvement commencé vers 1820 s'est poursuivi avec éclat et se poursuit encore. On n'oserait dire pourtant que les historiens du XIXe siècle ont pleinement satisfait à l'attente publique. Je les ai vus, je les vois encore se heurter à plus d'un écueil. Le premier, c'est l'abus des théories et des formules générales, vagues, sans portée réelle. On a écrit un tas de livres sur la Civilisation en général, sur l'avenir de l'Humanité; on a refait à l'infini Vico, Herder, et autres métaphysiciens de l'histoire. Il n'y a pas de métaphysique en histoire. Tout système qui prétend conclure d'un passé qui n'est pas encore bien connu à un avenir dont la connaissance échappera toujours à l'homme, n'est qu'un jeu d'imagination, une pure fantaisie. Laissons, rendons aux Allemands ces nébulosités. L'esprit français s'y noie; il n'a tout son prix que quand il se développe en pleine lumière.

Un autre écueil, moins grave, c'est l'abus de documents inédits. Cela est devenu une véritable exploitation de la curiosité. Il y a là du charlatanisme. On ne se donne plus la peine de composer un livre; on n'écrit plus : on encadre des pièces plus ou moins authentiques, plus ou moins intéressantes. Trop de découvreurs, pas assez de découvertes.

Signalons enfin un dernier écueil, le plus grave de tous. Il y a des écrivains qui comprennent tout, qui expliquent tout, qui justifient tout. Ils n'ont jamais ni indignation, ni mépris, ni sympathie, ni pitié. Ils restent impassibles, et ne voient dans les événements que des *hiérarchies de nécessités*, dans les acteurs que des êtres sans responsabilité. C'est la science, disent-ils. — Non, ce n'est pas la science, ce n'en est que le cadavre, le squelette. Dans tous les pays,

dans tous les temps, ce que Tacite appelait *la conscience du genre humain* a élevé la voix pour flétrir les oppresseurs du droit et de la justice, pour rendre cœur aux opprimés. « Science sans conscience, disait le vieux Rabelais, n'est que ruine de l'âme. » L'histoire est œuvre de justice.

AUGUSTIN THIERRY

Quittons les généralités, abordons l'étude des œuvres; quittons l'histoire, abordons les historiens.

Le premier en date, et peut-être en importance, c'est Augustin Thierry. Il disait de lui-même, qu'il avait « planté le drapeau de la réforme historique ». Il avait le droit de parler ainsi; et ce drapeau, il l'a conduit à la victoire. Depuis Augustin Thierry, le terrain est déblayé, les erreurs consacrées par une routine tenace sont balayées; les conquêtes qu'il a faites subsistent.

J'aime à interroger les contemporains des œuvres considérables. J'ouvre *le Globe*, ces annales si vivantes du mouvement intellectuel de 1824 à 1830, et je trouve, à la date de 1825, un article de Jouffroy sur l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. A la suite d'éloges décernés à un ami, à un camarade d'école, on trouve ce passage dont je citais plus haut les premières lignes :

« Ce siècle sans opinion, sans croyances, sans goûts, sans passion décidée, accessible à la seule curiosité... De là

notre goût pour les études historiques et l'impartialité... De quoi pourrions-nous teindre le passé, nous qui n'avons pas de couleur? Quel intérêt nous troublerait la vue et pourrait nous empêcher de le voir tel qu'il est, nous que le présent même ne saurait émouvoir, nous qui semblons plutôt assister que prendre part à ce qui se passe autour de nous, et moins vivre pour agir que pour regarder, pour sentir que pour comprendre? »

Quoi? Le moment que choisit pour attaquer le siècle ce cartésien découragé qui nie le mouvement, c'est celui où apparaissent, avec la *Conquête de l'Angleterre*, les *Odes et Ballades* de Victor Hugo et les *Méditations* de Lamartine!

La vie et les œuvres d'Augustin Thierry réfutent ces assertions chagrines et pessimistes : vie de dévouement à la science, œuvre de science, d'art, mais aussi de foi, d'enthousiasme généreux.

Il y a peu d'événements dans cette existence qui bien vite trouva son emploi, son unique emploi. Heureux ceux-là!... Né à Blois en 1795, élève de l'École normale de 1811 à 1814, mêlé quelque temps, pendant les premières années de la Restauration, aux polémiques politiques, Augustin Thierry était dès 1820 sur le terrain de l'histoire et ne le quitta plus. Depuis 1825, époque où il publia l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, jusqu'à sa mort, il ne vécut que pour la science. En 1826, il devint aveugle, mais n'interrompit point ses travaux, dans lesquels il fut aidé par des collaborateurs dévoués, surtout par Mlle de Quérangal, qu'il épousa en 1831. En 1834, il écrivait :

« Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont chercher partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? Et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait, et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma vie, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir, et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est *le dévouement à la science* [1]. »

C'est pour elle que pendant vingt-deux années encore, dont les douze dernières dans la solitude, pour elle seule que vécut Augustin Thierry. Nommé membre de l'Académie des Inscriptions, il publia ses *Lettres sur l'Histoire de France*, et ses *Récits des temps mérovingiens* qui, pendant quinze ans de suite, lui valurent le prix Gobert; ce qui faisait dire à M. Villemain que l'Académie lui avait constitué une sorte de majorat... Il présida, dirigea les

1. *Dix ans d'études historiques*, préface, p. 24.

travaux de la publication des documents relatifs à l'histoire du tiers état, et mourut en 1856, après avoir subi, dans les derniers temps de sa vie, l'influence fatale de M. Guizot.

Telle est la vie extérieure. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la vie intérieure, c'est la formation, le développement des idées, la conception, l'exécution de l'œuvre. Augustin Thierry a raconté lui-même comment et d'où lui vint la vocation qu'il eut de très bonne heure, par une sorte de révélation.

« En 1810, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs* apporté du dehors circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions le livre : il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé à l'heure de la promenade. Ce jour-là, je feignis de m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'étude, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie, et de sa rencontre avec une armée de Franks... L'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks, c'est quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix, et en faisant sonner mes pas sur le pavé :

« Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée, » etc. Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui

venait de se passer en moi; mon attention ne s'y arrêta pas; je l'oubliai même durant plusieurs années; mais, lorsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me suis livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans [1]. »

Mais ce n'était là qu'un élément, le pittoresque : il fallait bien autre chose. Le goût et le sentiment de la couleur ne créent pas seuls l'historien. Jeune, ardent, Augustin Thierry chercha. En ce temps-là, Saint-Simon prêchait sa doctrine, ses réformes générales embrassant l'humanité tout entière, parlant de la paix universelle, de la fusion des peuples. Augustin Thierry se sentit attiré; pendant quatre ans il fut Saint-Simonien et, de l'aveu même du maître, le fils adoptif de Saint-Simon. Mais, tout en acceptant le système nouveau, il faisait une réserve : il réclamait dans la fusion universelle des peuples le *maintien des diverses nationalités*. C'était le germe qui devait se développer. Les circonstances y aidèrent puissamment.

En 1814, M. de Montlosier, ancien émigré, avait publié un ouvrage commandé par Napoléon Ier, *De la monarchie française*, dans lequel il montrait qu'il y avait deux peuples en France, la nation d'une part, les émigrés, les nobles de l'autre : « Race d'affranchis, s'écriait-il, race d'esclaves arrachés de nos mains, peuple tributaire, peuple nouveau, licence vous fut octroyée d'être libres, et non pas à nous d'être nobles; pour nous tout est de droit, pour

1. *Récits des temps mérovingiens*, préface, p. 10.

vous tout est de grâce, nous ne sommes point de votre communauté; nous sommes un tout par nous-mêmes. » Cela agaça, irrita l'âme ardente et enthousiaste d'Augustin Thierry, qui faisait partie de cette jeunesse, qui voulait croire la France homogène. Cette brusque et insolente revendication le froissa. Eh quoi! en était-on là? Au lieu de la concorde, de l'égalité, on prêchait la guerre, on parlait de distinctions humiliantes! Jacques Bonhomme se voyait menacé d'être remis sous le joug, en servage! Le jeune écrivain poussa un cri d'indignation et de douleur patriotique.

« Il y a vingt siècles que les pas de la conquête se sont empreints sur notre sol; les traces n'en ont pas disparu; les générations les ont foulées sans les détruire; le sang des hommes les a lavées sans les effacer jamais. Est-ce donc pour un destin semblable que la nature forma ce beau pays que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux [1]? »

Ce fut l'aiguillon. Après avoir ferraillé quelque temps dans les journaux, Augustin Thierry se retire, médite, et conçoit l'idée définitive de l'œuvre, non plus au point de vue de la polémique, mais à celui de la science.

La conquête! un peuple se jetant sur un autre, le dépossédant du sol, le réduisant en servitude : c'est presque la loi de l'humanité, le fond des annales du genre humain. L'histoire nous l'apprend, mais elle se borne à enregistrer le fait. Puis, les vainqueurs seuls écrivent, les vaincus tombent dans le silence et la mort.

1. *Dix ans d'études historiques*, Jacques Bonhomme, p. 249.

Qui sait aujourd'hui ce qu'étaient les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes? Et les peuples anéantis par Rome, les Latins, les Étrusques, les Samnites, les Carthaginois? Qu'étaient les Gaulois avant César, que devinrent-ils après l'invasion des Franks? Partout la conquête détruisant jusqu'aux vestiges des peuples conquis. Qui retrouvera cette histoire? Les écrivains restent muets, indifférents, ignorants; ils sont avec les vainqueurs. Quoi? pas de trace de ces immenses désolations! pas un soupir!

Un jour, César vit en songe deux femmes désolées. C'étaient les victimes de la vieille politique romaine, étroite et barbare : Corinthe et Carthage. Il se dit : je les relèverai. Ainsi Augustin Thierry voulut retrouver l'histoire d'un de ces faits dramatiques, d'un de ces peuples vaincus, anéantis. Il y en avait un, presque récent comparé aux autres, et il devait y avoir des documents. On devait pouvoir trouver assez de faits pour reconstituer cette histoire, étudier les procédés de conquête d'un peuple, et en induire la méthode générale suivie par les conquérants. C'est de là qu'est sortie l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.*

Les historiens en titre ne donnaient rien. Ils ne se plaçaient qu'au point de vue monarchique ou philosophique. Le plus fort seul était en vue, les rois seuls étaient acteurs. Or, ce qu'Augustin Thierry voulait retrouver, c'était le vaincu. Il n'y avait qu'un livre où survécût une image de la société du XIe et du XIIe siècle : *Ivanohé*, dont l'auteur avait la *divination historique...*

Long fut le travail, mais combien délicieux et plein d'enivrements! Que ne renfermait-il pas! Quand on aime

la science, on l'aime éperdument. Quelle joie de trouver quelque chose de nouveau et de vrai, de le garder longtemps, d'en jouir et de ne le communiquer que sous la forme qu'on veut, quand on veut! Quelle joie pour l'imagination de se laisser séduire et charmer par les couleurs du sujet ! Quel plaisir de tout interroger, jusqu'à la chanson du pâtre, cette mélopée plaintive et mélancolique d'un serf qui a eu, lui et les siens, la chaîne au cou! Ajoutez à cela la sympathie du cœur. Ces opprimés, l'historien les aime. Tandis qu'ils se débattaient, nos ancêtres à nous, roturiers, essayaient de fonder les communes. Défendre ces *frères* d'Angleterre, c'était défendre ceux de France contre les Montlosier.

Ce travail, qui dura cinq années, fut une longue ivresse. Mais, avant de se confier au grand public, Augustin Thierry voulut donner un confident à sa passion. Il a raconté lui-même ses promenades sur les boulevards extérieurs avec Fauriel qui écoutait, accueillait ses épanchements avec indulgence et sympathie. L'un parlait de ses Normands, l'autre contait l'histoire de ses chers Provençaux, et tous deux s'entretenaient de la France, de son avenir, rêvaient de liberté, de justice et de concorde.

Un livre comme celui d'Augustin Thierry ne s'analyse pas : il faut le lire. Au point de vue scientifique, le progrès est capital. Un élément nouveau apparaît : la question de races, les nationalités. Les rois disparaissent en histoire pour faire place aux peuples. On met à jour le véritable ressort des événements. Toutes les histoires vont être modifiées; car toutes, elles ont à l'origine une, deux ou trois conquêtes. Ce qui est vrai de l'Angleterre, l'est aussi

de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne... Et ces populations de l'Herzégovine? Et le Panslavisme? Et le Pangermanisme?

Augustin Thierry est le promoteur de ce grand effort scientifique auquel s'associent bientôt les physiologistes, les anthropologistes créateurs de sciences nouvelles issues de ce premier mouvement...

Mais il y avait en lui autre chose qu'un savant : il y avait un artiste. Il sut mettre en œuvre cette idée nouvelle. Il sut composer un tout, présenter des développements harmonieux, conserver aux faits leur couleur, reproduire à l'aide des vieilles chartes, des chroniques de couvents, des chansons populaires, des légendes, des mots de l'idiome national, la physionomie d'une époque. Tout cela, il le fondit dans une œuvre une; il fit son *épopée*, comme il disait lui-même.

A ce point de vue encore, son influence fut considérable. On la retrouve dans les tentatives de l'école romantique, avide de couleur locale, dans la peinture renouvelée des Delacroix, des Delaroche et des Ary-Scheffer. Bientôt on étudiera, on comprendra l'architecture gothique et romaine. Victor Hugo écrira *Notre-Dame de Paris*, Michelet ces pages admirables de son *Histoire de France* où il explique les merveilles de l'art du moyen âge.

C'est donc une œuvre considérable à tous les points de vue... Bien des critiques lui ont été faites. Une surtout a son importance. On a reproché à Augustin Thierry des attaques amères contre le clergé et la papauté au moyen âge. On a même prétendu qu'il les avait rétractées à son lit de mort. C'est inexact et, quand même, l'œuvre n'en

subsiste pas moins. Il est certain qu'il n'a pu dissimuler les actes du clergé. L'Église romaine a toujours été du parti du plus fort; elle a béni le drapeau des envahisseurs, des conquérants partant pour une guerre de rapines; au contraire, elle a excommunié les vaincus qui résistaient. Dieu lui-même, par son représentant sur la terre, condamnait la rébellion sainte contre l'usurpateur. Augustin Thierry ne faisait qu'enregistrer la bulle; c'était son droit et son devoir, d'autant plus que, dans son impartialité, il signalait en même temps la bravoure des moines saxons qui se battirent les derniers.

Je ferais à l'auteur une autre critique mieux fondée. Cette idée des opprimés et des oppresseurs, cet éternel parallèle l'a parfois entraîné trop loin. Il a voulu retrouver dans tous les faits de l'histoire cette lutte des deux races. C'est ainsi que dans Thomas Becket il a cru découvrir un Anglo-Saxon, un vaincu luttant contre le vainqueur. Plus jeune, quand il écrivait ses *Vues sur les révolutions d'Angleterre*, il expliquait la lutte du parlement et de Charles Ier en 1640 par la conquête de 1066 : c'est évidemment faux; il y a un moment où la fusion s'opère; d'autres intérêts, d'autres passions mènent les hommes. Au reste, l'auteur a reconnu et condamné lui-même cette application excessive du principe.

On me reprocherait de ne pas dire un mot au moins de ses travaux sur l'histoire de France. Ils sont comme le corollaire des premiers. C'est toujours la lutte des dépossédés, des déshérités, qu'on retrouve dans les belles études sur la formation des communes et sur celle du tiers état. C'est toujours aussi la couleur locale restituée, les

anciennes mœurs ressuscitées, les noms barbares retrouvés.

Histoire consolante en somme. Le droit fondé sur la force s'use, languit et meurt. Le droit nouveau fondé sur le travail, l'industrie, l'intelligence et le mérite est le seul qui reste debout. Méconnu dans le passé et opprimé, il est tout dans le présent, et l'avenir ne fera qu'étendre et consolider ses conquêtes.

M. GUIZOT

Les trois cours que MM. Guizot, Cousin et Villemain firent à la Sorbonne sous la Restauration, leur suspension, leur reprise en 1828, ont laissé chez tous les auditeurs des souvenirs passionnés. Ce sont des événements et des éléments considérables de cette belle époque. Les trois professeurs furent ministres ; mais Cousin et Villemain cessèrent peu à peu d'être hommes politiques, et revinrent à leurs études. M. Guizot resta jusqu'à sa mort, en tout, même en religion, un homme politique. Il n'a jamais été professeur que quand il n'a pu être autre chose.

C'est ce qui explique que, même mort, il n'est pas encore définitivement mis à la place qui lui revient. Les haines, les idées, les systèmes subsistent : le débat est encore ouvert : les uns vont de l'avant, les autres regardent avec complaisance le passé et ses institutions. M. Guizot, homme de lutte, est pour ainsi dire encore engagé dans la bataille qui se poursuit. Il demeure la préoccupation de ceux qui pensent et de ceux qui ne pensent pas comme lui. L'heure de l'appréciation équitable et définitive n'est pas encore venue.

Une chose certaine, c'est qu'on doit rendre hommage à sa vie irréprochable, à son travail. Les deuils privés, les déceptions de la vie publique, l'Empire qu'il n'aimait pas, la République qu'il détestait et qu'il voyait revenir, rien n'a pu l'atteindre, rien n'a dompté cette vivace, indestructible énergie. Mieux encore que l'empereur romain, il est mort debout.

Ces hommages non marchandés me mettent plus à l'aise pour critiquer, non les actes de sa vie politique, mais ses idées. C'est l'homme et l'esprit de l'homme que je cherche, et c'est dans les œuvres de l'écrivain que je les cherche.

M. Guizot a débuté dans le monde vers 1807, à vingt ans. Il y avait alors des réunions, des salons, où il put voir cette société du XVIIIe siècle qui ne voulait pas mourir. Il connut M. et Mme Suard qui avaient vu Voltaire aux *Délices*, Morellet, Mme d'Houdetot qui put lui dire que ce que disait d'elle Rousseau dans les *Confessions* n'était pas très vrai, Mme de Condorcet, Mme de Rumford, en un mot l'esprit même du XVIIIe siècle avec sa large tolérance et son scepticisme. D'autre part, il vit Chateaubriand, et eut l'honneur de rompre une lance en faveur des *Martyrs*. Il alla à Ouchy, près de Lausanne, rendre visite à Mme de Staël.

« En août 1807, dix-huit mois avant la publication des *Martyrs*, je m'arrêtai quelques jours en Suisse; j'écrivis à Mme de Staël pour lui demander l'honneur de la voir. Elle m'invita à dîner à Ouchy, près de Lausanne, où elle se trouvait alors. J'étais assis à côté d'elle; je venais de Paris; elle me questionna sur ce qui se passait, ce qu'on y disait, ce qui occupait le public et les salons. Je parlai d'un article de M. de Chateaubriand dans le *Mercure* qui faisait du bruit au moment de mon départ. Une phrase surtout m'avait frappé,

et je la citai textuellement, car elle s'était gravée dans ma mémoire : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère; Tacite est déjà né dans l'empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. » Mon accent était sans doute ému et saisissant comme j'étais ému et saisi moi-même; Mme de Staël me prit vivement par le bras en me disant : « Je suis sûre que vous joueriez très bien la tragédie; restez avec nous et prenez place dans *Andromaque*. » C'était là, chez elle, le goût et l'amusement du moment. Je me défendis de sa bienveillante conjecture, et la conversation revint à M. de Chateaubriand et à son article, qu'on admira beaucoup en s'en inquiétant un peu. On avait raison d'admirer, car la phrase était vraiment éloquente, et aussi de s'inquiéter, car le *Mercure* fut supprimé précisément à cause de cette phrase. Ainsi l'empereur Napoléon, vainqueur de l'Europe et maître absolu de la France, ne croyait pas pouvoir souffrir qu'on dît que son historien futur naîtrait peut-être sous son règne, et se tenait pour obligé de prendre l'honneur de Néron sous sa garde. C'était bien la peine d'être un si grand homme pour avoir de telles craintes à témoigner et de tels clients à protéger! »

Il fréquenta aussi le monde officiel, connut Fontanes et Royer-Collard. Toutes ces personnes si différentes, si séparées sur tant de points, sont unanimes pour signaler l'impression profonde que leur produisent la figure et l'attitude de ce jeune homme de vingt ans, grave, sérieux, instruit, qui ose se dire sincèrement chrétien, qui ne croit pas à la critique à la mode, qui parle avec enthousiasme de la science, de l'érudition allemande. D'où venait-il donc?

C'est presque un étranger. Né à Nîmes en 1787, il quitta

la France quand son père, avocat distingué, libéral, fut mort sur l'échafaud, et alla avec sa mère à Genève. Il y fit des études fortes, plutôt d'érudition que de littérature, s'imprégna profondément du lieu et devint le calviniste austère qu'il restera toujours. M. Fontanes, qui discuta religion avec lui, ne put jamais l'entamer [1]. Frappé, il le nomma professeur d'histoire à la faculté des lettres. M. Guizot n'avait pas vingt-cinq ans : il fallut une dispense. C'est à ce moment

1. « Peu après m'avoir nommé, il (M. de Fontanes) m'invita à dîner à sa maison de campagne, à Courbevoie; assis près de lui à table, nous causâmes des études, des méthodes d'enseignement, des lettres classiques et modernes, vivement, librement, comme d'anciennes connaissances et presque comme des compagnons de travail. La conversation tomba sur les poètes latins et leurs commentateurs ; je parlai avec éloge de la grande édition de Virgile par Heyne, le célèbre professeur de l'Université de Gœttingue, et du mérite de ses dissertations. M. de Fontanes attaqua brusquement les savants allemands; selon lui, ils n'avaient rien découvert, rien ajouté aux anciens commentaires, et Heyne n'en savait pas plus sur Virgile et sur l'antiquité, que le père La Rue. Il était plein d'humeur contre la littérature allemande, en général, philosophes, poètes, historiens ou philologues, et décidé à ne pas les croire dignes de son attention. Je les défendis avec la confiance de ma conviction et de ma jeunesse, et M. de Fontanes, se tournant vers son autre voisin, lui dit en souriant : « Ces protestants, « on ne les fait jamais céder. » Mais, loin de m'en vouloir de mon obstination, il se plaisait évidemment au contraire dans la franchise de ce petit débat. Sa tolérance pour mon indépendance fut mise un peu plus tard à une plus délicate épreuve. Quand j'eus à commencer mon cours, en décembre 1812, il me parla de mon discours d'ouverture et m'insinua que je devrais mettre une ou deux phrases à l'éloge de l'Empereur; c'était l'usage, me dit-il, surtout à la création d'une chaire nouvelle, et l'Empereur se faisait quelquefois rendre compte par lui de ces séances. Je m'en défendis; je ne voyais à cela, lui dis-je, point de convenance générale ; j'avais à faire uniquement de la science devant ce public d'étudiants ; je ne pouvais être obligé d'y mêler de la politique, et de la politique contre mon opinion.

« Faites comme vous voudrez, me dit M. de Fontanes, avec un mélange visible d'estime et d'embarras ; si on se plaint de vous, on s'en prendra à moi ; je vous défendrai, vous et moi, comme je pourrai. »

qu'il épousa une personne âgée de trente-neuf ans, Mademoiselle Pauline de Meulan.

Les travaux de cette période sont d'un érudit. Son commentaire de Gibbon, ses deux volumes sur Corneille et Shakspeare, le *Dictionnaire des synonymes* sont des œuvres estimables, mais sans grande portée. L'esprit de M. Guizot est ailleurs. Il suit les péripéties de la politique, et brûle d'entrer dans la carrière. Il y entre en 1815, et d'une façon décisive. Il va à Gand trouver Louis XVIII pour lui faire comprendre qu'il fallait gouverner autrement qu'en 1814, d'une façon plus libérale, sans arrière-pensée de retour vers le pouvoir absolu, en acceptant la Charte franchement.

A partir de ce jour, M. Guizot a une attitude politique; il est mêlé à l'action, il appartient à l'école doctrinaire qu'il définit ainsi :

« On a beaucoup attaqué les doctrinaires. Je tiens à les expliquer, non à les défendre. Hommes ou partis, quand on a exercé quelque influence sur les événements et tenu quelque place dans l'histoire, ce qui importe, c'est de se faire bien connaître; ce but atteint, il faut rester en paix et se laisser juger.

Ce n'est ni l'esprit, ni le talent, ni la dignité morale, mérites que leurs ennemis mêmes ne leur ont guère contestés, qui ont fait le caractère original et la valeur politique des doctrinaires; d'autres hommes, dans d'autres partis, possédaient aussi ces mérites, et entre ces rivaux d'intelligence, d'éloquence et de sincérité, le public réglera les rangs. Les doctrinaires ont dû à une autre cause et leur nom et leur influence qui a été réelle, malgré leur petit nombre. C'est le grand caractère, bien chèrement payé, de la Révolution française, d'avoir été une œuvre de l'esprit humain, de ses conceptions et de ses prétentions, en même temps qu'une lutte d'intérêts sociaux. La philosophie s'était vantée qu'elle réglerait la politique, et que les institutions, les lois, les pouvoirs publics ne

seraient que les créations et les serviteurs de la raison savante. Orgueil insensé, mais hommage éclatant à ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme, à sa nature intellectuelle et morale! Les revers et les mécomptes ne tardèrent pas à donner à la Révolution leurs rudes leçons; mais jusqu'en 1815 elle n'avait guère rencontré, pour commentateurs de sa mauvaise fortune, que des ennemis implacables ou des complices désabusés, avides les uns de vengeance, les autres de repos, et qui ne savaient opposer aux principes révolutionnaires, les uns qu'une réaction rétrograde, les autres que le scepticisme de la fatigue. « Il n'y a eu dans la Révolution qu'erreur et crime, disaient les uns; l'ancien régime avait raison contre elle; — la Révolution n'a péché que par excès, disaient les autres; ses principes étaient bons; mais elle les a poussés trop loin; elle a abusé de son droit. » Les doctrinaires repoussèrent l'une et l'autre de ces assertions; ils se défendirent à la fois et du retour aux maximes de l'ancien régime, et de l'adhésion, même purement spéculative, aux principes révolutionnaires. En acceptant franchement la nouvelle société française telle que toute notre histoire, et non pas seulement 1789, l'a faite, ils entreprirent de fonder son gouvernement sur des bases rationnelles et pourtant tout autres que les théories au nom desquelles on avait détruit l'ancienne société. »

Il marche avec Royer-Collard, chef de l'école qui disait : « Les faits! les faits! rien n'est bête comme un fait. »

De 1815 à 1830, M. Guizot est ou fonctionnaire politique, maître des requêtes, conseiller d'État, ou professeur; mais, alors même qu'il professe, il reste homme politique. Son premier cours de 1815 eut peu de succès; celui de 1820 fit plus de bruit. Il fut suspendu en 1822 par M. Frayssinous. M. Guizot traitait des origines du pouvoir représentatif. Il avait peu d'auditeurs, il le dit lui-même. Le sujet, bien que fort intéressant, était traité au point de vue érudit; il y avait trop à débrouiller dans le chaos du moyen

âge. Le cours fut rouvert en 1828, et M. Guizot, qui fit l'histoire de la civilisation en Europe, obtint un grand succès. On le remercia en le nommant député. Il protesta contre les ordonnances et, à partir de ce moment, il fut onze ans ministre. Puis il disparaît de la scène après avoir tenté en vain d'être député en 1849. Mais par ses livres, par son influence aux trois Académies dont il fait partie, au synode, partout il continue à servir les idées qui lui sont chères.

Quelles sont ces idées? Je laisse de côté la politique active, militante, les faits. Je prends les livres, et j'étudie les idées d'abord, puis la forme qu'elles ont revêtue.

Résumons d'un mot; nous saisirons mieux ensuite les applications. L'idée pratique, le but à atteindre, c'est la conciliation de l'ordre et de la liberté. L'idée théorique, c'est l'analyse des éléments qui ont constitué et constituent la France. Aucun d'eux ne doit être sacrifié ou négligé.

Voyons maintenant l'exécution.

En 1820, après la retraite de M. Decaze, M. Guizot, démissionnaire lui-même, expose dans une brochure ses idées sur le gouvernement actuel, idées dont il a, sinon regretté depuis, du moins adouci l'expression.

« Nous étions loin, en 1820, de cette libre et impartiale appréciation de notre histoire politique et des causes de nos revers. Rengagés depuis cinq ans dans l'ornière des anciennes rivalités de classes et des récentes luttes de la Révolution, nous étions passionnément préoccupés de nos échecs et de nos périls du moment, et pressés de vaincre sans nous inquiéter beaucoup du prix ou des embarras de la victoire. Je soutins avec ardeur la cause de la société nouvelle telle que la Révolution l'a faite, ayant l'égalité devant la loi pour premier

principe, et les classes moyennes pour élément fondamental. J'agrandis encore cette cause déjà si grande en la reportant dans le passé et en retrouvant ses intérêts et ses vicissitudes dans tout le cours de notre histoire. Je ne veux atténuer ni mes idées ni mes paroles. Depuis plus de treize siècles, disais-je, la France contenait deux peuples, un peuple vainqueur et un peuple vaincu. Depuis plus de treize siècles, le peuple vaincu luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire est l'histoire de cette lutte. De nos jours, une bataille décisive a été livrée. Elle s'appelle la Révolution.

« Le résultat de la Révolution n'était pas douteux. L'ancien peuple vaincu était devenu le peuple vainqueur. A son tour, il avait conquis la France. En 1814, il la possédait sans débat. La Charte reconnut sa possession, proclama que ce fait était le droit, et donna au droit le gouvernement représentatif pour garantie. Le Roi se fit, par ce seul acte, le chef du conquérant nouveau. Il se plaça dans leurs rangs et à leur tête, s'engageant à défendre avec eux et pour eux les conquêtes de la Révolution, qui étaient les leurs. La Charte emportait, sans nul doute, un tel engagement, car la guerre allait évidemment recommencer. Il était aisé de prévoir que le peuple vaincu ne se résignerait point à sa défaite. Ce n'est pas qu'elle le réduisît à subir la condition qu'il avait imposée jadis. Il retrouvait le droit s'il perdait le privilège et, en tombant de la domination, il pouvait se reposer dans l'égalité. Mais il n'est pas donné à de grandes masses d'hommes d'abdiquer ainsi la faiblesse humaine, et leur raison demeure toujours bien loin en arrière de la nécessité. Tout ce qui conservait ou rendait aux anciens possesseurs de privilèges une lueur d'espérance devait les porter à tenter de le ressaisir. La Restauration ne pouvait manquer de produire cet effet. Le privilège avait entraîné le trône dans sa chute; il devait croire qu'en se relevant le trône le relèverait. Comment n'en eût-il pas eu l'espoir? La France de la Révolution en avait la crainte. Mais quand même les événements de 1814 n'auraient pas amené la Restauration, quand même la Charte nous serait venue d'une autre source et par une autre dynastie, le seul établissement du système représentatif, le seul retour de la liberté auraient remis en lumière et rappelé au

combat l'ancien peuple, le peuple du privilège. Ce peuple existe au milieu de nous, il vit, parle, circule, agit, influe d'un bout de la France à l'autre. Décimé et dispersé par la Convention, séduit et contenu par Napoléon, dès que la terreur ou le despotisme cesse (et ni l'un ni l'autre n'est durable), il reparaît, prend sa place et travaille à recouvrer celle qu'il a perdue. Nous avons vaincu l'ancien régime; nous le vaincrons toujours. Mais longtemps encore nous aurons à le combattre. Quiconque veut en France l'ordre constitutionnel, des élections, des chambres, une tribune, la liberté de la Presse, toutes les libertés publiques, doit renoncer à prétendre que, dans cette révélation continuelle et si animée de toute société, la contre-révolution demeure muette et inactive. »

C'est sa réponse aux Montlosier. Il est avec Augustin Thierry et les libéraux. En 1828, il a vu les difficultés de la chose; il se rend compte que le peuple vaincu ne peut supprimer le vainqueur. Aussi est-il moins vif, quoique encore très net et très affirmatif. A la *Congrégation* il répond par ses *Études* sur le rôle temporel de l'Église; il rend justice à son influence morale, mais il ne cache pas ses usurpations. Aux ultra-royalistes, il répond par son jugement sur Louis XIV :

« Par cela seul que le gouvernement de Louis XIV n'avait pas d'autre principe que le pouvoir absolu, ne reposait que sur cette base, sa décadence a été subite et méritée. Ce qui manquait essentiellement à la France de Louis XIV, c'étaient des institutions, des forces politiques subsistant par elles-mêmes, capables d'action spontanée et de résistance. Les anciennes institutions françaises, si tant est qu'elles méritent ce nom, ne subsistaient plus; Louis XIV acheva de les détruire. Il n'eut garde de chercher à les remplacer par des institutions nouvelles; elles l'auraient gêné; il ne voulait pas être gêné. La volonté et l'action du pouvoir central, c'est là tout ce qui paraît avec éclat à cette époque. Le gouvernement

de Louis XIV est un grand fait, un fait puissant et brillant, mais sans racines. Les institutions libres sont une garantie, non seulement de la sagesse des gouvernements, mais encore de leur durée. Il n'y a pas de système qui puisse durer autrement que par des institutions. Là où le pouvoir absolu a duré, c'est qu'il s'est appuyé sur des institutions véritables, tantôt sur la division de la société en castes fortement séparées, tantôt sur un système d'institutions religieuses. Sous le règne de Louis XIV, les institutions ont manqué au pouvoir ainsi qu'à la liberté. Rien en France, à cette époque, ne garantissait ni le pays contre l'action illégitime du gouvernement, ni le gouvernement lui-même contre l'action inévitable du temps. Aussi le gouvernement assista à sa propre décadence. Ce n'est pas Louis XIV seul qui a vieilli, qui s'est trouvé faible à la fin de son règne : c'est le pouvoir absolu tout entier. La monarchie pure était aussi usée en 1712 que le monarque lui-même : et le mal était d'autant plus grave que Louis XIV avait aboli les mœurs aussi bien que les institutions politiques... Voici donc, à vrai dire, l'état dans lequel Louis XIV a laissé la France et le pouvoir, une société en grand développement de richesse, de force, d'activité intellectuelle en tout genre; et à côté de cette société en progrès, un gouvernement essentiellement stationnaire, n'ayant aucun moyen de se renouveler, de s'adapter au mouvement de son peuple; voué, après un demi-siècle de grand éclat, à l'immobilité et à la faiblesse, et déjà tombé, du vivant de son fondateur, dans une décadence qui ressemblait presque à la dissolution. »

Aux glorificateurs quand même du XVIIIe siècle, il répond que ce siècle est grand, qu'il a rendu d'immenses services, mais que lui aussi a été absolu :

« La puissance qui a succédé au gouvernement de Louis XIV, l'esprit humain, véritable souverain du XVIIIe siècle, l'esprit humain a possédé à son tour un pouvoir à peu près absolu; à son tour il a pris en lui-même une confiance excessive. Son élan était très beau, très bon, très utile, et s'il fallait se résumer, exprimer une opinion définitive, je me hâterais de

dire que le XVIIIe siècle me paraît un des plus grands siècles de l'histoire, celui peut-être qui a rendu à l'humanité les plus grands services, qui lui a fait faire le plus de progrès, et les progrès les plus généraux : appelé à prononcer dans sa cause comme ministère public, si je puis me servir de cette expression, c'est en sa faveur que je donnerais mes conclusions. Il n'en est pas moins vrai qu'à cette époque l'esprit humain, en possession du pouvoir absolu, en a été corrompu, égaré ; qu'il a pris les faits établis, les idées anciennes, dans un dédain et une aversion illégitimes ; aversion qui l'a conduit à l'erreur et à la tyrannie. La part d'erreur et de tyrannie, en effet, qui s'est mêlée au triomphe de la raison humaine à la fin du siècle, part si grande, on ne peut le dissimuler, et il faut le proclamer au lieu de le taire, cette part d'erreur et de tyrannie, dis-je, a été surtout le résultat de l'égarement où l'esprit de l'homme a été jeté à cette époque par l'étendue de son pouvoir. »

Tel est l'inventaire des idées de M. Guizot. Arrivons à l'œuvre.

Elle est considérable. C'est lui qui a publié les documents primitifs sur l'histoire de France, sur le tiers état, sur la révolution d'Angleterre. Il a fait l'histoire de la civilisation en Europe et en France, l'histoire de la révolution d'Angleterre, etc., etc.

Augustin Thierry avait montré que l'histoire doit être à la fois une science et un art, et il avait lui-même réuni ces deux éléments. Nous les retrouvons chez M. Guizot. La science est très étendue et généralement très sûre ; les erreurs sont peu nombreuses et peu importantes. Il est un de ceux qui les premiers sont remontés aux sources. On méprisait alors le moyen âge, la vieille France avec Renouard, Fauriel, Augustin Thierry ; il a voulu la faire connaître, mais il s'y est pris autrement ; il n'a pas les mêmes goûts qu'eux, les mêmes tendances. Il ne fouille pas les vieilles

annales pour en tirer des œuvres d'érudition propre. Non ; comme Montesquieu, il analyse les éléments, puis généralise et tire des lois.

Pour bien nous faire comprendre, procédons par les contraires. Prenons l'homme qui lui ressemble le moins et à qui il doit quelque chose, Chateaubriand. L'auteur des *Martyrs* met en scène, en action, Rome et l'art antique avec Demodocus, les Barbares avec Pharamond et l'Église naissante. Voilà une admirable composition politique, dramatique, très variée avec ses trois mondes en présence, d'où sortiront après leur fusion les sociétés modernes. M. Guizot adopte, emprunte ce point de vue. Au berceau de la civilisation il trouve Rome avec ses institutions municipales, son droit, son administration; les Barbares avec leur organisation militaire et féodale, leurs mœurs nouvelles, leur respect pour la femme; l'Église, avec son pouvoir moral, et son organisation envahissante. Voilà les éléments. M. Guizot les caractérise, les juge surtout, puis les suit dans leur amalgame. Il les voit se transformer et indique comment sortent de là l'Église, la Royauté, les Communes, la Noblesse. Ces quatre nouveaux éléments, il les déclare constitutifs, nécessaires. L'idéal d'un bon gouvernement, c'est de les fondre si bien, que tous soient satisfaits et que le bonheur universel rayonne partout. N'est-ce pas une utopie? En tout cas, rien de plus intéressant, de plus riche en aperçus que cet inventaire des éléments de la civilisation. C'est une matière à cent volumes, le point de départ d'innombrables travaux sur chaque point en particulier. On peut prendre les Barbares, ou l'Église, ou la Royauté, puis les histoires locales, chaque province, etc., etc. Un jour

tout cela pourra se fondre dans une harmonie et une synthèse universelles.

Mais c'est là une méthode bien périlleuse. N'est-il pas téméraire de dogmatiser ainsi sur des faits si lointains, si peu connus, de dire à chacun d'eux : tu es ceci, cela ; tu es bon, utile ou funeste ; tu as servi, tu as retardé la civilisation ? Tout cela n'entraîne guère la conviction. M. Guizot disait à son auditoire : « Il faut me croire sur parole. » Oui, mais la science proprement dite est un peu compromise. Ces généralisations philosophiques ne sont plus de son domaine. Il y a des conjectures, des conclusions que ne renferment pas les faits, des interprétations contestables. De plus, les événements humains se déroulent-ils, s'enchaînent-ils avec cette rigueur de déduction ? Sont-ils soumis à une loi quelconque ? Le hasard, l'imprévu, le caprice tiennent une grande place dans les choses humaines. Quelle formule assez vaste, assez élastique pour embrasser tous les faits d'une période que la formule est censée résumer ? Enfin, n'y a-t-il pas des éléments jusqu'à présent inconnus ou très subordonnés qui peuvent apparaître et déranger l'harmonie du système ?

Voilà bien des objections. Le cadre n'en reste pas moins très beau ; l'effort est d'une rare puissance, et l'œuvre féconde, parce qu'elle a servi de point de départ à une foule d'études particulières.

Aujourd'hui on ne procéderait plus ainsi. Les généralisations absolues ne sont plus en crédit. Il y a eu trop de déceptions ; on ne dogmatise plus sur les choses humaines. Mais M. Guizot a longtemps fait école. Bien des écrivains ont adopté ses formules, et une sorte de fatalisme qu'il corrige en faisant intervenir la Providence. D'après lui, on a dit :

il fallait que la féodalité fût, que la royauté tuât la féodalité, que le mouvement communal s'arrêtât, que Louis XIV fût absolu, que les Albigeois, les Protestants fussent écrasés, etc. M. Guizot a compris, senti lui-même ce qu'il y avait d'artificiel et d'abusif dans cette méthode : il s'est arrêté au XVIe siècle, et n'a pas repris son œuvre dans les loisirs qu'il a eus. C'est qu'à partir de cette époque les faits plus nombreux, mieux connus, plus complexes, se prêtent moins aux systématisations.

Est-il besoin de montrer qu'au point de vue de l'art cette méthode n'est guère favorable? Il y a de la ligne, du dessin, mais un dessin raide, et il n'y a pas de couleur. M. Guizot réduit tout à des abstractions; il ne cherche pas la vie, mais les éléments et les arguments de sa théorie. Il n'est artiste à aucun degré. Même dans l'*Histoire d'Angleterre*, où il se trouve à son aise, le sujet étant borné, il ne s'attache pas à la mise en scène, ni au drame, ni à la couleur. Et pourtant quelle époque, quels types, quelles passions, quel relief! Tout cela, l'auteur le supprime, parce qu'il ne le voit pas. C'est contingent, donc cela ne compte point. Il n'étudie et ne raconte rien qu'au point de vue politique, et même au point de vue français. Plus tard, il dira dans ses *Mémoires* que s'il a étudié l'histoire d'Angleterre, ç'a été pour montrer aux Français ce qu'il y avait à imiter, ce qu'il y avait à fuir :

« Ce fut à cette époque que je m'adonnai sérieusement à l'étude de l'Angleterre, de ses institutions et des longues luttes qui les ont fondées. Passionnément préoccupé de l'avenir politique de ma patrie, je voulais savoir avec précision à travers quelles vérités et quelles erreurs, par quels efforts persévérants et quelles transactions prudentes un grand

peuple avait réussi à conquérir et à conserver un gouvernement libre.

Quand on compare attentivement l'histoire et le développement social de la France et de l'Angleterre, on ne sait si c'est des ressemblances ou des différences qu'on doit être le plus frappé. Jamais deux nations, avec des origines et des situations fort diverses, n'ont été plus profondément mêlées dans leurs destinées, et n'ont exercé l'une sur l'autre, par les relations tantôt de la guerre, tantôt de la paix, une plus constante influence.....

C'est donc une vue bien superficielle et bien erronée que celle des personnes qui regardent la société française et la société anglaise comme si essentiellement différentes qu'elles ne sauraient puiser l'une chez l'autre des exemples politiques, si ce n'est par une imitation factice et stérile. Rien n'est plus démenti par l'histoire vraie et plus contraire à la pente naturelle des deux pays. Leurs rivalités mêmes n'ont jamais rompu les liens, apparents ou cachés, qui existent entre eux, et soit qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, qu'ils le veuillent ou qu'ils s'en défendent, ils ne peuvent pas ne pas influer puissamment l'un sur l'autre; leurs idées, leurs mœurs, leurs institutions se pénètrent et se modifient mutuellement, comme par une invincible nécessité. »

L'*Histoire de la Civilisation* est bien plus terne encore. La forme adoptée, d'ailleurs, est ingrate. Une *leçon* n'est pas une *division*, ni scientifique ni artistique. Il ne faut pas écrire comme on parle. Le cadre toujours un peu étroit et artificiel d'une leçon publique, un écrivain de race ne le supporterait pas. Il aurait fallu refondre tout cela. C'est ce que faisaient M. Villemain et M. Cousin. Au contraire, l'*Histoire de la Civilisation* a été publiée telle qu'elle a été débitée.

Sainte-Beuve goûte peu le style de M. Guizot. Il ne fait d'exceptions que pour quelques portraits qui agrémentent

les *Mémoires*. « Il n'a pas le fil », dit-il. Il constate qu'il y a toujours un progrès, comme pour l'orateur, et regrette que M. Guizot n'ait pas consacré ses dernières années à écrire, comme Cicéron, une théorie de l'art oratoire. M. Schérer, beaucoup plus sévère, ne lui accorde rien, ni comme idées ni comme forme. Il déclare et démontre que M. Guizot ne sait pas sa langue. Dans une analyse grammaticale de la première page des *Mémoires* il relève des incorrections, des incohérences, des impropriétés de style. La critique est excessive, mais fondée en certains points. Il s'en faut en effet que le style de M. Guizot soit pur, exact, élégant. Il a parfois d'heureuses rencontres, jamais de souplesse.

Pour moi, je regrette que l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation* n'ait pas aimé son temps, cette seconde patrie. Il n'en a vu que les imperfections, les défauts. Il ne s'est pas associé par la sympathie, sinon par la confiance, à cette poursuite passionnée du progrès. Il a condamné toutes les tentatives; il a enfermé le XIXe siècle dans une tâche unique: concilier les éléments fournis par les siècles antérieurs. — Mais s'il en crée de nouveaux, ce siècle? Et qui oserait dire qu'il n'en a pas créé? La démocratie est une force nouvelle, un élément, et qui détruit ou transforme tel autre, noblesse, royauté; élément aveugle parfois et déchaîné, qu'on ne peut nier et méconnaître. M. Guizot l'a nié et méconnu. Ce fut un malheur.

M. THIERS

Il y a une chose que ne comprennent guère les étrangers, et qui nous fait beaucoup de tort, c'est la légèreté, l'ingratitude, le mépris même avec lequel nous traitons les hommes supérieurs quand ils ne représentent pas ou ne représentent plus nos idées, nos goûts du moment. Tel fut le sort de Lamartine pendant les quinze dernières années de sa vie, de Béranger, quand il est mort, de M. Thiers depuis 1871. C'est que les étrangers, plus calmes appréciateurs des événements qui s'accomplissent chez nous, ne se rendent pas compte des ardentes divisions qui nous emportent. Tout homme politique d'un certain âge a forcément des ennemis acharnés, les vaincus de deux ou trois révolutions. Il n'y a pas d'équité à espérer pour les contemporains, il faut qu'ils aient disparu pour être appréciés. En présence du vide qu'ils laissent, amis et ennemis comprennent tout ce que valait l'homme. M. Thiers a subi le sort de ces méconnus dont Montesquieu a dit : « Malheur à celui qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit! »

Le préjugé qu'il a voulu détruire, c'est que la France n'est pas faite pour la République. Si l'avenir prouve le contraire, la place de M. Thiers dans l'histoire sera glorieuse.

Il semble difficile de réunir les traits qui composent sa physionomie, parce que, grâce à son extrême vivacité, M. Thiers paraît très mobile, très divers et très ondoyant. Cependant il est *un* au fond; cette unité, qu'il s'agit de découvrir et de mettre en lumière, est très réelle. Le discours prononcé à Arcachon en octobre 1875 est en germe dans l'*Histoire de la Révolution*, dans les articles du *Constitutionnel* et du *National*. C'est le même esprit, la même direction d'esprit. Comment s'est formé cet esprit, et quelle direction il a prise, voilà l'objet de cette étude. Au lieu de courir de surfaces en surfaces, essayons de saisir le fond immuable, l'unité. C'est le but même de la science.

M. Thiers est né à Marseille le 15 avril 1797. Par sa mère, il était un peu parent d'André et de Joseph Chénier. Les Méridionaux, les Marseillais surtout, sont vifs, prompts, décidés, précoces, pas trop modestes. Le vieux Caton disait des Gaulois, et des Gaulois du Midi, qu'ils savaient « *rem militarem et argute loqui* », c'est-à-dire qu'ils avaient le goût des choses militaires et la langue bien pendue. M. Thiers a ces deux qualités. D'abord il songea à être soldat, mais la chute de l'Empire tourna ses projets d'un autre côté; il se fit avocat. Mais cela était bien long pour quelqu'un qui voulait se faire connaître. Il aborda donc la carrière littéraire et concourut pour l'*Éloge de Vauvenargues*, proposé par l'Académie d'Aix. Il remporta le prix, non sans peine. Un de ses protecteurs, M. d'Arlatan de Lauris, défendit avec tant de chaleur devant ses confrères de l'Aca-

démie le discours qu'il savait être de M. Thiers, que ses ennemis politiques obtinrent de renvoyer le prix à l'année suivante, et l'année suivante on donna le prix à un nouvel éloge arrivé de Paris par la poste. Le discours si bien défendu par M. de Lauris n'obtint que le second rang. Mais quand on chercha le nom du nouveau vainqueur, on s'aperçut que c'était encore M. Thiers, qui de la sorte avait à la fois remporté le premier et le second prix, et spirituellement trompé ses juges. Rousseau parle avec éloquence de l'impression que produit l'injustice sur une jeune âme. De là sortent les révoltés, les découragés, les sceptiques, les misanthropes. M. Thiers, lui, mystifie les injustes, et c'est ce qui fait l'intérêt de cette anecdote si souvent reproduite. Il ne se heurte pas contre les obstacles, il les tourne, et n'a garde de s'enfermer dans une hautaine tristesse.

Malgré ce succès, M. Thiers quitte la province. Il sentait que si on l'aime, elle vous étouffe à la longue, et que si on ne l'aime pas, elle vous tue. Les misérables haines et les jalousies locales y tueraient un dieu. En ce moment d'ailleurs, la réaction royaliste ensanglantait et épouvantait le Midi.

Quand il arriva à Paris en 1821 avec son ami Mignet, M. Thiers était pauvre d'argent, mais riche d'espérances, de volonté, et certain d'arriver. Il avait une lettre de recommandation pour Manuel, le député libéral, celui que la Chambre royaliste expulsera et fera *empoigner* sur son banc en 1823. Par lui, le jeune homme connut Laffitte, le banquier libéral, qui l'adressa à Étienne, l'auteur de la comédie des *Deux Gendres*, l'écrivain rayé de la liste de l'Académie en 1816, le rédacteur libéral, anti-clérical, bonapartiste du *Constitutionnel*.

C'est pour M. Thiers le moment décisif. Il est à l'âge critique, entre vingt-deux et vingt-sept ans, à l'âge où l'on prend son premier pli ou plutôt son premier vol. Quoi qu'il advienne dans la suite, on gardera toujours cette empreinte première; c'est le cachet d'origine. On se révèle peu à peu à soi-même et aux autres tel que l'on est foncièrement. — Étudions cette éclosion.

Le milieu est singulièrement excitant. Les ultras triomphent; M. Decazes, relativement libéral, est renvoyé; l'école normale est licenciée, puis fermée; les cours de MM. Guizot et Cousin sont suspendus; la parole est aux théocrates; Lamennais fulmine. La réaction affiche hautement la prétention de détruire tout ce qui reste de l'œuvre de la Révolution, de restaurer le trône et l'autel. Les libéraux relèvent le gant, la bataille s'engage; M. Thiers s'y mêle. De 1823 à 1827, il publie avec une activité prodigieuse des *Salons* dans *le Globe*, une biographie d'actrice, Mlle Bellamy, un travail sur Law, dix volumes sur la Révolution, d'innombrables articles dans les journaux et les revues. Certes, tous sont à l'œuvre, tous travaillent; mais lui va plus vite que les autres et sait prendre une place à part.

Il apparaît le plus français des jeunes gens d'avenir d'alors. Il met en pleine lumière les qualités et les défauts de sa race; il en a les dons essentiels et les lacunes; il ne se réclame de personne. Les contemporains les plus en vue sont tous plus ou moins effleurés par l'influence étrangère. Cousin emprunte quelque chose à Schelling et à Hegel, Royer-Collard aux Écossais, M. Guizot aux Anglais; les romantiques se réclament de Shakspeare et de Caldéron, plus tard de Byron; les historiens, comme A. Thierry, les

romanciers, comme Alfred de Vigny et Victor Hugo, ont profité de Walter Scott. M. Thiers reste absolument français. Le romantisme en littérature ne le touche pas; la poésie un peu nébuleuse du cénacle lui est antipathique, comme le cénacle lui-même d'ailleurs, où l'on est catholique et royaliste. Ses idées sur toutes les questions d'art qui passionnent alors l'opinion, on les trouve dans les articles sur le salon insérés au *Globe* en 1824 et signés Y. Là est son romantisme à lui. La bataille était engagée dans l'art aussi bien qu'au théâtre et dans la poésie. La lutte était entre les règles, le style académique et ce qu'on appelait *la barbarie*. Les barbares, c'étaient, en 1824, Gérard, Delaroche, Delacroix, L. Robert, Sigalon, Schnetz, Horace Vernet, Ary-Scheffer, Isabey, etc., etc. M. Thiers prend hautement parti pour la barbarie qui représente la vérité. Laquelle?

« C'est surtout le goût de la vérité historique qu'on y peut remarquer ; et, il faut en convenir, c'est un des plus nobles penchants de notre époque. L'esprit humain veut être ému aujourd'hui, mais il veut être instruit. Il veut des effets dramatiques comme dans tous les temps, mais il les veut puisés dans *la réalité*. Il veut la poésie, mais il la cherche dans l'histoire, *car le monde réel a sa poésie, et c'est la seule véritable.* »

Il se prononce pour la liberté de l'art, mais en termes curieux :

« L'art doit être libre, et libre de la manière la plus illimitée. Tout ce qui fait partie de l'univers, depuis l'objet le plus élevé jusqu'au plus bas, depuis la céleste Madone *di Sisto*, jusqu'aux ivrognes flamands, est digne de figurer dans nos imitations, puisque *la nature l'a jugé digne d*

figurer dans ses œuvres. La seule précaution à prendre, c'est de ne pas vouloir faire produire à un objet une impression qui appartient à un autre. Ne veuillez pas composer la tragédie avec des visages ignobles, de la bure et des sabots, mais faites avec cela des farces; et si elles sont comiques, spirituelles et vraies, vous aurez rempli un des mille objets que l'art doit se proposer. »

On voit l'étroitesse dans la largeur. L'auteur donne d'une main et retire de l'autre. La liberté illimitée, mais restons chacun chez nous; respectons les divisions naturelles, et même artificielles, celles des genres : elles existent, ont existé, donc sont légitimes. C'est là sa philosophie, son esthétique [1]. En terminant, il annonce le triomphe prochain de *la vérité historique* dans les arts et même en histoire.

Je relève encore ceci. Pour M. Thiers, c'est la peinture de genre qui convient le mieux aux Français, comme la chaire, la tribune, la haute comédie, la poésie légère et philosophique. C'est là que nous déployons nos qualités véritables, que nous montrons la grâce, la finesse, la vérité et l'élévation (?) de notre esprit [2].

Quel est de tous ces peintres celui que préfère M. Thiers? Ce n'est ni Delaroche, ni Delacroix, bien qu'il présage que celui-ci sera « le plus habile coloriste de notre époque », ni Ary Scheffer; c'est Horace Vernet qui est,

1. Il rapportera plus tard une conversation de Napoléon avec Gœthe à Erfürth sur les *genres tranchés*.

2. Un mot curieux sur Louis XIV à propos d'un tableau représentant le grand roi bénissant son petit-fils : « Louis XIV est d'une ressemblance parfaite, et il a le genre d'ascendant qui n'est pas celui du génie, mais de l'autorité reconnue. Ce n'est ni le créateur ni l'inspirateur du grand siècle, c'en est le *propriétaire* respecté et obéi. » *Propriétaire* est original, familier et vif.

dit-il, « éminemment le peintre de la France et du XIXe siècle » !

Voilà bien des lacunes. En somme, aucun sentiment de l'idéal, confusion du vrai et du réel ; l'art dans son principe essentiel et sa manifestation la plus complète, qui est la poésie, méconnu. Veut-on se rendre compte de l'impuissance radicale de M. Thiers à s'élever aux choses d'en haut, aux invisibles, *substantia rerum invisibilium*, qu'on lise les pages sur le Concordat et le rétablissement du culte [1]. On y voit que l'auteur ne comprend rien au sentiment religieux, dont l'essence est la liberté. Il ose dire que « la constitution morale de Bonaparte le portait aux idées religieuses ; qu'une intelligence supérieure est saisie, à propos de sa supériorité même, des beautés de la création ; que c'est l'intelligence qui découvre l'intelligence dans l'univers, et qu'un grand esprit est plus capable qu'un petit de voir Dieu à travers ses œuvres ». Quel rapport entre ce déisme vague, à la Voltaire, et le catholicisme restauré ? Et quelles singulières illusions sur les sentiments religieux de Bonaparte qui ne songeait qu'à une chose : avoir un clergé pour avoir des professeurs d'obéissance passive !

Mais laissons ces lacunes. A vrai dire, si les choses supérieures avaient captivé l'esprit de M. Thiers, il n'eut pas saisi si vivement et si sûrement *la réalité*. Là fut son génie, là sa force.

Dès 1823 il était armé en guerre. « Nous sommes la jeune garde, » disait-il alors à M. de Rémusat ; et en effet

1. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, III, 205 et suiv.

il engage les hostilités, sans pitié ni trêve, contre la Restauration. — M. de Rémusat, dans ce style doctrinaire, abstrait, général, qui lui est propre, caractérise ainsi les recrues de province du libéralisme : « Esprits étendus mais positifs, ardents mais pratiques, suppléant à l'imagination inventive par l'élévation des facultés usuelles à leur plus haute puissance. Un bon sens supérieur maîtrisait tout en eux, et les systèmes et les passions. Si l'étude et la méditation n'avaient pas encore suffisamment agrandi leurs idées, il était certain que les faits exerceraient toujours un empire décisif sur des intelligences si justes et si vigoureuses. Jamais rien de la réalité ne leur devait échapper. »

La réalité! voilà en effet le terrain sur lequel se place M. Thiers pour combattre la Restauration. D'autres en appellent au droit; lui, il invoque le fait. A M. de Montlosier, qui d'abord avait parlé de haut, au nom de la race des vainqueurs, et qui se rabattait à prétendre que les réformes utiles auraient eu lieu sans la Révolution, il répond : « Ces concessions, que vous appelez des bienfaits, et moi des restitutions, n'ont été conquises que par la Révolution. Ce mot seul les rappelle toutes. Songez-y bien, monsieur le Comte, les premiers ordres, ducs, prélats, présidents, avaient refusé l'impôt territorial; ils avaient demandé les États généraux pour menacer la cour. Lorsqu'ils furent pris au mot, ils n'en voulurent plus; ils refusèrent le doublement du tiers et le vote par tête; ils ne consentirent à l'égalité des charges que lorsqu'ils se virent exposés à tout perdre par un refus; ils n'abandonnèrent leurs privilèges que par un mouvement de pudeur excité dans la nuit du 4 août. Songez qu'avant 89 nous n'avions ni représentation annuelle, ni

liberté de la presse, ni liberté individuelle, ni vote de l'impôt, ni égalité devant la loi, ni admissibilité aux charges. Vous prétendez que tout cela était dans les esprits; mais il fallait la Révolution pour le réaliser dans les lois; vous prétendez que c'était écrit dans les cahiers, mais il fallait la Révolution pour l'émission des cahiers. »

Rien de plus intéressant que de le suivre dans l'ardente agitation de son esprit. Son histoire de la Révolution terminée en 1827, il se propose d'entreprendre une histoire générale, puis il veut se livrer aux mathématiques transcendantes, faire un voyage autour du monde, écrire une histoire de Florence et de l'architecture. Les journaux existants ne lui suffisent pas; il fonde le *National* avec Mignet et Carrel. C'est sa réponse au ministère Polignac. Il donne l'assaut au gouvernement de la Restauration dans une polémique vraiment merveilleuse d'adresse et de force. Les journaux ministériels et officieux l'accusent de prêcher un nouveau *Contrat social*, le *dogme de la souveraineté du peuple*. Il répond[1] : « Non, imposteurs de métier, il n'est pas question de cela, et vous le savez bien. Des dogmes! des principes abstraits! cela était bon sous le despotisme absolu, avant 89. Mais nous avons la Charte, nous nous y enfermons, et nous vous y enfermons. La Charte *octroyée*, dites-vous. Octroyer à la France sa faculté d'être, c'est comme si l'on octroyait à la terre sa forme sphérique. — La Charte est un bienfait qui vient de la royauté, et la royauté vient de Dieu, dites-vous. — Laissez le mysticisme à ceux qui se chargent de nous expliquer le ciel; mais pour ce qui

1. Voir l'article du 18 février 1830, que je résume.

se passe entre nous, petits hommes à cinq ou six pieds de la surface de la terre, laissez les faits se produire et s'expliquer d'eux-mêmes. La Charte est l'œuvre de la guerre, et non de la paix. Si la royauté, l'aristocratie et le peuple étaient amis de leur nature, il ne serait pas nécessaire qu'une Charte vînt dire ce qui se peut et ne se peut pas pour chacune des parties mentionnées au contrat. » Donc il n'y a pas de dogmes, il n'y a que des réalités. La royauté, l'aristocratie, le peuple, sont des réalités. Mais le peuple est réellement la plus forte de toutes : elle peut se passer des deux autres. Quant à la souveraineté, c'est un mot abstrait, arriéré : « La source de tous les pouvoirs est dans la bourse des contribuables. Ce n'est pas là du moins une abstraction pour laquelle on puisse s'égorger ; c'est l'invincible bon sens du Bonhomme Jacques. »

Voilà l'œuvre de M. Thiers, sa responsabilité dans la chute des Bourbons. Il les étouffa à force de les serrer dans la Charte ; ils brisèrent les fenêtres.

Ajoutons un trait, essentiel pour compléter cette physionomie.

Ce Français, ce fils de la Révolution, est un ardent patriote ; il est même chauvin. Il aime les rimes *guerrier* et *laurier*, Casimir Delavigne et Béranger. Il a étudié l'artillerie à Vincennes, a pris des leçons de Jomini, collectionné des cartes stratégiques. Il a donné dans son *Histoire de la Révolution*, il donnera dans celle du *Consulat et de l'Empire* une place considérable à l'élément militaire. Au mois d'octobre 1875, il revendique encore cette double gloire pour la France, la gloire des armes, celle de la civilisation, celle « de l'immortelle Révolution de 89, contre laquelle

tant d'efforts sont dirigés aujourd'hui, et qui est notre gloire la plus pure et la plus populaire chez les nations; car c'est elle qui depuis trois quarts de siècle a fait pénétrer la justice dans la législation de tous les peuples ». C'est cet amour qui a inspiré le beau passage écrit en 1827, et dans lequel M. Thiers célèbre la réunion des deux gloires en 1796 :

« Jours à jamais célèbres, à jamais regrettables pour nous! A quelle époque notre patrie fut-elle plus belle et plus grande? Les orages de la Révolution paraissaient calmés; les murmures des partis retentissaient comme les derniers bruits de la tempête. On regardait ces restes d'agitation comme la vie même d'un état libre. Le commerce et les finances sortaient d'une crise épouvantable; le sol entier, restitué à des mains industrielles, allait être fécondé. Un gouvernement, composé de bourgeois, nos égaux, régissait la République avec modération; les meilleurs étaient appelés à leur succéder. Toutes les voix étaient libres. La France, au comble de la puissance, était maîtresse de tout le sol qui s'étend du Rhin aux Pyrénées, de la mer aux Alpes. La Hollande, l'Espagne allaient unir leurs vaisseaux aux siens et attaquer de concert le despotisme maritime. Elle était resplendissante d'une gloire immortelle. D'admirables armées faisaient flotter les trois couleurs à la face des rois qui avaient voulu l'anéantir. Vingt héros, divers de caractère et de talent, pareils seulement par l'âge et le courage, conduisaient ses soldats à la victoire. Hoche, Kléber, Desaix, Moreau, Joubert, Masséna, Bonaparte, et une foule d'autres, s'avançaient ensemble. On pesait leurs mérites divers; mais aucun œil encore, si perçant qu'il pût être, ne voyait dans cette génération de héros les malheureux ou les coupables; aucun œil ne voyait celui qui allait expirer à la fleur de l'âge, atteint d'un mal inconnu, celui qui mourrait sous le poignard musulman ou sous le feu ennemi, celui qui opprimerait la liberté, celui qui trahirait sa patrie; tous paraissaient grands, purs, heureux, pleins d'avenir! Ce ne fut là qu'un moment, mais il n'y a que des moments dans la

vie des peuples, comme dans celle des individus. Nous allions retrouver l'opulence avec le repos : quant à la liberté et à la gloire, nous les avions. Il faut, a dit un ancien, que la patrie soit non seulement heureuse, mais suffisamment glorieuse. Ce vœu était accompli. Français, qui avons vu depuis notre liberté étouffée, notre patrie envahie, nos héros fusillés ou infidèles à leur gloire, n'oublions jamais ces jours immortels de liberté, de grandeur et d'espérance! »

On retrouve dans l'œuvre de M. Thiers les qualités et les lacunes qui viennent d'être signalées.

Quelle méthode suivre pour étudier cette œuvre si considérable, par le nombre des volumes, par l'importance du sujet et par le mérite de l'exécution? Il y a deux façons de procéder, que nous enseigne chaque jour la pratique du monde et de la vie. On commence par dire du mal de son auteur pour arriver ensuite au bien qui paraît plus développé et sur lequel la pensée s'arrête; ou réciproquement, pour dire du mal, on dit d'abord un peu de bien. Pour moi, je compte rester impartial, n'ayant pour M. Thiers ni entraînement, ni répulsion.

Des mémoires diront peut-être un jour comment M. Thiers et M. Mignet, deux jeunes gens inconnus ou à peu près, eurent l'idée d'écrire l'Histoire de la Révolution française; comment, en deux ans et demi, M. Thiers publia dix volumes qui, étant une réponse, devaient être faits vite, et dont les deux premiers parurent patronnés par M. Félix Bodin, un faiseur de manuels, dont le nom accompagnait celui du véritable auteur.

La réaction catholique et royaliste était alors toute-puissante. On voulait, nous l'avons dit, détruire ce qui restait de la Révolution, reconstruire les châteaux avec les chau-

mières, avoir non pas le roi et la Charte, mais le roi sans la Charte. On inventait sur la Terreur des légendes sanglantes, comme s'il n'y en avait pas assez. On représentait les hommes de la Révolution comme des êtres contre nature. On rappelait les prédictions que Joseph de Maistre, ce prophète du passé, avait écrites en 1797 dans ses *Considérations sur la France*, les vengeances terribles qu'il avait annoncées : « Chaque goutte du sang de Louis XVI en coûtera des torrents à la France. Quatre millions de Français peut-être payeront de leur tête le grand crime national d'une insurrection anti-sociale et anti-religieuse, couronnée par un régicide. » La Révolution apparaissait à un grand nombre de gens, qui avaient adopté les idées de Joseph de Maistre, comme une œuvre satanique, et l'on annonçait que la République n'existerait jamais, pas même en Amérique. La seule réponse faite à ces attaques violentes était l'œuvre posthume de Mme de Staël, que M. de Bonald bafouait avec cette exquise urbanité de grand seigneur. « Mme de Staël, disait-il, intitule cela *Considérations sur la Révolution française*, comme si elle était capable de considérer quelque chose. C'est Delphine et Corinne faisant de la politique, comme elle faisait de l'amour. »

M. Thiers et M. Mignet répondirent. Ce n'est pas une œuvre scientifique qu'ils fondent, c'est une œuvre de polémique, un plaidoyer. On a fait à l'*Histoire de la Révolution*, on lui fait encore bien des reproches. Sainte-Beuve l'appelle une œuvre de fatalisme. Il y a en effet dans cet ouvrage, mais bien plus encore dans celui de M. Mignet[1], une sorte

1. M. Mignet disait :
« Ces diverses phases ont été presque obligées, tant les événements

de fatalisme; mais c'est un fatalisme humain et non plus satanique ou providentiel, comme celui des de Maistre et des de Bonald. Cette glorification de la Révolution était nécessaire. Il fallait montrer, comme l'a fait M. Thiers, que la monarchie et les institutions monarchiques étaient tout ce qu'il y avait de plus précaire, qu'il n'existait pas de constitution avant la Révolution qui a été glorieuse, féconde, et qui le sera encore.

Le défaut de l'œuvre, c'est qu'elle ne donne pas la couleur de la Révolution. Pour rendre cette tourmente divine, avec l'Europe en armes, la Vendée insurgée, ces séances de jour et de nuit, ces clubs, où l'on réclamait des têtes, cette fièvre perpétuelle de tous ces hommes transportés dans des sphères impossibles, il aurait fallu une couleur et un pinceau surhumains. *Nihil humanis consiliis actum est apud Cannas.*

Les premiers volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* parurent en 1845, le dernier en 1862. Œuvre capitale, attendue de l'Europe entière, dont elle était l'histoire. Toute l'Europe avait vu M. Thiers dans ses chancelleries, sur ses champs de bataille, dans ses archives. De plus, il avait été ministre et était connu. A mesure que les volumes se succèdent, l'intérêt augmente. La figure de Napoléon grandit. On se rappelle que c'est sous le ministère de M. Thiers que l'Arc de Triomphe a été élevé, et décoré de ces bas-reliefs grandioses qui résument, ceux-là du

qui les ont produites ont eu une irrésistible puissance ! Il serait pourtant téméraire d'affirmer que la face des choses n'eût pas pu devenir différente ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la Révolution avec les causes qui l'ont amenée et les passions qu'elle a employées ou soulevées devait avoir cette marche et cette issue. »

moins qui regardent les Tuileries, l'*Histoire* même *du Consulat et de l'Empire*. On se rappelle le retour des cendres de l'empereur, et tous ces faits servent en quelque sorte de cadre aux volumes. 1848 arrive, puis le 10 décembre, puis le Coup d'État. M. Thiers est proscrit, l'Empire s'établit, et les volumes se succèdent toujours; et Sainte-Beuve, à propos de l'île d'Elbe, écrit en 1861 : « On croyait que c'était une fin; ce n'était qu'une phase d'essai, une tentative, une magnifique expérience, étouffée alors, et qui, après un intervalle de plus de trente-cinq ans, reprenait son cours. » Les journalistes veulent que les éloges adressés par l'auteur à Napoléon Ier soient un éloge de Napoléon III, « cet enchanteur habile et puissant », que M. Thiers doit être heureux de voir sur le trône. Cependant, comme Panurge raillé par Dindenault, l'historien disait tout bas : Patience! Patience! et poursuivait son œuvre, racontant et jugeant. Le dix-neuvième volume, dont on hésita un instant à autoriser la vente, parut après quelque retard, puis le vingtième, qui donnait la conclusion, et mêlait à une admiration sincère des réserves et des sévérités nombreuses.

En résumé, c'est une œuvre capitale, admirable en bien des parties, mais qui prête aussi à la critique.

M. Thiers déclare qu'il aime la France, la gloire et la liberté, qu'il est l'admirateur ardent de Napoléon. Mais cette France qu'il aime, il la réduit trop à la gloire militaire et l'incarne trop en Napoléon. Il est aussi trop indulgent pour ce dernier : il lui reproche plus ses fautes que ses crimes. Il glorifie le 18 brumaire, excuse les déportations des républicains après la machine infernale, et, pour l'assassinat du duc d'Enghien, il plaint les juges, « ces

malheureux juges affligés de leur rôle plus qu'on ne peut dire », et ne dit pas que Napoléon à Sainte-Hélène a justifié ce crime. A propos du guet-apens de Bayonne, il écrit : « Napoléon fut entraîné de la ruse à la fourberie ; il ajoute à son nom la seconde des deux taches qui ternissent sa gloire. Il lui restait pour l'absoudre le bien à faire à l'Espagne, à la France. La Providence ne lui réservait pas même ce moyen de se laver d'une perfidie indigne de son caractère. » M. Thiers se sert ici de la Providence pour expliquer cet épouvantable guet-apens de Bayonne, cette arrestation d'un roi contre la foi jurée. C'est facile ; mais il faut se méfier quand on voit l'auteur faire appel à la Providence ; c'est d'ordinaire qu'il ne sait pas comment expliquer une chose. A propos du Concordat, où l'histoire des négociations avec Rome est racontée d'une façon admirable, il y a encore bien des défaillances de critique morale. Mais ce qui est plus grave, c'est que M. Thiers confond sans cesse l'Empereur et la Révolution. Vingt-cinq ans après 1830, il a encore conservé le point de vue auquel il se plaçait pour attaquer les Bourbons. Comme tactique d'opposition, passe ! et encore ! mais dans un livre d'histoire ! Ainsi il écrira à propos de la comédie du sacre : « Ce n'était pas un des moindres triomphes de *notre Révolution* que de voir le soldat sorti de son propre sein sacré par le pape qui avait quitté tout exprès la capitale du monde chrétien. » De même, lorsque Napoléon prend à Potsdam l'épée de Frédéric : « C'était, dit M. Thiers, la *Révolution* entrant à Berlin [1]. »

J'ajoute un dernier trait. Sur les confins des deux histoires

1. Lamartine dit très bien : « M. Thiers confond toujours le missionnaire armé du despotisme avec le missionnaire de la liberté.

l'auteur dit et répétera souvent que Bonaparte a sauvé la la France. Non, la France n'avait pas besoin d'être sauvée; elle se portait bien, elle était glorieuse dans ces *jours à jamais célèbres* dont parle M. Thiers lui-même. Napoléon n'a fait qu'une chose pour la France : il l'a privée de ses libertés conquises, l'a épuisée et l'a perdue.

Voilà la part de la critique. Elle est faible, on le voit, dans cette longue histoire, œuvre merveilleuse au point de vue de la science, de la conscience, de l'exactitude, de l'intelligence, de la clarté et de l'intérêt.

Vers 1855, M. Thiers, tenu au courant des critiques adressées à son ouvrage, écrivit en tête du douzième volume une préface curieuse, qui est une théorie de l'art historique, et qui explique à la fois les qualités et les défauts de l'auteur. Pour lui, la qualité essentielle de l'historien doit être l'intelligence. « C'est cette qualité, appliquée aux grands objets de l'histoire qui est, à mon avis, la qualité essentielle du narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. » C'est là une des nombreuses formules de M. Thiers. Mais qu'entend-il par là? « L'intelligence, dit-il, nous donne la puissance de démêler le vrai du faux, de ne pas se laisser tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire, de saisir bien le caractère des hommes et des temps, de n'exagérer rien, de ne faire rien trop grand ou trop petit, de donner à chaque personnage ses traits véritables..., d'entrer dans les secrets ressorts des choses, de comprendre et de faire comprendre comment elles se sont accomplies. Diplomatie, administration, guerre, marine, on

met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements; car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même, en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la connaissance profonde des hommes. »

Eh bien! non; l'intelligence n'est pas la source de tout; elle ne donne pas, comme il le dit dans cette page où il s'est peint lui-même, le moyen d'être équitable et d'accepter tout : comprendre, se rendre compte, ce n'est pas juger, c'est expliquer. Il y a quelque chose de plus; c'est la conscience qui doit intervenir pour prononcer au nom du vrai et du juste absolus. Je n'irai pas jusqu'à dire avec Lamartine que M. Thiers est un complice de la fortune. Je dirai seulement que cette lumière intérieure lui a manqué.

M. Thiers, nous l'avons dit, n'a jamais été romantique. Son style ne ressemblera donc pas à celui de la jeune école dont il disait en 1829 : « Ses goûts fantasques et puérils font le ridicule de notre temps. » Pour lui, le vrai style

doit être comme la glace d'un miroir, qui laisse voir les objets. Cela est spécieux; mais écrire, c'est choisir, et la glace ne choisit pas. La glace se contente de laisser voir; l'historien doit montrer.

Sainte-Beuve raconte qu'un jour Royer-Collard, montrant à M. Thiers qui lui rendait visite un volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* placé sur sa table à côté d'un volume de Platon et d'un autre de Tacite, lui dit : « Vous voyez que vous n'êtes pas en mauvaise compagnie. » Et comme M. Thiers répliquait que c'était pour lui un terrible voisinage : « N'ayez pas peur, reprit Royer-Collard, vous vous défendez contre tout le monde. » C'est ce qu'on peut dire de l'œuvre entière.

MICHELET

Le moment n'est pas venu d'une étude complète sur l'œuvre de Michelet. Elle se fera, mais le jour où la France reprendra conscience d'elle-même, de son unité surtout [1]. Alors elle reconnaîtra en lui l'interprète le plus passionné, le plus convaincu de son véritable génie, qui est justement unité; non cette unité factice d'outre-Rhin, œuvre de haine et qui tombera, mais la vivante et féconde unité qui est à la fois force et amour. Que le biographe alors n'oublie pas de faire comprendre que cette unité même qu'il demandait à la France, Michelet la portait en lui. Qu'il montre cette vie tout entière animée, soutenue d'un seul et même esprit. Beaucoup de ses contemporains ont fléchi ou flotté à des vents contraires : lui s'est développé régulièrement, harmonieusement. Né prolétaire et homme de travail, il a rempli et sanctifié sa vie par le travail. Ni les révolutions survenues, ni les coups de la force, ni les offres de la

1. Ceci n'est pas une leçon, mais une simple conférence faite en 1875, alors qu'on n'osait guère encore parler de Michelet.

reconnaissance populaire ne l'ont détourné de la tâche commencée. Cet homme d'imagination, ce poète, n'était ni un inconstant, ni un fantaisiste, ni un rêveur. Combien s'arrêtaient, se perdaient dans le vague, vague de l'esprit, vagabondage du cœur, mélancolie, ennui, misères de grand seigneur! Lui, qui sentait aussi, lui qui avait aussi les aspirations et les enthousiasmes, et son idéal, jamais il ne sut ce que c'était que langueur, vague attente du je ne sais quoi, vide de l'âme qui ne sait où s'attacher. Dès l'âge de seize ans, dès ce jour où, de sa main crevée par le froid, il frappa sa table de chêne, il sentit une joie virile de jeunesse et d'avenir; il sentit qu'il tenait sa vie, et qu'il saurait la mener où il voudrait.

Ce qui le soutint infatigable et toujours confiant, ce fut d'abord l'irréprochable, l'austère pureté de sa vie.. Que de fois les défaillances de la volonté, les apostasies n'ont d'autre cause que les fantaisies et les lassitudes de la passion! Lui, né dans un temps où les Werther, les René, les Obermann et les héros byroniens faisaient tant de ravages, il ne crut point devoir se régler sur ces aristocrates qui avaient des loisirs et se déclaraient incompris; il associa à son existence, pauvre et laborieuse, une compagne; il vécut avec elle, auprès d'elle, lui rapportant fidèlement et le salaire du travail et toutes les pensées du cœur [1]. — De quel droit parlerez-vous de patrie, si vous ne constituez d'abord le noyau même de la grande association, la famille? si vous

1. Il lui fut donné dans ses trente dernières années de rencontrer une compagne qui put s'associer non seulement aux devoirs et aux épreuves de la vie, mais encore aux travaux de sa pensée. Puisse-t-elle donner bientôt ce que nous ne connaissons pas encore de l'œuvre de Michelet!

ne commencez par remplir tous les devoirs qu'elle impose?

Son autre préservatif fut le travail. L'activité intellectuelle de Michelet était quelque chose de prodigieux. Trente années d'enseignement ne purent affaiblir cette flamme d'esprit que la mort seule éteignit. Levé avant le jour, il n'interrompait guère son travail qu'au moment où le jour baissait. Cela le maintenait en santé et en joie. Quand il sortait de ce cabinet de travail de la rue de l'Ouest, d'où sont sorties tant d'œuvres supérieures, il y avait un rayonnement sur sa figure. Il était content, plus alerte : il avait fait œuvre d'homme, il avait travaillé.... Jamais homme, non pas même Voltaire, ne porta plus légèrement le poids d'une érudition immense. L'in-folio est dangereux; il vous serre dans ses grandes pages, et vous étouffe; lui, par un rapide mouvement d'ailes, il se dégageait de ses étreintes, et montait. Tous les trésors recueillis, distribués, étaient bientôt mis en œuvre; l'esprit mettait en mouvement cette masse énorme : de la mort jaillissait la vie.

De là cette perpétuelle jeunesse et ces transformations inattendues et si charmantes. Tels critiques, qu'un rien désoriente, parce qu'ils n'ont jamais eu de boussole, ont demandé de quel droit cet historien se faisait naturaliste. De quel droit? C'est que son horizon s'agrandissait sans cesse; c'est qu'il ne pouvait rester indifférent à aucun des problèmes qui s'agitaient. Lui aussi, il a été frappé des hardies explorations de la science et de l'agrandissement manifeste du monde extérieur. Mais ce qu'il y a d'admirable en lui, c'est que jamais il ne s'est perdu, englouti dans les gouffres de la vie universelle. Jamais l'infinie variété des phénomènes et les transformations de la matière ne lui ont fait oublie

l'esprit. Jamais le spectacle fascinant des énergies en action perpétuelle ne lui a dérobé la vue de ces autres énergies propres à l'homme seul, les énergies morales. Jamais les forces de la nature ne l'ont incliné à ce fatalisme sec et froid qui n'a jamais pu, qui ne pourra jamais se démontrer scientifiquement, et contre lequel la conscience se soulève.

Liberté, droit, justice, voilà quels furent les régulateurs de son œuvre et de sa vie. C'est par là que sa vie et son œuvre ont de l'unité. Il y joignit ce qui complète et harmonise tout, l'amour, c'est-à-dire l'inépuisable sympathie du cœur qui va d'abord aux faibles et aux opprimés. En est-il un seul qu'il ait oublié? Depuis le plébéien de Rome, dont l'usurier coupe le corps en morceaux, jusqu'aux serfs du moyen âge, aux Albigeois, aux Vaudois, aux Protestants, à la femme surtout, esclave encore dans la moitié du monde, et si méconnue, si délaissée même chez les peuples qui se prétendent civilisés. Elle était pour lui la condition même de l'unité. Et pour elle il demandait sans cesse, non des lois nouvelles, mais chez l'homme un cœur nouveau, un cœur juste d'abord, puis un cœur reconnaissant, tendre, miséricordieux. La justice est dure parfois; mais quand l'amour l'a tempérée, elle unit, elle est divine.

Il est né en 1798. La mort l'a pris au moment où, après tant d'explorations dans les âges reculés, il pénétrait l'âme même de cette histoire du XIXe siècle, qui était si intimement la sienne. Il en avait la clef, la sûre intelligence, l'esprit même de la Révolution, qui fut véritablement sa mère, son éducatrice. Combien l'oublient, qui sans elle n'auraient pas été? Elle fut l'émancipatrice; elle donna au plus humble place au soleil, suscita des hommes, des

hommes nouveaux, et leur assura le libre espace! Michelet, tout enfant, le comprit, le sentit, fut reconnaissant. D'autres, nés vers la même époque ou un peu avant, Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Hugo, se détournèrent d'abord avec effroi, se replongèrent vers les choses du passé, et rêvèrent le retour de ce qui ne doit point revenir, jusqu'au jour où leurs yeux s'ouvrirent : lui, ne connut jamais ces incertitudes; il n'eut pas à lutter contre des traditions et des influences de famille et d'éducation. Il était à vingt ans ce qu'il fut à cinquante, ce qu'il fut à sa mort, un enfant de la Révolution. Il ne l'a pas comprise et aimée à la façon de ceux qui la rétrécissent jusqu'à l'incarner en un Robespierre, piètre personnage après tout, et énigmatique; il l'a aimée dans son esprit, qui était, avant tout, passion du droit, passion de la justice, passion de l'humanité... Et cet esprit, c'est l'âme même de ses livres. On ne peut s'y méprendre; il l'a dit lui-même, et plus d'une fois : « J'interroge sur mon enseignement, sur mon histoire, son tout-puissant interprète, l'esprit de la Révolution. Lui, il sait, et les autres n'ont pas su. Il contient leur secret, à tous les temps antérieurs. En lui seulement la France eut conscience d'elle-même. »

Il est né à Paris. — « J'étais né comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. » Paris, c'est la patrie des génies essentiellement humains, Molière, Voltaire. Ici se produisent les vifs élans, les intuitions rapides, les révélations électriques. Rien de languissant et d'inerte : tout parle, tout instruit, tout remue. Et qui fut jamais mieux préparé que cette nature fine, délicate, vibrante, à percevoir cette vie multiple que la grande ville dégage? La

dure pauvreté, les privations de tout genre, la faim et l'horrible froid de 1813, en l'éprouvant, le retrempèrent.

Prolétaire, ouvrier imprimeur, puis écolier pauvre, mal vêtu et, par cela même, gêné et malheureux avec ses camarades du lycée Charlemagne, il acheva cependant avec éclat ses études classiques, première fleur de l'imagination. Il s'y imprégna profondément de Virgile, le plus humain des poètes, le plus tendre, dont le ressouvenir lui revient sans cesse, quoi qu'il écrive... Ainsi, lorsqu'il prend congé des hommes de la Révolution, et leur envoie un suprême adieu, c'est à Virgile qu'il l'emprunte...

« Allez, décorez de ces dons suprêmes ces âmes sublimes, qui de leur sang nous ont fait la patrie ! »

Ite, ait, egregias animas, quæ sanguine nobis
Hanc patriam pererere suo, decorate supremis
Muneribus.

Dès les premières pages de son livre, il avait déjà dit, encore avec Virgile :

« Il y a un Dieu ici ; quel Dieu ? on ne sait. »

Quis Deus incertum est, habitat Deus.

Virgile, c'était le maître préféré, celui que le cœur choisit.

Jamais non plus il n'oublia ses deux professeurs de rhétorique, Leclerc et Villemain. Il aimait à rappeler ce qu'il eur devait : à Villemain surtout, qui vint un jour s'asseoir sur son banc, à côté de lui, pour dire de plus près, à ce fils d'ouvrier si pauvre, les paroles d'encouragement et d'avenir.

Ses études terminées, il donna des leçons, courut le cachet,

comme on dit, et bientôt, à la suite d'un concours, fut maître à son tour, d'abord au lycée Charlemagne, puis à la Faculté des lettres, à l'École normale, au Collège de France.

Il aimait l'enseignement : il l'aimait pour lui-même d'abord, comme une des formes de la vie intellectuelle, une des plus pénibles assurément, mais qui a ses joies. Quand on apporte à des esprits jeunes et avides autre chose que des faits et des mots, quand on mêle au langage de la science cette autre voix plus pénétrante et plus riche en échos, la voix de la conscience, quand on épanche, quand on communique les admirations et les sympathies, muettes jusqu'alors et comme perdues dans les profondeurs de l'être, et qu'on voit que les paroles et les sentiments arrivent où on les envoie, tout est oublié, et le labeur des longues recherches, et l'effroi de la responsabilité, et les tâtonnements de la pensée, et le souci de la forme à trouver, et ce rêve, égoïste assurément, mais naturel peut-être : je travaillerai un jour pour moi. Oui, tout est oublié : il y a dans l'expansion une douceur, un charme infinis. Ce qu'il devait à ses maîtres (bien peu de chose, quelque fugitive étincelle de précoce enthousiasme), il le rendit surabondamment à ses élèves.

J'en ai entendu un, qui avait alors près de soixante-dix ans, et qui depuis près d'un demi-siècle vivait en province, dans un horizon chaque jour plus étroit, où j'étouffais... Pour échapper à l'engourdissement qui me gagnait, quand la conversation traînait sur les mesquineries environnantes, je le mis un jour sur ses souvenirs d'École normale, et je jetai le nom de Michelet. Ce fut comme une secousse électrique : l'œil s'éclaira, la parole s'anima ; on voyait cette

mémoire presque endormie, renaître, comme assaillie par les vives images qui l'oppressaient, l'accablaient de rayonnements et de sensations. Et il se mettait à peindre cette humble salle de conférences de l'École, le professeur, de plain pied avec les élèves, un peu troublé d'abord : ces élèves étaient des juges; puis leur jetant le mot qui est le mot même de toute son œuvre : L'histoire n'est ni narration, ni analyse, l'histoire est *résurrection*. Refaire, ou tout au moins retrouver la vie, quelle ambition, quelle audace, mais quelle perspective! Les plus secs, les plus froids, les plus rebelles aux hardiesses de l'imagination, furent éblouis, électrisés. Le jeune maître apportait jour par jour des documents absolument inconnus jusqu'alors, et dont la noble Clio, la Muse de l'histoire, avait dédaigneusement détourné les yeux : de vieilles chartes, des chansons, des dictons populaires, des légendes, des spécimens de l'art méprisé du moyen âge, que sais-je? tout un monde enfoui, perdu, recouvert (à quelle profondeur!) par les monuments classés et étiquetés de l'histoire officielle. Quel travail! quelle flamme! Quelle originalité saisissante! Les disciples naissaient à sa voix! Je l'ai entendu bien plus tard, au Collège de France, et je l'entends encore, et je vois encore cette belle tête, blanche de bonne heure, les yeux noirs, d'une flamme si intense. L'auditoire immense, tumultueux, s'entassant sur les gradins, et lui, du bas de l'hémicycle profond, si profond que les auditeurs d'en haut semblaient comme suspendus sur sa tête, soulevant cette masse énorme. Rien de disert, rien d'académique dans sa parole; il n'avait même pas ce qu'on appelle de la facilité : les mots tombaient lentement, mais

tous expressifs et comme vibrants, et parfois la phrase, plus rapide vers la fin, s'illuminait d'une image imprévue et rayonnante.

Il a essayé lui-même d'expliquer cette action qu'il exerçait, et il s'en faut qu'il ait tout dit : il ne connaissait pas toute sa force. C'était à nous, ses auditeurs, à le compléter. Pourquoi ne l'avoir pas fait? On n'ose, on s'attend l'un l'autre, et la vie s'écoule, et celui qui parlait ne parle plus; et les banalités s'épanchent. — Journaux, revues, dictionnaires biographiques vont se copiant les uns les autres, desséchant tout, mettant par-dessus la mort cette autre mort, l'inintelligence de l'œuvre et de l'homme.

Les écrits subsistent du moins : *Spirat adhuc ignis.*

Michelet a écrit plus de cinquante volumes. Bien que cet esprit investigateur et ardent se soit jeté dans bien des directions diverses : en Italie, pour y pénétrer les théories hardies et encore inconnues de Vico; en Allemagne, pour y fraterniser avec le moine rendu à la vie et à la nature, Luther; dans la Rome antique, pour en bannir les sottes légendes des premiers âges et refaire la cité primitive où deux peuples sont aux prises; bien qu'il ait interrompu çà et là le travail commencé, soit pour lancer à ceux qui deux fois firent fermer son cours quelqu'une de ces écrasantes répliques, où la science servait la passion, ou bien pour interroger la nature extérieure et les mystères les plus délicats de l'organisme;.... malgré cette variété, cette richesse merveilleuse qui éclate dans l'œuvre, le centre même et le dernier aboutissement, c'est la France. Nul ne l'a aimée plus que lui, d'un amour plus clairvoyant, plus vigilant. Et qui la connaissait mieux que lui?... Il avait

d'abord suivi, année par année, province par province, cette formation si lente, si pénible de la nationalité française; il avait, après tant d'angoisses, salué cette tardive et si incomplète émancipation des communes, puis la vie refoulée au cœur, l'étranger maître du sol, la révélation de la patrie dans l'âme de Jeanne d'Arc; puis Louis XI, le fondateur de l'unité. Là il s'était arrêté comme s'il disait : La France est forte maintenant, elle peut attendre. — Puis, franchissant trois siècles, il avait demandé à la Révolution son secret, non le sien seulement, mais celui de tous les siècles qui avaient précédé. — Plus tard enfin, il avait intercalé dans l'œuvre cette période où s'élabore si péniblement, mais si visiblement, la France de l'avenir, et qui par la Renaissance, la Réformation, et les hardis esprits du XVIIIe siècle, aboutit à 1789. — C'est son monument. Il a plu à certains critiques de l'accuser de manquer de respect à Louis XIV et à Louis XV, et de chercher l'histoire là où elle ne saurait être. Que ces critiques prennent patience : ils en verront et en entendront bien d'autres. Voici que les documents se lèvent et apparaissent, témoins irrécusables, lamentables, des misères de nos pères. On saura peut-être bientôt ce qu'il y a dans les manuscrits de Saint-Simon, que l'on cache encore. Ce ne fut pas, à coup sûr, une glorification du gouvernement du grand roi. Non, Michelet n'aimait pas ce *beau comédien* (c'est le mot de d'Argenson); il n'aimait pas cet égoïste aussi dur pour sa famille que pour ses sujets. Il ne l'aimait pas, parce qu'il aimait la France. Il était patriote, il était même plus que cela, il était chauvin... Depuis quarante ans, ce n'était plus la mode : on était humanitaire. Des divisions entre les peuples, des

barrières, des défiances, des rancunes! Arrière tout cela : Buvons à la fraternité universelle; nous aimons tous les peuples, ils aiment tous la France; l'heure est proche où les nations se confondront dans un universel embrassement... — Et l'on raillait ce Français obstiné, qui voulai' rester Français et ne fraterniser qu'à bon escient. Que de plaisanteries sur les *saintes baïonnettes*, protectrices de la patrie, du droit, de la liberté! Prophète du passé, taisez-vous... Tournez donc les yeux vers l'avenir : vous y verrez rayonner la sainte alliance des peuples, que Béranger lui-même, ce chauvin endurci, a saluée d'un hymne... Et il répondait : « Prenez garde. Si vous n'avez plus de haine contre eux, plus de rancunes, eux ils ont encore des haines, ils ont encore des rancunes. N'oubliez pas qu'aux yeux de tous les rois de l'Europe, la France est la grande criminelle, la nation dangereuse entre toutes... Pourquoi? Elle a fait la Révolution. Elle a lancé au monde les droits de l'homme et du citoyen. Elle a ébranlé tous les trônes. Plus ceux-ci se raffermiront, plus les rois sèmeront et feront éclore la haine dans le cœur de leurs sujets. Veillez donc, et soyez forts. »

Avait-il raison?... Il se trompait en un point : c'est surtout vers l'Angleterre qu'il avait l'œil tourné; l'attaque vint d'ailleurs, du côté d'où il l'eût peut-être le moins attendue. Mais qui eût jamais songé que la France, d'un génie si humain et si sociable, pût être haïe à ce point? et que l'Europe pût assister immobile, satisfaite sans doute, à ce que nous avons vu?... « Refaites la patrie, dut-il dire en mourant, refaites-la, dans les âmes d'abord, c'est-à-dire refaites l'esprit de dévouement, le respect du

foyer, le culte de la famille, la foi aux choses supérieures, refaites la patrie céleste du devoir, et la patrie terrestre, visible, vous sera rendue. »

Certains critiques, toujours en quête de la faculté maîtresse, et cataloguant des âmes comme on étiquète des plantes dans un herbier, ont donné la formule de Michelet : « C'est un artiste, c'est un poète, c'est un homme que son imagination mène. » Mais où le mène-t-elle? Je vais le dire, et l'on saura en même temps pourquoi il a été, il est encore, de tous les écrivains de ce siècle, le plus vivant. Il était Français d'abord, et, à notre honte, il faut le dire, cela n'est pas si commun; mais c'était avant tout un homme de foi. Non seulement il croyait fermement, uniquement, ce qu'il croyait, mais les idées que le travail de la réflexion et l'inspiration du cœur avaient mises en lui, il était convaincu que l'avenir leur appartenait, qu'elles feraient la loi du monde. Bien des démentis cruels lui furent donnés. Il vit reparaître et dominer des choses et des hommes qu'on pouvait croire disparus; il fut frappé personnellement, enlevé à ses auditeurs d'abord, puis à ses archives, cette patrie du passé, où il avait retrouvé la vraie France; et je ne parle pas des ignobles calomnies, que les gens, dont c'est l'industrie spéciale, ne cessèrent de lancer contre lui, contre son foyer : rien ne put troubler sa foi; il n'eut pas une heure de défaillance, pas un regret, pas un doute. Qu'on prenne celui qu'on voudra de ses ouvrages : pas une ligne qui trahisse soit la lassitude, soit la plus légère atteinte de scepticisme... « Ces choses se feront, disait-il sans cesse, et elles se feront par la France. » — Pourquoi ne le dirais-je pas?... Pendant les dix-huit années de

l'Empire, il lui venait souvent des hommes jeunes, mais abattus, profondément découragés... — Ils lui racontaient qu'ils avaient rêvé pour la France et pour eux-mêmes une autre destinée; qu'il était horrible à vingt ans d'être condamnés au silence, d'être retranchés de la vie publique; que l'air était lourd à respirer et malsain; que les arts, la philosophie, la poésie, la littérature, tout semblait voué à une décadence irrémédiable. — Et il répondait, d'abord avec Virgile qu'il aimait tant :

Durate et rebus vosmet servate secundis.

Puis il rappelait les épreuves de nos pères, si cruelles, puisqu'ils ne pouvaient même entrevoir une espérance de salut... « La compression, disait-il, elle est saine aux forts. Que la compression soit pour vous recueillement. Dur est le présent. Jeunes gens, préparez l'avenir... » C'était lui qui était jeune... Et l'on s'en allait réconforté. Quand il se rencontrait avec un de ces écrivains qui considèrent l'histoire comme un immense panorama destiné à récréer les yeux de l'observateur, homme d'esprit et de goût, qui promène ici et là sa fantaisie, comprend tout, explique tout, admet tout, bénit la Providence d'avoir fait des Torquemadas et des Nérons, personnages essentiellement pittoresques, l'Évangile et le Coran, livres fort curieux, des seigneurs et des serfs, ce qui introduit de la variété dans le paysage, et qui raille agréablement les niais qui se passionnent pour celui-ci et s'indignent contre celui-là, comme s'il ne fallait pas de tout dans la nature, comme si tout n'avait pas sa raison d'être, il écoutait ces belles théories, proposait quelques

timides objections, comme embarrassé, prêt à se rendre; puis il appelait à son aide un jeune ami, lui expliquait ce dont il s'agissait, lui disait du regard : « Allez. » Et celui-ci allait, et de bon cœur..... Ce que le maître, si courtois, si aimable, n'avait pas voulu dire, le disciple le disait, et avec une singulière vivacité...; jusqu'à ce qu'il intervînt lui-même et enlevât doucement, comme une divinité homérique, le dilettante, un peu froissé, mais plus convaincu que jamais qu'il avait raison, et se disant : « Il faut des gens comme cela dans la nature. »

Oui, il en faut, et le plus possible, et Michelet travaillait à en accroître le nombre. Il sentait bien que, si le public français de l'Empire accueillait avec trop de complaisance ces doctrines commodes qui ont l'air solide, parce qu'elles sont lourdes, doctrines et public, tout passerait bientôt; qu'il suffirait d'un souffle d'en haut pour balayer tout cela et rafraîchir les âmes. Je ne l'ai vu, je ne dirai pas inquiet, mais attristé qu'une fois. Il n'y avait plus possibilité de douter : son voisin, son ami, l'homme dont il estimait au plus haut prix les rares qualités d'esprit et de cœur, ce philosophe irréprochable dans sa vie et dans ses mœurs, s'était nettement déclaré athée et matérialiste. Ce fut pour lui une affliction profonde; mais sa foi ne fut pas ébranlée. Je l'entends encore, après les premières paroles de tristesse, s'écrier :

« Non, non... la liberté n'est pas un vain nom, une chimère, un rêve de l'orgueil humain. Elle est la règle même des individus et la vie des nations. Qu'ils imaginent tant qu'ils voudront des arguments nouveaux pour démontrer le néant : il y a là une force divine qu'ils n'atteindront jamais.

Ils ont disséqué des cerveaux, et ils n'ont pu y découvrir l'âme; et moi, pendant cinquante ans, dans tous les lieux où la science m'a entraîné, ce sont des âmes que j'ai rencontrées. Elles se levaient devant moi, avec une évidence souveraine, et je leur parlais, et je faisais subir à chacune d'elles le grand jugement de l'histoire. Que suis-je donc en effet, sinon un justicier? Et de quel droit aurais-je flétri celui-ci, relevé, glorifié celui-là, si oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, coquins éclatants et héroïques martyrs de la liberté, tous n'étaient que des manifestations inconscientes et irresponsables de la vie universelle!

« Ah! je sais bien, ajoutait-il, que parmi ceux que j'ai le plus aimés, le plus admirés dans le passé, il y a Luther qui a écrit contre le libre arbitre, il y a les Jansénistes qui ont imaginé la fantaisie divine de la grâce; mais qui pourrait s'y tromper?.... Ils voulaient arracher la conscience humaine aux vendeurs d'indulgences, aux vendeurs d'absolutions... » Et je me rappelais le beau passage de la Réformation, où il a si bien expliqué cette apparente contradiction :

« Tant vaut l'homme, tant vaut la doctrine. Proclamée de cette voix pure et forte, candide, héroïque, elle fut le pain des forts, un cordial avant la bataille; elle fit à l'homme la belle illusion de sentir, au lieu de son cœur, battre en son sein le cœur d'un Dieu.

« Malentendu sublime! Quand de sa voix tonnante à faire crouler les trônes, Luther criait : « L'homme n'est rien », le peuple entendait : L'homme est tout.

« Traduisons clairement sa prédication. Replaçons-la au vrai jour populaire: « Bonnes gens, on vous vend la dispense des œuvres. Remettez l'argent dans vos poches; Dieu vous sauve gratis. Des œuvres, la seule nécessaire, c'est de croire en lui, de l'aimer. »

« Chose curieuse! Le pape recommandait les œuvres, et tout s'est réduit aux œuvres de la caisse. Luther dispense des œuvres morales, celles de piété et de vertu. — Il disait : « Aime et crois. » — Qui aime n'a pas besoin qu'on lui impose et prescrive des œuvres agréables à l'objet aimé. Il le fera bien de lui-même, et il les ferait malgré vous. »

Ainsi voilà cet artiste, ce poète, cette brillante imagination (c'est à cela que le réduisent certains critiques), qui nous apparaît avant tout comme un homme de foi, d'invincible espérance, comme un homme de liberté, comme un homme de justice! Persistera-t-on encore à ne nous parler que de ses sensations, de ses impressions, de sa couleur?... Je suis, je l'avoue, de ceux que ces choses charment, mais n'éblouissent point. Vous me dites : admirez cette enveloppe... Qu'y a-t-il dessous? C'est l'âme que cherche l'âme.

Foi profonde, passion de la liberté, passion de la justice, amour de la patrie... voilà ce que j'ai trouvé en lui, voilà ce que j'ai essayé de montrer. Est-ce tout? Non... Tout cela était décoré, relevé par une bonté exquise. Pas de nature plus délicate, plus humaine, plus compatissante, plus généreuse. Prenez ce livre du *Prêtre*, livre de guerre, lancé dans l'ardeur de la mêlée après des attaques indignes : est-ce un livre de colère et de haine? Non.... Il plaint surtout cet homme qui vient s'asseoir en tiers au foyer conjugal; il le plaint, et de quoi? De n'avoir pas de foyer. Et il demande qu'il lui soit enfin permis de rentrer dans la société humaine, de constituer, lui aussi, la famille [1]. Ceux

1. La Bruyère, *des Femmes :* « Je voudrais qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qni ont été autrefois blessés des femmes : Fuyez les femmes, ne les dirigez point; laissez à d'autres le soin de leur salut. »

qui sont sûrs d'eux-mêmes, préservés de toute chute par une foi invincible, ne sont pas toujours cléments envers les natures plus faibles et qui défaillent. Michelet a assisté à plus d'une volte-face, il en a souffert... Il évitait de parler de ceux qui s'étaient lassés d'espérer et d'attendre, et qui avaient pris ce qu'on leur offrait. Leur arrivait-il une disgrâce, un accident, la maladie : il luttait quelque temps, puis il allait les voir. C'est ce qu'il fit pour un sénateur, et celui-ci en fut profondément touché, et encouragé sans doute à ce retour vers le libéralisme qui marqua ses dernières années. L'estime de Michelet, c'était un bien dont on avait le droit d'être fier; il ne la prodiguait pas; mais même quand il était forcé de la retirer, il y avait souffrance et compassion. Durs sont les temps, disait-il, cruelles les épreuves; n'écrasons pas ceux qui ploient. Il n'écrasait même pas ceux qui étaient à terre..... dans le ruisseau. Un jour, il était chez Béranger : on introduit un pauvre diable, un ex-poète qui avait eu son heure de popularité, il y avait longtemps, sous la Restauration. Il était libéral alors. Depuis il avait rimé pour celui-ci, contre celui-là, encensant et mordant à droite et à gauche, avec l'impartialité du condottiere. Il était tombé si bas alors, que le but de la visite ne pouvait être douteux. Béranger et Michelet, par une touchante entente du cœur, sentirent qu'il y avait là une âme à relever d'abord. Et voilà Michelet, qui, comme s'il continuait la conversation, se met à parler de Mirabeau... « Il est temps qu'il revienne au Panthéon, qu'on enlève ses cendres à Clamart, cimetière des suppliciés; cinquante années d'expiation sont plus que suffisantes... Que ce pauvre grand

homme, un des pères de la liberté, éprouve enfin la clémence de la postérité, qu'il soit réhabilité..... » Voilà de ces délicatesses qui ne viennent qu'aux grandes âmes.

Après avoir reposé à deux cents lieues de Paris, seul, loin des siens, loin de la ville où il est né, où il a vécu, où il a travaillé, Michelet reviendra enfin parmi nous et trouvera à Paris l'accueil qui lui est dû. La France reconnaîtra et saluera cet enfant de son cœur, le plus français de ses enfants. Dans les épreuves, dans les deuils, on se serre plus étroitement les uns contre les autres, comme pour combler le vide qu'a fait la mort. Puisse le souvenir de Michelet donner le signal du retour à l'union! Plus que tout autre il le mériterait. Ce n'est pas telle ou telle France qu'il a aimée, c'est la France tout entière. Que tout entière elle se souvienne de lui : le culte des grands hommes est une semence de grands hommes.

LE GLOBE

De l'aveu de tous, le *Globe* exerça sur les idées et le goût public la plus grande influence. Il contribua très sérieusement à l'élaboration des doctrines nouvelles qui constituent l'originalité du mouvement littéraire qu'on appelle le romantisme. De plus, c'est dans ce journal que débutèrent la plupart des écrivains que nous étudions ici. Il est donc nécessaire d'en parler sans attendre plus longtemps.

Après avoir recueilli bien des renseignements, bien des appréciations relatives au *Globe*, je n'en avais acquis qu'une idée assez vague. Je voulus le lire et je le lus. L'exemplaire que j'ai entre les mains a été donné à la bibliothèque de l'École normale par M. Dubois, ancien directeur de l'École et véritable fondateur du *Globe*. En tête de chaque numéro de cet exemplaire on lit le mot : *Épreuve*. Et, de fait, certains articles portent des corrections, surtout ceux du philosophe de profession, M. Damiron. Les amis consciencieux de la vérité ne se flattent pas d'atteindre du

premier coup l'expression définitive. Un article tout entier est supprimé par la censure, un article prophétique : *De la marche des révolutions*, par M. Théod. Jouffroy.

L'impression que cette lecture a produite sur moi, il vous importe peu de le savoir. Qu'il me soit permis seulement de dire que j'ai regretté plus d'une fois de n'avoir pas vécu dans un temps auquel le nôtre ressemble si peu.

C'est en 1824, le 24 septembre, que le *Globe* fut fondé, et le dernier numéro de la collection est du 30 novembre 1830. Il porte à la quatrième page, aux annonces, en gros caractères, ces mots : *Religion saint-simonienne.* — Le *Globe* passait en d'autres mains.

La première idée du *Globe* appartient à Pierre Leroux, jeune alors, modeste, et que ses instincts de prophète ne tourmentaient pas encore. Il songeait à fonder une espèce de Revue, un *Magazine* consacré aux voyages, aux arts, à l'industrie. M. Dubois y entra. Agé de trente ans, ancien élève de l'École normale, déjà deux fois révoqué comme libéral, il songea à faire du *Globe* un journal littéraire surtout. Le succès, qui fut rapide et éclatant, assura la prédominance de l'élément littéraire. M. Pierre Leroux s'effaça sans disparaître. Il eut son tour après 1830.

En 1850, à l'École normale, j'ai connu M. Dubois. C'était un petit homme raide, sec; tête énorme, cheveux longs et gris, œil gris, lèvres minces. Peu bienveillant d'abord. Il était Breton. Nous nous demandions ce qu'il avait fait pour avoir l'honneur d'être notre chef. Il avait fait le *Globe.* Cela était bien assez. Aussi, quand les hommes il dont avait combattu les pères arrivèrent au pouvoir

en 1850 et 1852, il fut brisé. Nous, jeunes gens nés vers 1830, nous ne savions pas ce qu'avait fait M. Dubois; mais d'autres ne l'avaient pas oublié.

Non seulement il avait été le véritable fondateur, mais il avait été le directeur, l'inspirateur du *Globe*, le rédacteur infatigable présent sur tous les points. Il avait été menacé cent fois, calomnié, cité en justice, condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. La révolution de Juillet le rendit à la liberté.

Ce qui donne la plus haute idée des facultés éminentes de M. Dubois, c'est l'ascendant qu'il exerça sur des hommes qui, pour la plupart, lui étaient supérieurs, et qui acceptaient sans discuter sa direction.

Citons quelques noms :

Son ami d'abord, Jouffroy, rejeté comme lui hors de l'Université. « Il primait parmi nous, » dit M. de Rémusat. C'est dans le *Globe* que parut l'article célèbre : *Comment les dogmes finissent*.

Farcy, tué en 1830. Il faisait un cours libre. « On en sortait recueilli, » dit Sainte-Beuve.

Damiron, Magnin, Lerminier, J-J. Ampère, qui revenait toujours de quelque part, Sainte-Beuve; tous plus ou moins rattachés à l'Université.

Il est bon qu'il y ait des professeurs dans un journal; ils lui donnent du poids. Mais il ne faut pas qu'un journal en ait trop. D'autres recrues arrivèrent, venant d'ailleurs, apportant avec la variété nécessaire quelque chose de plus dégagé. C'étaient de jeunes écrivains qui se préparaient aux luttes de la politique. Et ils firent là un glorieux et utile apprentissage.

M. Thiers fait le *Salon* de 1824, puis s'absorbe dans son *Histoire de la Révolution*, et passe au *Constitutionnel* et au *National*. — M. de Rémusat, le type des esprits distingués, historien, philosophe, critique, poète même, porte les derniers coups en 1830. — M. Tanneguy-Duchâtel traite de l'économie politique. — M. Duvergier de Hauranne était le plus vif peut-être de ces jeunes gens que le monde envoyait combattre le bon combat. Il faisait de la littérature, de la critique, et expliquait le mécanisme des élections anglaises. — M. L. Vitet, le plus autorisé de tous les critiques d'art du siècle, révèle Delacroix, Ary Scheffer aux contemporains, et, par *les États de Blois*, *les Barricades*, *la Mort de Henri III*, indique la voie au drame moderne.

M. Guizot n'a jamais écrit au *Globe* qu'une colonne, sur un tableau du peintre Gérard.

Eh bien! tous ces jeunes gens, si divers d'origine, d'aptitudes, de goûts, de caractère, acceptèrent la direction de M. Dubois. Le journal eut une ligne, comme on dit, c'est-à-dire un esprit à lui, l'unité d'inspiration, de principes, de vues, avec une variété réelle qui consistait dans l'habile composition de chaque numéro; dans la diversité des styles et des points de vue. Chacun restait soi, et cependant le *Globe* restait le *Globe*. Il gardait son unité d'esprit et de tendances, sa personnalité.

Quel est cet esprit? Qu'est-ce qui constitue la personnalité du *Globe?*

Tout d'abord, le lien qui unit tous ces écrivains, c'est une foi ardente, généreuse, enthousiaste; la confiance en eux-mêmes et dans le pays surtout; la certitude de vaincre. Dès le premier numéro, dans un programme tout littéraire, on

sent une inflexibilité généreuse et je ne sais quoi de hautain et de dominateur. Deux ans après, le 2 janvier 1827, au moment où l'on parlait de rétablir la censure :

« Le *Globe*, disent-ils, entre aujourd'hui dans sa troisième année: il a prospéré pour la liberté; il prospérera, nous l'espérons, quels que soient les jours qui vont suivre.

— « Faibles au début, nous avions peu promis : le temps et le travail aidant, nous avons fait un peu mieux...

— « C'est quelque chose pour s'encourager que de se pouvoir dire : « Les doctrines que nous défendons ont pour elles l'avenir... En vain on s'épuise contre leurs progrès : la mort et le temps balayent les obstacles. »

— « Rien de ce qu'on nous oppose n'est jeune : la jeunesse, la force, le travail et la foi sont pour nous. »

Le 25 novembre 1827, ils écrivaient : « Nos opinions ont triomphé; — en littérature, s'entend... »

Le *Globe* se transforma en journal politique bi-hebdomadaire le 22 août 1828, et en journal quotidien le 23 janvier 1830. Nul ne l'égale alors en hardiesse.

Mais au service de quelles idées, de quelles doctrines étaient mis ces moyens d'action? L'enthousiasme, la foi surabondaient partout alors, même chez ceux que la France rejeta et condamna en 1830. Ce sont les idées et les doctrines du *Globe* qui ont triomphé; quelles étaient-elles?

Vers 1824, deux sociétés étaient en présence, presque deux peuples. D'un côté, les royalistes purs, émigrés pour la plupart, ignorant la France. Leur devise était : « Le roi sans la Charte, le droit divin, le trône et l'autel. » Ils prétendaient supprimer tous les désordres issus de la Révolution : liberté de la presse, régime représentatif, liberté de conscience, égalité devant la loi. Ils rêvaient la restauration

du droit d'aînesse; ils préparaient la loi sur le sacrilège; ils venaient de faire fermer l'École normale. Ils avaient des théoriciens hardis, arrogants, qui démolissaient chaque jour l'édifice construit par les hommes de la Révolution, et se flattaient de restaurer l'ancien ordre de choses, « de reconstruire les châteaux avec les débris des chaumières ». Les Bonald, les de Maistre, les Lamennais étaient les oracles applaudis et glorifiés de ce parti qui n'avait rien appris, rien oublié. Que le *Globe*, journal littéraire et journal politique, ait combattu les prétentions de ces ennemis de la liberté, il n'y a rien là de particulier. D'autres journaux le faisaient. Mais il le fit autrement que tous les autres. Il fut de l'opposition, mais il choisit son terrain.

Le parti libéral d'alors renfermait dans son sein bien des éléments assez discordants. Il y avait des royalistes, mais ne séparant pas le roi de la Charte, tels que Royer-Collard. Il y avait des bonapartistes, qui, avec plus de bonne foi que de logique, associaient dans leur culte l'empereur et la liberté. Il y avait des républicains, qui rêvaient la reprise de l'œuvre qu'avait fait avorter le 9 Thermidor. Eh bien! entre tous ces extrêmes, le *Globe* prit une place à part, bien déterminée, et qui lui assura une force et une autorité sans pareilles.

Il se rattacha directement à la Révolution. Il l'étudia, formula les principes qui en étaient l'âme, dont la plupart avaient été traduits en faits et constituaient la société même, dont les autres, menacés ou suspendus, devaient triompher. Il battit en brèche les théories du droit divin, et cela par la philosophie, par l'histoire. Il prouva qu'elles étaient le passé, le néant, l'impossible. Aux libéraux il dit : « Lais-

sez la liberté, ou laissez l'empereur. L'empereur, c'est le despotisme incarné. » Aux révolutionnaires il dit : « Ne songez pas à refaire ce qui a été fait. Il faut maintenir les principes que la raison et la justice proclament, mais ne pas se faire un point d'honneur de justifier, de glorifier tous les acteurs, tous les incidents du grand drame. » Enfin il y y avait un esprit général répandu dans toutes les fractions du parti libéral : on était voltairien, on réimprimait Voltaire, Rousseau, Diderot. On refaisait la guerre de Voltaire contre le christianisme, on plaisantait, on raillait. Le *Globe* condamna hautement cette tactique. Le *Constitutionnel*, qui était le héraut de cette croisade, se fâcha tout rouge, accusa le *Globe* de manquer de respect au *patriarche*, d'être un faux libéral. Le *Globe* répondit : « Voltaire a fait son œuvre; faisons la nôtre. Depuis Voltaire il y a eu la Révolution française. » Mais, en revanche, quand la *Biographie universelle* calomniait Rousseau, il le défendait avec énergie.

Il ne déclamait pas, comme tous les autres organes du libéralisme, contre le prêtre qui avait refusé le secours de ses prières à l'homme mort sans confession; mais aussi il admirait, exaltait la ferme attitude de Talma, qui avait refusé de recevoir l'archevêque de Paris, et avait voulu être enterré civilement. Il ouvrait une souscription pour lui élever un monument. Il glorifiait ces morts illustres : Foy, Manuel, David. Il insérait telle ou telle chanson de Béranger; il souscrivait pour payer les 10 000 francs d'amende du chansonnier. Il publiait les lettres de Paul-Louis Courier. Il réfutait les sophismes et les assertions insolentes de M. de Bonald contre la liberté de la presse, pour le droit d'aînesse, etc. Quand un journal royaliste, *l'Étoile*, le

dénonçait comme ayant loué la *Marseillaise*, il ripostait avec verdeur; quand les libéraux de toute nuance réclamaient l'expulsion des Jésuites, le *Globe* protestait au nom de la liberté : « Laissez-nous les combattre, disait-il; nous avons pour nous la raison, la justice, le droit, tout enfin; nous en viendrons à bout, mais ne les détruisez pas. La liberté le défend. Et puis, ça repousse! »

Eh bien! cette attitude que prit le *Globe* dans les questions politiques et religieuses, il la prit aussi dans les questions littéraires.

Là fut, tout d'abord, sa vive originalité. On se rappelle le désordre, les étranges inconséquences que présentait alors la presse. Les journaux libéraux en politique étaient réactionnaires en littérature. Ils invoquaient les principes de 89 dans le premier-Paris, et, dans le compte rendu des théâtres, ils invoquaient Aristote et ses soi-disant interprètes : Boileau, Le Batteux, La Harpe, Geoffroy. Ils applaudissaient les produits des Arnault, des Jouy, parce que ceux-ci étaient bonapartistes, voltairiens. D'autre part, les journaux royalistes exaltaient les théories et les œuvres nouvelles, Chateaubriand, Marchangy, d'Arlincourt, Lamartine, V. Hugo première manière, poète royaliste et catholique.

Le *Globe* se prononça en politique pour les libéraux, et en littérature pour les royalistes, ou plutôt il ne fut ni avec les uns ni avec les autres; il fut lui-même. Il arbora sur ce terrain son drapeau à lui, la liberté.

Va-t-il se jeter dans le camp des romantiques à outrance? Non; il a un principe qui lui est aussi cher que celui de la liberté : *respect du goût national*. Quant aux prétendues règles et à l'Académie qui s'en est constituée la

gardienne, voici ce qu'il en dit : « Nous n'avons que du dédain pour les anathèmes académiques d'une école vieillie, qui n'oppose à l'audace qu'une admiration épuisée, invoque sans cesse les gloires du passé pour cacher la misère du présent, et ne conçoit que la timide observation de ce qu'ont fait les grands maîtres, oubliant que les grands maîtres ne sont ainsi appelés que parce qu'ils ont été créateurs. Le devoir de la critique n'est pas d'interdire, mais de provoquer les essais. Laissons donc tenter toutes les expériences, et ne craignons pas de devenir ni Anglais ni Germains. Il y a dans notre ciel, dans notre organisation délicate et flexible, dans notre goût si juste et si vrai, assez de vertu pour nous maintenir ce que nous sommes. »

Voilà le programme, l'esprit de sa critique. Quant au cadre, il était large, souple; tout y pouvait tenir à l'aise. Et que d'œuvres admirables confirmaient chaque jour les théories nouvelles! La philosophie se renouvelait avec Royer-Collard, Cousin, Jouffroy; l'histoire avec Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Mignet, Sismondi; la poésie avec Béranger, Lamartine, C. Delavigne, V. Hugo, de Vigny; le roman avec l'auteur de *Cinq-Mars* et Mérimée; les arts avec Delaroche, Delacroix, Léopold Robert, Ary Scheffer, Horace Vernet, Sigallon, Devéria. Tout cela appartenait de droit au *Globe*. Il saluait ces œuvres de jeune vigueur, de vif élan, ce glorieux printemps du XIXe siècle, hélas! si rapidement fané.

Aucune nouveauté ne passait inaperçue d'où qu'elle vînt. Le premier de tous les journaux, il faisait connaître l'étranger à la France. C'était Byron, qui venamouit de rir.

C'étaient Walter Scott, Cooper. Vite un article sur ce nouveau genre de roman, qui tient à la fois de l'histoire et du poème. M. Ampère, toujours en mouvement, arrive d'Allemagne. Il a vu Gœthe. Gœthe lit le *Globe*, le goûte. On raconte tout cela. On traduit Gœthe, Schiller; on ne rêve plus qu'Allemagne. M. Dubois intervient, prend Schlegel, qui a vilipendé Racine, et explique aux Allemands et aux Français les éternelles beautés de notre *Phèdre*. Puis c'est l'Italie : Pellico, Alfieri, Manzoni; la Russie, avec Pouschkine; l'Espagne, avec Moratin et le *Romancero;* la Suède avec ses chants scandinaves; la Grèce surtout, l'héroïque opprimée, qui se débat et appelle l'Europe.

Les nouveautés caractéristiques y trouvaient même place. On y lisait, par exemple, à côté d'une étude sur le philosophe chinois Meng-Tseu et d'une autre sur les *Sette Commune* en Italie, des articles comme celui-ci sur le *cotillon :*

« L'autorité classique du quadrille a été méconnue, cet hiver, dans plusieurs bals de Paris. — En vain l'habitude a lutté en faveur des règles, le plaisir, comme au *Cid d'Andalousie*, a triomphé de la malveillance et de la routine. — C'est en vain que la contredanse, avec ses quatre figures aussi inévitables que les cinq actes de nos tragédies, a protesté contre le mouvement varié du cotillon. On n'a pas respecté ces éternelles *chaînes des dames*, ces *chassés* sacramentels, ces *dos-à-dos* classiques, dans lesquels s'enferment l'abandon, la vivacité de la danse, à peu près comme dans nos alexandrins l'abandon et la vivacité de la pensée.

« On peut trouver pourtant dans le quadrille le type de la tragédie de notre époque : la simplicité élégante des danseurs embellissait autrefois la nudité de ses figures : aujourd'hui qu'on ne sait plus danser, on ressemble aux dramaturges

de nos jours, qui ne quittent pas la lesse, sur ce théâtre où le vieux Corneille, Racine et Voltaire se sont élevés si haut...

« Mais quel est donc ce cotillon innovateur, qui a détruit cette danse si étroite et pleine de préjugés qu'elle m'a toujours semblé n'avoir pu être exécutée dignement que par M. de Laharpe et par Mme de Genlis?. . . . . .

. . . . . .

« Voilà bien une réforme dans la danse comme il s'en prépare une maintenant dans la littérature. Les règles se taisent dans nos bals, et le règne de la liberté commence : on n'entendait autrefois que des murmures quand il s'agissait d'introduire une nouveauté dans l'État ou au théâtre, ou lorsqu'une figure un peu difficile venait troubler la monotonie de la contredanse. Aujourd'hui, chacun se déclare juge de ses droits et de ses plaisirs, et l'on remplace audacieusement la symétrie traditionnelle du quadrille par la vive allure du cotillon. La contredanse suivra le sort du menuet. — Ainsi va le monde; et le vrai est tellement à l'ordre du jour, que la mode elle-même va devenir naturelle. »

Charles Magnin avait pris pour lui le théâtre, surtout le théâtre anglais. Il se délassait de temps à autre en prenant un classique contemporain qu'il disséquait, comme M. Luce de Lancival, ou M. Parseval de Grandmaison, auteur d'une épopée sur Philippe-Auguste, épopée en retard, destinée à plaire à Napoléon, et qui partait tout à coup comme une fusée oubliée ou mouillée, qui essaye de rejoindre les autres. — Cela, avec des poèmes de Viennet, de Baour, de Népomucène, des romans de d'Arlincourt, de Marchangy, et surtout des tragédies mortes, nées de Jouy, Arnault, Népomucène, et autres fidèles de Melpomène!

C'étaient les bonnes fortunes, les gaietés, l'assaisonnement du triomphe : après le plaisir du succès personnel, il y a le plaisir de l'échec des autres...

Charles Magnin était solide, didactique, acéré, un peu froid. — Il se trouva embarrassé le jour de la représentation d'*Hernani;* toute la rédaction délibérait : que dire de ce hardi essai?... M. Duchâtel cria : « Lâchez l'*admirable*, Magnin! »... Et le mot fut dit, mais il s'appliquait à Mlle Mars. De même, M. de Rémusat avait proclamé *Cromwell* une « admirable étude ». M. Duvergier de Hauranne avait mis en poussière les unités, le tragique artificiel, et même la claque. C'est le plus vif des rédacteurs. Il s'émancipait parfois. A propos d'une omission qu'il reprochait à un auteur, il se reprend en disant : « L'Almanach royal a bien oublié la Charte! » C'est le trait final.

Un autre jour, il vante fort l'article Shakespeare dans la *Biographie universelle*, article dont M. Villemain était l'auteur. Et il ajoute que M. Villemain fera mieux de continuer dans ce genre, au lieu de faire des *Cromwell* et des *Lascaris*. Il reçut sur les doigts, dut faire un petit *mea culpa :* M. Villemain était le dieu du *Globe*. On annonçait ses cours, on les analysait, on les admirait, on essayait de lancer une souscription pour imprimer *Grégoire VII*, qui n'a été publié que de nos jours. M. Villemain n'était pas un classique pur, et, d'autre part, il ne se compromit jamais avec les romantiques. Le *Globe* romantisa, mais jusqu'en 1830, et avec quelques réserves. Il n'eût pas approuvé les œuvres qui parurent après cette date.

On pourrait résumer sa critique littéraire en ces trois propositions : 1° les vieilles règles sont mortes; les œuvres faites d'après elles sont mortes; 2° liberté absolue; que les écrivains se mettent à l'œuvre! 3° ce qui a été produit de

nouveau est fort remarquable, mais ne satisfait pas entièrement. — Tout cela est incontestable.

Vous me demanderez peut-être ce que devinrent après 1830 ces hommes distingués, supérieurs, et pourquoi ils ne continuèrent pas à diriger, à contenir ce beau mouvement dont ils avaient salué les premières promesses? La politique les absorba presque tous. Que n'a-t-elle toujours eu de pareilles recrues!

M. DE RÉMUSAT

L'importance du *Globe* fut considérable, plus même que celle de l'*Encyclopédie*. Il réunissait deux puissants éléments de succès : l'unité, c'est-à-dire les principes, une ligne de conduite bien nette, et la variété résultant du choix des articles et des rédacteurs.

J'en choisis deux de provenance diverse, l'un qui vient du monde, l'autre de l'Université, tous deux supérieurs, M. de Rémusat et Jouffroy.

L'activité intellectuelle de M. de Rémusat a toujours été très intense. Je ne le suivrai pas dans tous les domaines où il a abordé; je ne parlerai ni d'*Abélard*, ni de *Saint Anselme*, ni de *Bacon*, ni de ses études sur la philosophie allemande et sur l'histoire politique d'Angleterre. Je voudrais me renfermer dans le *Globe*, ou ne guère en sortir. Aussi bien, il y a dans l'histoire du XIXe siècle une période bien tranchée qui a son aboutissement en 1830, date que je ne voudrais guère dépasser.

M. de Rémusat fut pour le *Globe* une recrue impor-

tante. Ce n'était ni un déclassé, ni un mécontent, ni un persécuté. Par sa naissance il était du monde, de la haute société. Il appartenait à cette génération que la chute de l'Empire sauva de massacres périodiques, et qui entra en scène vers 1815. Il avait alors dix-huit ans. Les grands événements mûrissent vite les esprits d'une portée réelle, surtout quand la nécessité de prendre un parti s'impose; et elle s'impose toujours à quiconque réfléchit et ambitionne l'honneur de jouer un rôle. Bien que fort jeune encore, M. de Rémusat montra une décision et une sûreté de jugement très remarquables. Par ses parents, il semblait plus ou moins rattaché à l'Empire. Son père, un de ceux qui, parmi l'ancienne noblesse, s'étaient des premiers ralliés à Napoléon, avait été chambellan et préfet; sa mère avait été assez intimement liée avec Joséphine avant le couronnement. Mais ces liens étaient fort détendus dans les dernières années de l'Empire. M. et Mme de Rémusat n'étaient pas de cette race de courtisans que l'on a appelés depuis des amis du premier degré. Il est fort probable aussi que le jeune homme ne fit rien pour ranimer autour de lui des sentiments épuisés, et qui chaque jour devenaient moins justifiables. Ni la chute de l'Empire, ni l'exil de Sainte-Hélène, ni le pathétique faux du *Mémorial*, ni les illusions des libéraux qui accouplaient dans le même culte Napoléon et la liberté, comme si l'équivoque et la duperie étaient l'essence même de la religion napoléonienne, rien ne put séduire ou entraîner à des compromis sans issue celui qui devait être arrêté et emprisonné au 2 décembre. D'autre part, il pouvait être tenté, comme tant d'autres, de se rallier sans garanties et d'enthousiasme à cette royauté restaurée

qui rapportait la paix et la Charte. Sa mère, petite-nièce d'un ministre de Louis XVI, M. de Vergennes, lui procurait de plain-pied une entrée d'honneur dans le monde de la légitimité. Mais il avait vu 1814, il voyait les émigrés à l'œuvre; il comprenait que si quelques libéraux ultras désiraient la Charte sans le roi, les purs royalistes ne cachaient pas leur espérance d'avoir prochainement le roi sans la Charte. Son parti fut bientôt pris : il se prononça pour la Révolution. Né sous la République, il est mort sous la République, et son adhésion hautement déclarée à cette forme de gouvernement est un des plus beaux succès qu'elle ait obtenus dans ces dernières années. Quand un principe comme celui-là est proclamé par des hommes de cet esprit et de cette expérience, l'avenir est à lui.

Ou les événements qui composent l'histoire du XIXe siècle n'ont pas de sens, ou ils expriment les diverses phases de la lutte entre l'esprit de la Révolution et... l'autre. M. de Rémusat est peut-être de tous les hommes de sa génération celui qui a le premier compris et annoncé ce grand duel. Ajoutons qu'il s'est de bonne heure enrôlé parmi les combattants. Philosophe, théoricien, il était en même temps homme d'action; il recherchait la lutte, il l'aimait. Il y a vingt ans, il déclarait qu'il avait jeté le meilleur de lui-même dans ces combats incessants de la presse que de 1820 à 1830 formèrent ces politiques, ces publicistes, ces historiens, ces hommes d'État qui sont, avec les chers poètes et les artistes, nos gloires les plus incontestables.

La première influence que subit M. de Rémusat fut celle de la famille. Sa mère était une femme supérieure, de dix-sept ans seulement son aînée. Elle observait, méditait,

écrivait des romans non publiés, des lettres, un *Essai sur l'éducation des femmes*, inachevé, mais publié par le fils, avec une préface un peu trop contenue. C'est un ouvrage des plus intéressants, où il y a eu, j'imagine, collaboration du fils, et qui, en tout cas, porte sa date en vifs caractères. L'auteur montre ce qu'étaient les femmes aux temps de Louis XIV, de Louis XV et de la Révolution, comment l'éducation, l'instruction tout en surface qu'on leur donnait ne les préparaient qu'à jouer le rôle de brillantes idoles, à être un luxe, un ornement de la cour et du monde, tout en conservant une piété qui d'ailleurs n'empêchait rien, et qu'on retrouvait quand les années brillantes étaient passées, et que le monde accueillait froidement celles qui ne lui apportaient plus rien. Telle était la situation des femmes quand arrive la Révolution qui crée une société nouvelle. Plus de classes privilégiées, plus de courtisans : des hommes libres, des citoyens, et qui pensent. L'éducation doit préparer la femme du XIXe siècle à être *épouse et mère de citoyen*. Sera-t-elle *femme politique?* Non : jamais elle ne doit *tenir les cartes*. Elle agira par le conseil, elle calmera, elle excitera. Elle poussera aux résolutions courageuses, elle acceptera les conséquences d'un noble sacrifice imposé par le devoir et la conscience.

« Notre mission sociale nous laisse au rang des spectatrices attentives et intéressées des événements auxquels d'un moment à l'autre peuvent prendre part un mari ou un fils. Supposons la vie politique une grande partie de jeu dont les règles auraient été déterminées d'avance, et dont le gain serait employé pour l'utilité du plus grand nombre : eh bien, la femme n'y devrait jamais tenir les cartes; sa place serait auprès du joueur pour l'avertir, lui montrer une chance

inaperçue, partager son succès, le consoler surtout, si la fortune lui manquait. Ainsi tout ce qu'elle aurait de bon serait occupé, tout ce qu'elle aurait de faible ne commettrait aucun enjeu....

« Dans l'occasion, elle calmera l'impétuosité de son mari, ou pressera son indolence; s'il le faut, elle lui inspirera les vertus mêmes qui ne lui manquent qu'à cause d'elle; elle saura, par exemple, le préserver du repentir, en consacrant d'avance par un généreux consentement le sacrifice d'une situation brillante dont la perte n'afflige souvent un mari que pour sa femme ou ses enfants. Un père, placé entre le devoir et le bien-être de sa famille, pourrait être tenté de transiger; sa conscience et sa tendresse doivent être en repos si l'amour maternel a accepté son sacrifice. »

De ce point de vue découle l'éducation tout entière. Il faut une autre instruction que les frivolités, une autre morale que la morale des conventions et des convenances. Il faut développer la raison, la conscience, la liberté. Le sentiment du devoir suffit à remplir, à soutenir une vie; il éloigne l'ennui, le plus cruel et dangereux ennemi de la femme.

Le *Globe* consacra deux articles à cet ouvrage publié après la mort de l'auteur. M. Damiron ne semble pas en avoir bien saisi l'esprit.

Voilà les premières influences. Faut-il parler du collège? M. de Rémusat y fit de bonnes études, mais l'Université impériale n'enseignait ni l'histoire, ni la philosophie, sauf à la fin. Après avoir été bon humaniste, en latin surtout, le jeune homme se jeta à la philosophie, celle de Condillac : il lui prit sa méthode, et garda toujours de cette étude le goût des analyses subtiles. L'analyse plaît aux esprits qui n'aiment pas à être dupes, qui veulent se rendre compte : c'est une dissection. L'orateur et le poète ne s'y peuvent

livrer, non plus que le jeune homme qui voit tout en gros, qui sent et est ému; l'enthousiasme n'analyse pas. M. de Rémusat lut *Werther*, *René*, *Jacopo Ortis*. Il analysa, fut très sévère, n'excusa que le dernier qui se tue, parce que sa patrie a été livrée à l'Autriche.

Aux influences de la famille et du collège vint bientôt se joindre celle du monde. M. de Rémusat a été de très bonne heure et est resté homme du monde. Les avantages que l'on retire de la fréquentation d'un milieu poli, élégant, distingué, sont incontestables : on y acquiert le goût, la mesure, l'habitude de fuir le lieu commun et la déclamation. Mais les inconvénients ne sont pas moins nombreux. On s'y dissipe, car le monde est un tyran qui exige beaucoup. De plus, l'horizon est assez rétréci; on risque fort de n'en pas sortir. Enfin, il y règne une certaine banalité générale et de bon ton qui s'impose; l'originalité y est sans cesse menacée. Toujours, les œuvres fortes et qui portent ont été écrites dans la solitude. Le grand écrivain est la proie de son œuvre; elle le réclame tout entier,

Et ces emplois de feu demandent tout un homme.

Le solitaire construit un monument; l'homme du monde fait des articles.

Vers 1824, M. de Rémusat, sans quitter le monde, le juge avec une clairvoyance et une fermeté singulières. — Quatre articles du *Globe* furent son manifeste à lui : il était libre. Son père et sa mère n'étaient plus là.

Qu'est-ce que l'esprit du monde? Avant 1789, la haute société était passionnée pour les choses de l'esprit, les nouveautés, les réformes, toutes les grandes questions. Au-

jourd'hui l'esprit, c'est le suspect. Il a fait la Révolution ; on l'a banni ; on craint de penser. Et par quoi le remplace-t-on? De quoi parle-t-on? Autrefois c'était de religion : Mme d'Épinay et ses convives incrédules discutaient là-dessus. Aujourd'hui

« Comment a-t-on remplacé le libertinage d'esprit d'autrefois? Par le silence sur les matières sacrées, ou, si l'occasion force d'en parler, par un langage vague et cérémonieux qui ne suppose aucune conviction, et qui prouve pour la religion plus de respect que de foi, plus de ménagements encore que de respect; on craint d'en parler, même d'y penser; ceux qui croient en elle y pensent peu, et la foi semble avoir besoin de la protection de l'oubli. Il semblerait, en vérité, que la réflexion ne pût conduire qu'au doute, et la discussion qu'à l'incrédulité. Si par malheur l'entretien vient à rouler sur de tels sujets, les personnes scrupuleuses se hâtent de le détourner et de sauver la religion en demandant des nouvelles d'un roman à la mode ou d'un opéra nouveau. »

Et plus loin :

« La classe supérieure, jusqu'ici moins corrompue qu'autrefois, ne fut jamais plus frivole qu'aujourd'hui. Les opinions n'étant que des convenances, nul dans les salons ne pense ni ne raisonne. L'esprit même y est suspect comme de l'exaltation ou du pédantisme. User du présent, jouir de la soirée, profiter du vent qui souffle, sans prévoyance et sans passion, voilà toute la sagesse des privilégiés de Paris. Quelle place reste-t-il, je le demande, pour ces méditations attentives sans lesquelles il ne peut y avoir dans notre siècle des croyances solides?

« Est-ce au milieu de cette incroyable légèreté qu'on peut nous imposer par un étalage de religion qui n'a pas même le sérieux de l'hypocrisie? Certes, ou ce nouveau travers sera violemment corrigé par les événements, ou il doit amener à sa suite un grand relâchement dans les mœurs privées, enfin une ère nouvelle de licence qui n'aura rien à envier à celle du temps de Louis XV que le mérite de la franchise et les grâces de l'esprit. »

Quant à la morale, il n'y a plus de désordres, mais il n'y a pas plus de doctrine, ni de principes.

« Est-ce comme chrétien, comme citoyen ou comme gentilhomme que l'on se conduit bien? Nul ne le sait dans le grand monde, et peut-être ne serait-ce qu'un fort petit mal en pratique, si l'imitation ou la coutume suffisaient pour se bien diriger dans les difficultés imprévues, dans les circonstances nouvelles sur lesquelles le préjugé n'est pas formé. Ce n'est pas tout en effet que d'être loyal dans les petites choses, que d'aimer ses parents, ses enfants, même sa femme, que de n'intenter ni ne soutenir de mauvais procès; il y a encore une pureté rigoureuse dans les sentiments et la conduite, une générosité désintéressée bien au delà de l'honneur, qui ne s'assurent guère que par des principes. Il y a, en particulier, des devoirs où la tradition manque; ceux par exemple qui tiennent à la vie politique, comme le dévouement à l'intérêt général, le culte de la justice, le respect des droits. Les principes seuls enseignent que la morale privée est strictement applicable à la conduite publique, que la coopération même irréfléchie à l'iniquité, que la tolérance même gratuite d'un désordre ou d'un abus sont des fautes tout aussi bien que le manque de parole ou la violation des devoirs de famille. C'est faute de principes que tel habitant des salons persiste à se croire honnête homme, après avoir sacrifié l'intérêt d'un tiers, celui de la masse, sa propre opinion à l'avantage du parti qu'il aime ou de l'homme puissant qu'il estime, à l'établissement de sa famille ou à l'avenir de ses enfants. Que de gens ne se reprochent point une complaisance qui leur permet de mieux marier leur fille! Ils ont vendu leurs suffrages, trafiqué de leur conscience, et ils se consolent en disant dans leur cœur : *Je suis bon père.* »

En politique, on n'a plus aucune conviction, on craint tout ce qui fait du bruit. La vanité et l'intérêt sont les deux grands mobiles. Il y a une morale particulière pour les

gens du monde, qui est de faire ses affaires et de rester honnête homme.

« Il n'est rien que n'excuse maintenant, même aux yeux de tous les partis, le danger de se compromettre. La crainte de ce danger s'avoue sans honte; la prudence est devenue la première vertu; la timidité même est estimée. Une opinion toute pleine de lâcheté s'est répandue, elle a gagné jusqu'aux âmes honnêtes; elle a dit à tous : Ménagez votre position. Triste effet de l'ébranlement donné à tous les caractères et à toutes les convictions par quarante années de vicissitudes politiques! Triste effet de cet amollissement moral que commencèrent la Terreur et l'Empire, et que viennent d'achever les préjugés de cour et les doctrines jésuitiques! De là est résulté un esprit de servilité auquel je ne connais pas d'autre exemple, parce qu'il s'allie avec le bon goût et les belles manières, avec l'esprit, la vanité, l'honneur même; c'est un mélange de respect pour la forme et pour les convenances, c'est le produit de l'intérêt qui calcule et de la raison qui doute, de la peur qui se ménage et de la médiocrité qui s'humilie. Et, chose étrange! un tel avilissement n'a ni l'allure ni la renommée du vice. Tout au contraire, on en fait cas : c'est un devoir que le père recommande à son fils; l'expérience le prêche à la jeunesse; l'indulgence seule excuse parfois ceux qui y manquent, et le courage a besoin d'apologie et de pardon. » — « L'opinion de la société s'est corrompue au point d'honorer avant toute chose les qualités qu'on recherchait jusqu'ici dans les domestiques. »

« L'Égalité, on a bien dû la subir; mais on a rétabli l'aristocratie des *bien-pensants*, le convenable, les dehors, sans foi, sans dignité. »

Ces articles constituaient, comme on voit, une déclaration de guerre. Mais il y avait là plutôt des négations que des principes, des critiques qu'une profession de foi. M. de Rémusat la fit aussi, sa profession de foi. Il se déclara

hautement pour la Révolution française. Dès l'âge de vingt ans, il était fixé. En 1818, il écrivait, à propos de l'ouvrage de Mme de Staël sur la Révolution française :

« La jeunesse est née de la Révolution. Son origine et son éducation lui donnent tous les sentiments, toutes les croyances que la Révolution a eu pour but d'installer dans le monde. La jeunesse s'est identifiée avec la Révolution ; elle ne comprend, elle ne croit, elle ne veut, elle ne sait qu'elle, je veux dire ses principes et ses résultats ; car les actes n'appartiennent qu'à ceux qui les ont faits. Nous sommes pétris et façonnés pour le temps et le pays où nous sommes nés. Les nouveautés qui se sont accomplies dans les mœurs, dans les relations, dans la famille, dans la vie privée, sont pour nous déjà des traditions. On essayerait en vain de nous faire regretter ce qui fut autre et ce que nous n'avons pas connu.

« Il y a un état général, une certaine nature de principes et d'idées qui a définitivement triomphé parmi nous. C'est un fond que rien ne pourrait détruire, que les événements n'ont fait que manifester, que des événements différents auraient manifesté de même. L'avenir quel qu'il soit, l'avenir calme ou orageux, montrera et confirmera de plus en plus cette constitution des choses que la Révolution a transportée de l'ordre intellectuel dans l'ordre social, et qui produit aujourd'hui, ou produira infailliblement l'ordre politique qui revient à cet ordre social. »

Voilà ce que M. de Rémusat apportait au *Globe*. D'abord une adhésion personnelle. De plus, il parlait au nom d'une fraction importante de la jeunesse des hautes classes. Ensuite, il connaissait le monde qui retardait le progrès des idées libérales, et il pouvait agir sur ce monde. Enfin, c'était un esprit philosophique. La Révolution pour lui, c'est l'esprit du XIXe siècle à faire triompher partout. Philosophie, politique, religion, sciences, arts, il embrasse le

problème dans son entier. En 1847 il écrira : « L'auteur appartient à une génération qui s'est cru le droit et presque la mission de résumer toutes les recherches et tous les progrès de la raison humaine sur les questions qui l'intéressent le plus, d'arrêter et d'établir sous leur forme dernière ce qu'on peut appeler les opinions du siècle. » Son attitude fut on ne peut plus ferme et nette.

D'autant plus convaincu qu'il ne cesse un seul instant de soumettre sa conviction à l'épreuve d'une revision sévère, qu'il aime à accueillir et à discuter toute objection nouvelle qui surgit, il fut, en 1830, comme désigné parmi les plus décidés à la résistance armée. On peut dire qu'il avait fait crédit à la Restauration jusqu'à la plus extrême limite. Il lui avait respectueusement, mais fermement, rappelé la créance et le créancier. Quand elle voulut non seulement nier la dette, mais la faire payer à la France, qui ne devait rien et à qui on devait, M. de Rémusat cria : Aux armes! Tout lui sembla préférable à la reconnaissance d'une aussi monstrueuse interversion des rôles.....

Mais n'oublions pas que le *Globe* est un journal littéraire. Rédacteurs et lecteurs l'oubliaient souvent, et le pouvoir — ceci soit dit à son honneur — ne le leur rappela jamais.

Il y a dans le *Globe* un certain nombre d'articles purement littéraires de M. de Rémusat, et ils comptent parmi les plus importants du recueil. Ainsi, une étude à propos de C. Delavigne, Béranger et Lamartine, sur l'état de la poésie française; d'autres sur le *Cromwell* de V. Hugo, sur le *XVI*e *Siècle* de Sainte-Beuve, sur les *Scènes historiques* de M. Vitet. Les universitaires, gens du métier, ont cédé à M. de Rémusat l'honneur d'écrire les articles-manifestes,

et ils ont eu raison. Le jeune critique aimait singulièrement la littérature, sous toutes ses formes. Il avait, de plus, reçu une éducation classique des plus solides, connaissait les littératures étrangères, traduisait Gœthe, analysait les philosophes allemands, et enfin écrivait des œuvres d'imagination, des romans politiques comme *Sydney*, des chansons à la Béranger, des drames comme *Abélard*, où, fait grave, l'introduction supplante le drame, où l'histoire et la philosophie tuent le poète.

M. de Rémusat était-il poète? Non : car l'imagination était toujours surveillée, soumise à l'analyse, et d'ailleurs la chaleur et l'expansion faisaient défaut. Aussi le critique est-il bien supérieur à l'homme d'imagination.

Il manque cependant quelque chose au critique même : l'imagination d'abord, et l'intelligence de la forme poétique. Mais M. de Rémusat a, plus que les universitaires, le sentiment du renouvellement à opérer. Ceux-ci sont gênés par leurs études, l'enseignement, l'admiration obligatoire.

Aucun d'eux n'eût osé dire ce qui manque au XVIIe siècle avec la franchise que voici :

« Ils n'écriront que pour eux-mêmes et n'ont plus aucun souci de l'humanité : savent-ils seulement qu'elle existe? L'opinion n'étant point consultée, le public n'étant compté pour rien, à vrai dire il n'existe ni opinion ni public. La littérature est dédiée à la cour, au grand monde, aux beaux esprits : rarement nationale, jamais populaire, elle ressemble au gouvernement. » — « Les facultés sont immenses et l'œuvre est petite. »

De là, l'absolue indépendance de ses jugements. Du passé littéraire il n'accepte rien, pas plus que du passé politique A société nouvelle, art nouveau.

Mais quel art?

On se jetait alors vers l'Allemagne, vers l'Angleterre. — M. de Rémusat maintient le goût national. Soyez vous-mêmes, dit-il, soyez Français. Ne supprimez pas Aristote et Boileau, pour faire une autre poétique shakspearienne ou byronienne. — Dès 1820, il réclamait la rénovation du théâtre et la liberté de l'art. Aussi, au début de son article sur le *Cromwell* de Victor Hugo, tient-il à rappeler qu'il a le premier indiqué les voies nouvelles.

« Les critiques, dit-il, ne peuvent se défendre d'une bienveillante indulgence pour les poètes qui sont de leur avis; et lorsqu'un homme de talent s'aventure sur la foi de nos idées, compose dans le sens de nos théories, nous prête enfin l'appui de son exemple, il nous semble que nous lui devons nos éloges ou tout au moins nos remerciements. Peut-être, en effet, avons-nous contribué au parti tant soit peu téméraire qu'il vient de prendre : peut-être notre voix l'a-t-elle poussé dans une arène dont il ignorait les périls. »

Sur *Hernani*, il se tut. Cela était sans doute trop révolutionnaire. M. de Rémusat était juste milieu.

Pour le *XVI*e *Siècle* de Sainte-Beuve, comme pour le *Cromwell* de Victor Hugo, il fit force compliments à l'auteur qui réhabilitait Ronsard, et arborait le drapeau de la nouvelle école [1]. Toutefois les compliments étaient tempérés par une réserve formelle. Rattacher le Romantisme à la

1. Ces compliments, Sainte-Beuve les lui rendit avec usure vingt ans plus tard.

« Pour ceux mêmes qui se mêlent ici de juger M. de Rémusat, et de l'expliquer aux autres, un de leurs plus précieux titres pourrait bien être un jour s'ils avaient eu à leur début l'honneur d'être remarqués et publiquement recommandés par lui. »

Pléiade, rien de mieux, disait-il. Mais il ne faut pas oublier que Ronsard et ses disciples ont innové en se mettant en contradiction avec le goût national, en ressuscitant les Grecs et les Latins. Or la poésie en France n'aura jamais de bel épanouissement qu'en s'inspirant de la galanterie, de l'amour, des joies et des peines, ou de la gaieté. Cela seul a fourni aux poètes de beaux vers. — Soit! Mais ici se trahit la lacune de l'organisation si riche de M. de Rémusat. La poésie est autre chose que sentiment; elle est *images*, *rythme*, *langue*. Nos poètes l'ont bien prouvé.

Je ne voudrais pas dépasser la limite que je me suis marquée, 1830. Un mot seulement. M. de Rémusat est resté fidèle à toutes les opinions de sa jeunesse. Il n'a perdu que les espérances vastes et les illusions, ou plutôt il les a ajournées. — En 1844, après la mort de Jouffroy, il écrivait :

« Nous avons eu le bonheur d'être pendant de longues années en lutte légitime contre un pouvoir assez fort pour résister, non pour opprimer. Condamnés par là à une excellente discipline, nous avons pu nous façonner à tous les devoirs de la vraie liberté. Pour la jeunesse d'alors la vérité était tout, le calcul peu de chose, la préoccupation d'un avancement personnel, cette idée fixe qu'on inspire avec tant de soin à la jeunesse bien élevée, était alors une chimère inconnue, la crainte pusillanime d'être appelé téméraire pour avoir bravé un préjugé était un sentiment qu'on n'eût point compris. On n'avait pas découvert alors que la tranquillité publique fût tout l'ordre moral des sociétés. J'ignore ce que l'avenir réserve aux nouvelles générations. Puissent-elles ne regretter jamais de n'avoir point passé par les utiles épreuves qui nous ont été imposées !.... Pour moi, je ne puis penser sans reconnaissance envers l'arbitre de nos destinées que j'ai vu d'autres temps et entendu d'autres leçons. Peut-être est-ce un préjugé de l'âge, mais il me semble que notre dignité à tous se mesure sur notre fidélité à ces souvenirs; et à proportion

que l'expérience, cette mère conseillère tant vantée, détache les hommes de ce qu'ils nomment des illusions, je crois les voir s'affaisser. Dieu sait où cela les mène. Que d'autres soient heureux ainsi, j'y consens; mais qu'ils nous laissent nous obstiner dans la pensée que nous ne nous sommes pas trompés quinze ans. Schiller dit quelque part que l'homme fait doit porter respect aux rêves de sa jeunesse. La première marque de respect qu'on leur doive, c'est de ne pas dire qu'ils soient des rêves. »

TH. JOUFFROY

Les rédacteurs du *Globe* formaient trois groupes : les recrues de province, jeunes gens ardents, pleins de confiance, jetés à corps perdu dans la politique, et sûrs d'arriver, comme M. Thiers; les gens du monde, décidés, mais plus mesurés, comme M. de Rémusat; enfin les universitaires, aussi ardents que les premiers, plus affirmatifs, plus dégagés que les seconds, et qui, nourris de fortes études, embrassaient tout le champ de l'intelligence humaine, littérature, histoire, philosophie.

A leur tête était M. Jouffroy qui, disait M. de Rémusat, « primait parmi nous ». Mais comme sa collaboration au *Globe* ne représente qu'une période de sa vie, ce n'est pas seulement comme journaliste que je l'étudie; je le prends tout entier.

J'ai lu ce que ses amis, ses confrères au *Globe*, dans l'Université, à la Chambre des députés, ce que des adversaires passionnés ont écrit sur Jouffroy, et je n'ai pas été satisfait. Sainte-Beuve en 1833 le peint avec de faussès couleurs; pour lui c'est un romancier, un poète, peut-être un amou-

reux. A cette époque, Sainte-Beuve avait encore un jet de poésie à lancer. M. de Rémusat parle aussi de lui vers 1844, mais il n'a jamais eu la prise vigoureuse, le relief à pleines saillies; d'ailleurs le cadre étouffe tout : c'est la *Revue des Deux Mondes*. M. Cousin et M. Damiron ont jeté des fleurs sur sa tombe (1842), mais au nom de la philosophie officielle et bien pensante : ils ont voulu lui faire sa toilette pour s'en parer. — Les adversaires ne sont pas plus dans le vrai; ils s'en servent pour attaquer l'Université ; ils en font un matérialiste, et généralisent. M. Pierre Leroux l'arrache à l'éclectisme officiel, mais c'est pour l'enrôler dans l'armée saint-simonienne. Tout cela est faux ou incomplet. La véritable physionomie de Jouffroy est encore à dégager. — Essayons.

Je ferai comme lui. Il voulait en tout découvrir par lui-même; les vérités admises, il fallait qu'il les eût trouvées; il les faisait siennes par un travail personnel. Appliquons-lui cette méthode; il n'y en a pas de plus consciencieuse.

Le trait le plus saillant de la physionomie de M. Jouffroy, c'est le besoin de croire, impérieux, absolu : il lui faut une foi. On ne comprit qu'à sa mort ce qu'avait été sa vie, une incessante et douloureuse poursuite de la vérité. Les passions, au lieu de s'incliner, se déchaînèrent, exploitèrent les aveux du mourant. Aujourd'hui, tout rentre dans l'ordre; la lumière se dégage : cette douloureuse destinée apparaît; on en peut saisir et distinguer les diverses phases.

Il y en a trois :

Dans la première, il a la foi; il est chrétien, catholique jusqu'à vingt ans. Cette foi tombe, s'en va en poussière; il reste vide, désolé, épouvanté. — Dans la seconde, il reprend cœur, et va demander à la philosophie ce que la

religion ne lui donne plus. Il croit saisir, tenir la vérité. Il y a une période d'énergique recherche, de confiance, d'espérance. Le pas est léger, vif, comme celui du voyageur qui voit poindre le seuil de la patrie et oublie l'épuisement. Cette période va de vingt à trente-deux ans. La troisième, c'est le désenchantement progressif. La raison n'a pas donné tout ce qu'on lui demandait. Le vide subsiste, et l'espérance de le combler décroît de jour en jour. Le malheureux essaye de secouer ces importunes angoisses; il veut être homme politique, mais l'énergie vitale est atteinte. Le corps languit comme l'âme : il succombe.

Tel il m'est apparu, tel je me propose de le montrer.

Né dans un pays de montagnes, le Jura, Jouffroy aima toujours passionnément sa patrie, et plus d'une fois y revola. Les montagnes provoquent l'élan de la pensée. Ces masses colossales, mais inertes, semblent insulter à notre petitesse et vouloir nous écraser. L'esprit réagit, s'élève au-dessus des plus fiers sommets, comme l'aigle qui ne vole jamais dans les bas-fonds; il sent, il proclame son indépendance. En Espagne, en Écosse, en Norvège, les montagnards résistent à la conquête. Dans le Jura particulièrement, il y a un besoin d'originalité; chacun veut faire à sa guise, aime mieux se tromper que de copier les autres. Jouffroy a toujours voulu monter pour voir plus haut, et voir par lui-même; il a toujours aimé l'indépendance, et l'a fait respecter de tous, même de M. Cousin.

Il appartenait à une famille de cultivateurs aisés, où régnaient l'ordre, la régularité, les traditions patriarcales. On y était très religieux; un oncle était prêtre, et c'est sous sa direction que Jouffroy fit ses premières études. Ensuite

il alla à Pontarlier, puis à Dijon, enfin à Paris où il entra à l'École normale. Là on respecte les vocations, les goûts; on n'enferme personne dans des cadres officiels; les jeunes gens en sortent ce qu'ils veulent, sans être déformés. Jouffroy ne savait de quel côté se tourner, vers les lettres, l'histoire et la philosophie, lorsque, vers 1818, la crise éclata. Il avait alors vingt-deux ans.

« Né de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de la vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps, les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces questions, qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et ces réponses, j'y croyais, et, grâce à ces croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuages l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses deux phases, et la mort, qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. Mais, dans le temps où j'étais né, il était impossible que ce bonheur fût durable; et le jour était venu où du sein de ce paisible édifice de la religion qui m'avait recueilli à ma naissance, et à l'ombre duquel ma première jeunesse s'était écoulée, j'avais entendu le vent du doute qui, de toutes parts, en battait les murs et l'ébranlait jusque dans ses fondements. Ma curiosité n'avait pu se dérober à ses objections puissantes, semées comme la poussière dans l'atmosphère

que je respirais par le génie de deux siècles de scepticisme. Malgré l'effroi qu'elles me causaient, et peut-être à cause de cet effroi, ces objections avaient fortement saisi mon intelligence.

« En vain mon enfance et ses poétiques impressions, ma jeunesse et ses religieux souvenirs, la majesté, l'antiquité, l'autorité de cette loi qu'on m'avait enseignée, toute ma mémoire, toute mon imagination, toute mon âme, s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion d'une incrédulité qui les blessait profondément : mon cœur n'avait pu défendre ma raison...

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où longtemps après l'heure du sommeil j'avais coutume de me promener : je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas : je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.

« En vain je m'attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire; en vain épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma pensée était plus fort; parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser; l'examen se poursuivait, plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout.

« Ce moment fut affreux; et quand vers le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exciter, et que j'étais tenté de maudire. »

Ce premier moment d'angoisse et de désolation passé, l'homme énergique se retrouva debout. Il voulut remplacer ce qui était perdu, reconstruire l'édifice écroulé. Aussi se jeta-t-il dans la philosophie, dont M. Cousin, presque du même âge que M. Jouffroy, était alors le pontife. L'éloquent orateur ne fit aucune illusion sur le jeune homme qui cherchait autre chose. Presque en même temps, il était nommé maître répétiteur à l'École normale et professeur au collège Bourbon. Ce fut un dur moment. Il lui fallait, pour enseigner la philosophie, avoir des connaissances positives. Pendant deux ans, il se livra à un travail acharné; puis il fut destitué, tomba malade, et retourna au pays.

Cependant la préoccupation des questions qui l'avaient agité n'était pas éteinte dans son cœur :

« Elles vivaient secrètement dans mes pensées. Elles y subissaient à mon insu ce travail mystérieux, cette fermentation sourde, qui les avance d'une manière si étrange, et qui fait qu'après de longs intervalles, pendant lesquels on n'a pas songé à un problème qu'on s'était efforcé de résoudre, tout à coup un matin, et sans qu'on devine comment, il vous revient et vous apparaît résolu. Au fond, il se détachait de tout ce que je faisais, de tout ce que je trouvais, de tout ce que j'apprenais dans mes recherches, des idées, qui venaient secrètement se grouper autour de ces problèmes délaissés, et qui peu à peu en débrouillaient obscurément les origines. Toutes ces idées, je n'en avais pas conscience, mais je devais les retrouver quand le temps me serait donné de revenir à mon projet primitif, et de l'exécuter. »

Ce moment ne tarda pas à arriver. Jouffroy est sur la voie : il entrevoit l'édifice de sa raison; déjà les fondements sont jetés. Il a tiré de l'observation du moi un certain

nombre de vérités inattaquables : le reste suivra. En attendant, il a la paix. Pascal eut de ces heures bénies où son âme troublée se calma. Qui peut lire sans être remué les effusions de sa joie?

De retour à Paris, Jouffroy entre au *Globe*. Il n'est pas difficile maintenant de le comprendre et de le juger comme collaborateur à ce journal, et de se rendre compte de sa supériorité reconnue. Il sait, ou il va savoir, moment plus doux encore. Le bien qu'on va saisir, après une attente passionnée, est cent fois plus délicieux que le bien possédé. Est-il une réalité qui vaille l'ardente création de l'Espérance?

Jouffroy écrit peu au *Globe;* mais chaque article a le caractère d'une révélation; c'est un manifeste fier, hautain : l'auteur fait un signe, montre la voie et le but rayonnant dans les hauteurs. Ces articles se retrouvent presque tous dans les *Premiers mélanges*. Le premier est intitulé : *Comment les dogmes finissent*. Le gouvernement et ses journaux prétendaient que l'opposition n'était que le rendez-vous de passions individuelles, d'amours-propres froissés, d'ambitions hargneuses, impatientes. Elle prétendait, elle, qu'elle était la vérité, la justice, le droit, l'avenir. Jouffroy rétablit les positions. Le vieux dogme, dit-il, le dogme catholique du droit divin est fini; il a l'air de vivre encore, mais c'est une illusion. Il a été détruit deux fois déjà, une première fois, le jour où un homme l'a cité devant la raison, et la seconde, le jour où la Révolution est venue, qui l'a achevé. Mais les révolutionnaires n'ont pas édifié, ils n'ont donné que des négations. Entre le vieux monde qui était mort, et le nouveau qui n'était pas encore venu, le peuple flottait dans le vide. Alors les restaurateurs du droit divin

ont fait appel à toutes les passions basses, à la peur, à la cupidité, à l'hypocrisie. Ils ont dit : « Voyez, vous étiez heureux jadis; venez avec nous; le seul moyen de sortir du trouble où vous languissez, c'est de vous attacher au vieux dogme. » Et ils ont fait, ils font encore illusion. — « Mais, répond Jouffroy, nous sommes là, nous qui représentons l'avenir, qui avons la foi nouvelle, dont nous serons les hérauts, les martyrs. Le monde est à nous. »

C'est la même idée qu'on retrouve dans *la Sorbonne et les philosophes*. La Sorbonne fulmina, les philosophes nièrent, raillèrent. « Qu'importe? disait Jouffroy. Qu'ils se querellent, qu'ils se tuent les uns les autres. Leurs débats ne nous intéressent pas : nous ne sommes avec aucun d'eux; nous sommes autre chose, l'avenir. » Et chaque fois qu'il intervient, c'est pour affirmer, démontrer l'ère nouvelle.

C'est toujours la même idée qui inspire ses articles sur la philosophie, la politique, l'histoire ou la littérature. La politique! les maîtres d'alors, pauvres gens toujours en quête d'expédients, vivant au jour le jour, ils ignorent ce qu'elle doit être : lui, il le sait, parce qu'il sait ce que c'est que les principes. Et dans un article étrange, écrit comme par un homme qu'enivre une série de déductions sublimes, il fait l'analyse de l'état actuel de l'humanité, cherche quel est le génie de chacun des trois groupes qui la composent, Chrétiens, Barbares, Bouddhistes et Mahométans, et détermine le rôle de la France, sa politique, qui est de servir la cause de l'humanité. De même, il cherche à résoudre le problème de la littérature nouvelle, et prend Walter Scott comme sujet d'étude pour poser les principes. Mais il n'achève pas : la *forme* en poésie lui échappait,

Entre ces articles, Jouffroy enseignait chez lui, dans son appartement, où il ne pouvait réunir plus de vingt et un auditeurs. Debout, appuyé contre la cheminée, il jetait ses idées et l'on sortait émerveillé. Il avait trouvé la méthode, et il en poursuivait les applications à la science du beau, plus tard au droit naturel, puis au droit des gens, à la religion, etc. : il croyait à la solution universelle. Cependant, rien de définitif n'apparaissait. Il savait où il fallait aller, par où il fallait prendre; mais le but se reculait toujours; le code de la foi nouvelle restait à la préface.

1830 arrive. Ce fut pour Jouffroy une heureuse secousse. Couvert de places, il devint inspecteur général, professeur à la Sorbonne, au Collège de France, député. Pourtant rien n'interrompt la poursuite commencée. Mais où en est-il?... Ah! que la marche est lente dans ces sentiers solitaires et rudes! Tout ce qu'il a trouvé se réduit à ceci : ce qui importe le plus à l'homme, c'est de savoir pourquoi il a été mis ici-bas, c'est le problème de sa destinée. Certes, ce n'était pas là quelque chose de bien nouveau. Pascal l'avait dit, les stoïciens, les Épicuriens, Kant, Rousseau, tous l'avaient dit. Eh bien! il le redira à son tour, car c'est lui, et non eux qui a pensé et cherché! On se souvint longtemps de cette leçon sur le *Problème de la destinée humaine*. Il y eut un moment où l'auditoire se leva à demi, comme pour aller où il allait, là-bas, vers l'inconnu, le solennel, l'éternel mystère.

Voici la marche qu'a suivie sa pensée.

Tout être a sa destinée imposée par sa nature. Mais les uns, le caillou et la plante, l'ignorent, tandis que l'homme en a conscience. Dans la jeunesse, il ne s'en préoccupe

guère; mais, à mesure que la raison se développe, et que l'expérience de la vie s'accroît, cette conscience devient de plus en plus intense et douloureuse. A chaque instant cette plainte revient sur nos lèvres : pourquoi suis-je né? C'est un refrain qu'amènent sans cesse les épreuves, les déceptions, les souffrances, les joies bornées et fugitives, l'étude de l'histoire avec ses innombrables acteurs évoqués pour disparaître, la vue du globe dont les couches successives ont compté tant de générations d'hommes qui se sont suivis sur la terre et dans la tombe. Ce problème se pose sans cesse, revient sans cesse : il exige une solution. La poésie, la religion traduisent ce besoin de l'âme, mais la philosophie seule peut donner du problème une solution qui satisfasse la raison; et de cette solution dépendent toutes les autres. Si on la trouve, si l'homme sait d'où il vient, ce qu'il est, où il va, tout s'éclaire. C'est donc l'homme, sa nature et sa fin qu'il faut étudier. Or la fin de l'homme ne peut être la satisfaction de ses tendances vers le bonheur, le plaisir, la puissance, car rien de cela n'est fixe et certain. La science même est incertaine. Une seule chose dépend de nous, et peut être atteinte, la vertu. Mais la vertu n'a pas ici-bas sa satisfaction. Cependant ma conscience crie et veut qu'elle la reçoive : il y a donc une autre vie.

Voilà la solution; elle n'est pas bien originale; c'est celle de Rousseau, de Kant; les stoïciens en avaient proclamé la première partie, la vertu. Quant à l'autre vie, ils s'en passaient fièrement; mais la joie n'était pas en eux. Ils étaient nobles, fiers, purs, mais tristes. Comme eux, Jouffroy, malgré sa foi en l'autre vie, est triste. Il porte au

cœur cette blessure secrète, qu'il n'y a rien ici-bas qui réponde à l'ardent désir de l'âme, que tout est borné, incomplet et faux. C'était chez lui une amère conviction qui le poursuivait partout. Un an avant sa mort, il disait à des élèves rayonnants de joie :

« Il y a aujourd'hui vingt-sept ans, mon cœur battait pour la dernière fois dans une enceinte semblable à celle-ci. J'en sortis chargé de couronnes pour entrer dans la vie. Cette vie, je l'ai en grande partie parcourue ; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions : vous pourriez me rappeler comment on l'imagine ; je veux vous dire comment on la trouve, non pour briser la fleur de vos nobles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en vous révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander, et de quelle manière vous devez vous en servir.

« On la croit longue, jeunes élèves ; elle est très courte, car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années ! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment ! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies....

« Le sommet de la vie vous en dérobe le déclin. De ces deux pentes, vous n'en connaissez qu'une, celle que vous montez. Elle est riante, elle est belle, elle est parfumée comme le printemps. Il ne vous est pas donné, comme à nous, de contempler l'autre avec ses aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire et le rivage glacé qui la termine. Si nous avons le front triste, c'est que nous la voyons. Vivez, jeunes élèves, avec la pensée de cette pente que vous descendrez comme nous. Faites en sorte qu'alors vous soyez contents de vous-mêmes. Faites en sorte surtout de ne point laisser s'éteindre dans votre âme cette espérance que nous y avons nourrie, cette

espérance que la foi et la philosophie allument, et qui rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle. »

Cette foi en une autre vie, Jouffroy l'avait-il? Espérons-le pour lui; mais rien n'est moins certain. Il ne peut être démontré que l'intelligence voit réellement les choses telles qu'elles sont. « Je ne comprends pas, dit-il lui-même, que, prenant le scepticisme corps à corps, on prétende démontrer que l'intelligence humaine voit réellement les choses telles qu'elles sont. Comment ne s'aperçoit-on pas que cette prétention n'est autre chose que celle de démontrer l'intelligence humaine par l'intelligence humaine? Ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera éternellement impossible. » Là est le gouffre, l'insondable abîme où tout s'engloutit. On dit que Pascal le sentait sans cesse à ses côtés, et se reculait effaré. Ce gouffre, Jouffroy l'a côtoyé sans cesse.

Lente, pénible est l'ascension d'une montagne. Mais une pensée soutient le cœur : là-haut j'arriverai. Ces masses énormes m'oppriment, je les dominerai; mon œil ravi contemplera les perspectives rayonnantes des horizons infinis. Oui : mais si l'on tombe avant d'avoir gravi le sommet

M. COUSIN

Dans les trois cours célèbres dont j'ai déjà parlé, M. Guizot imposait, M. Villemain séduisait, M. Cousin enlevait, éblouissait, jetait de la poudre aux yeux.

M. Cousin est mort en 1867, à soixante-quinze ans, au milieu de l'indifférence publique. Les jugements sont froids, peu sympathiques. Sainte-Beuve, qui parla de lui à plusieurs reprises [1], qui, trouvant trop absorbante la prétention de M. Cousin d'avoir trouvé le XVIIe siècle, le railla à outrance comme littérateur, fit en 1867 un dernier article très dégagé de ton, dans lequel il l'appelait *un lièvre avec des yeux d'aigle*. M. Taine, dans ses *Philosophes classiques au* XIXe *siècle*, le déclare nul en métaphysique, et le traite d'orateur, ce qui pour M. Taine est le dernier degré du mépris. M. Scherer, un peu tranchant, lui refuse à peu près tout, sauf la restitution du texte des *Pensées* de Pascal et l'impulsion donnée à l'histoire de la philosophie. M. Fouillée le

1. 1847, 1849, 1852, 1867.

mentionne à peine. M. Renan est plus clément : l'artiste philosophe trouve grâce devant lui. Les Allemands, surtout Julian Schmidt, qui a publié une histoire de la littérature française au XIXe siècle, le revendiquent en partie pour l'Allemagne. Mais Hegel disait de lui : « M. Cousin a pêché chez moi quelques poissons, mais il les a noyés dans sa sauce. »

En résumé, M. Cousin est fini comme philosophe. Le développement des sciences naturelles, de la physiologie surtout, l'a distancé. Mais il a enlevé, ébloui, régné, fondé une école, imposé sa doctrine comme officielle. Pourquoi? Quelles sont les causes d'un succès si considérable? Comment cette doctrine, aujourd'hui ruinée, a-t-elle pu régner et être acceptée par des esprits éminents?

Il y a à ce phénomène trois causes principales : les circonstances où cette doctrine s'est produite, le caractère de l'homme qui en est l'auteur, et la doctrine elle-même.

Examinons d'abord les circonstances.

La philosophie n'est pas restée étrangère au renouvellement universel qui se manifesta après la stérilité morne de l'Empire. Vers 1815, il y avait en France trois tendances très marquées. D'une part, la philosophie du XVIIIe siècle se prolongeait, grâce à des représentants très estimés, les Destutt de Tracy, les Cabanis, les Volney, les de Gérando. Elle prenait pour point de départ la sensation, source de nos connaissances, et, dans ses derniers excès, avait abouti au matérialisme des Helvétius, des d'Holbach et des La Mettrie. L'œuvre, en somme, était finie, l'analyse ayant donné tous ses fruits. D'autre part, il y avait la doctrine philosophique que J.-J. Rousseau, toujours en désaccord avec les d'Holbacciens, avait représentée avec tant d'éclat,

et qu'avait à son tour prêchée Mme de Staël, le sentiment, l'enthousiasme. Enfin, venait en troisième lieu la tendance théocratique aboutissant à l'absolutisme, au trône subordonné à l'autel, à la réaction blanche et noire de 1815, plus tard à la Congrégation, aux Jésuites. Elle était représentée par Chateaubriand, qui avait glorifié la religion chrétienne à un point de vue tout nouveau, et après lui par des esprits moins artistes, mais plus philosophes, les de Bonald, les de Maistre, les Lamennais.

Qu'est-ce que le public pensait de tout cela? A l'Académie, on retrouvait les trois tendances, mais dans la masse du public, et surtout chez les jeunes, ceux à qui M. Cousin allait s'adresser, c'était la doctrine de J.-J. Rousseau qui dominait.

M. Cousin, né en 1792, professeur à la Sorbonne en 1815, monte en chaire à vingt-trois ans.

Sa figure est expressive, ses yeux surtout, des yeux de feu. Son corps assez long semble incliné sous la fatigue intérieure et consumé par l'âme. On savait qu'il était le seul appui, la seule consolation d'une mère âgée et pauvre. De plus, en 1820 il est destitué; en 1824 emprisonné à Berlin comme carbonaro, c'est-à-dire comme ami de la liberté; en 1825 il envoie au *Globe* une lettre du comte Santa-Rosa, un de ses auditeurs les plus passionnés, qui va se faire tuer pour les Grecs, pour la patrie de Socrate et de Platon. Et cela, parce qu'il a entendu Cousin! Toutes ces circonstances contribuaient à faire aimer le jeune professeur. Toujours inspiré, Cousin parle debout, pour être en communication plus intime avec le public. Il s'exprime avec une vivacité qui ne peut laisser froid, il a les adjurations les plus pathétiques :

« C'est à ceux de vous dont l'âge se rapproche du mien que j'ose m'adresser en ce moment, à vous qui formerez la génération qui s'avance, à vous l'unique soutien, la dernière espérance de notre cher et malheureux pays. Messieurs, vous aimez ardemment la patrie; si vous voulez la sauver, embrassez *nos belles doctrines*. Assez longtemps nous avons poursuivi la liberté à travers les voies de la servitude. Nous voulons être libres avec la morale des esclaves. Non : la statue de la Liberté n'a point l'intérêt pour base, et ce n'est pas à la philosophie de la sensation et à ses petites maximes qu'il appartient de faire les grands peuples. »

Qu'est-ce que ces *belles doctrines* dont il parle? Je les prends en bloc sans m'attacher à suivre les tâtonnements, les développements successifs, parfois peu harmonieux et même contradictoires, telles enfin qu'elles ont été formulées définitivement en 1830. Cela s'appelle l'*Éclectisme*. En 1834 ce mot sera remplacé par celui de *Spiritualisme*. « L'Éclectisme est à nos yeux la lumière de l'histoire de la philosophie, mais le foyer de cette lumière est ailleurs. » — « Le Spiritualisme est notre vraie doctrine, notre vrai drapeau. »

M. Cousin part de ce principe que l'esprit humain ne peut commettre des erreurs complètes, que tout système philosophique renferme une part de vérité, sans quoi aucun d'eux n'aurait été goûté, n'aurait réussi. Or l'éclectisme consistera à prendre dans chaque système cette part de vérité, et à construire avec cela un système qui laisse de côté toutes les erreurs et ne renferme que des vérités.

Cela est fort spécieux, mais peu commode à réaliser, car il y a des systèmes très compliqués. Pour arriver plus aisément au but, M. Cousin réduit le nombre des systèmes. Il n'y en a plus que quatre : le sensualisme, l'idéalisme, le scep-

ticisme et le mysticisme. Dans chacun d'eux on prendra quelque chose, un quart; quatre quarts feront un entier; cet entier, ce sera la vérité.

On peut faire à ce système des objections graves. D'abord c'est supposer la philosophie finie. On en dresse l'inventaire après décès. Il n'y aura donc plus de système, et voici le XIXe siècle condamné à ne plus penser par lui-même, à rapiécer de vieilles étoffes! Et puis, l'éclectisme est l'impuissance même, car il ne travaille que sur les données des systèmes antérieurs. S'ils n'existaient pas, l'éclectisme ne pourrait exister; il ne porte pas en lui-même sa raison d'être. Enfin il n'a pas de *criterium*. En vertu de quel principe admet-il ceci, repousse-t-il cela? La vérité, quel signe la lui révèle? Il faut avoir une doctrine pour juger les autres doctrines.

Toutes ces objections très sérieuses ont ruiné le système à la longue. Après avoir été battu en brèche pendant longtemps, il finit par sombrer. Ce qui subsiste n'a rien d'original, et appartient aux autres systèmes. L'éclectisme n'a d'autre mérite que la mise en œuvre. Quelquefois même, il a compromis par les arguments sans poids des systèmes de poids.

Ce qui subsiste surtout, c'est ce dont M. Cousin ne se doutait pas d'abord, c'est l'application de l'histoire à la philosophie. Pour prendre le vrai dans chaque système, il faut connaître ce système. L'auteur de ce livre éloquent, élevé et sain qui s'appelle *le Vrai, le Beau et le Bien*, forcé d'explorer le champ de tous les systèmes, est le créateur de l'histoire de la philosophie. Ainsi il a traduit Platon, publié Des cartes, Abélard, et ouvert la voie qu'ont suivie après lui

MM. Vacherot, Janet, etc. Voilà des services réels rendus à la science.

Malheureusement, vers 1824, M. Cousin eut d'autres mésaventures que celle de l'emprisonnement. Il fit la connaissance de Hegel, alors en travail d'une doctrine puissante, étrange. De cette communication avec le philosophe allemand, M. Cousin tira l'*Introduction à l'histoire de la philosophie*, qui est l'histoire de l'humanité, qui est l'histoire de l'infini, du fini et de leur rapport. A ce moment, l'auteur est bien quelque peu panthéiste.

« Le Dieu de la conscience, écrit-il, n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire relégué par delà la création sur le trône d'une éternité silencieuse et d'une existence absolue, qui ressemble au néant même de l'existence : c'est un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, toujours substance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que cause, et cause qu'en tant que substance, c'est-à-dire étant cause absolue, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, individualité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de l'être et à son plus humble degré, infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité. »

Cela n'est guère français ; le français est synonyme de clarté.

Ce qui l'est moins encore, c'est la théorie de la guerre et des grands hommes. Le vaincu a toujours tort, le vainqueur a toujours raison ; il représente, il incarne un progrès de l'humanité. Démosthène avait tort, Philippe avait raison. Comment un homme qui avait sinon le cœur, du moins l'imagination généreuse, a-t-il pu revêtir des couleurs de son style de pareilles doctrines que nous retrouverons dans

d'autres qui, eux aussi, se sont inspirés de l'Allemagne! Malgré soi, on évoque par la pensée les ombres de tous les martyrs du droit, de la justice, de la liberté.

C'est à tort que M. Cousin a été accusé de panthéisme; il était éclectique, mêlait tout; seulement l'amalgame n'était pas toujours bien équilibré. Dans ce qu'il prenait aux systèmes, il ne partageait pas très bien les doses. Il passa sa vie à déterminer le domaine de la raison et celui de la foi, sans satisfaire personne. Il était trop philosophe pour les dévots, pas assez pour les philosophes; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cela l'étonnait.

S'il y a en ce moment une réaction en faveur de la philosophie du XVIIIe siècle, c'est M. Cousin qui en est cause. Il l'a décréditée, souvent calomniée; on la venge. L'argument non scientifique, mais oratoire, qu'il préférait en l'attaquant, c'est qu'elle dégradait l'homme, lui donnait une morale d'esclave, etc., etc.; et il lui donnait injustement un nom répugnant, celui de *sensualisme*. C'est par là qu'il enlevait les auditeurs. Or voici les faits que l'histoire aurait dû voir.

Au XVIIe siècle, le *spiritualisme* règne : on a le despotisme absolu; la religion d'État est persécutrice. Si l'on veut connaître et admirer la noblesse des caractères, qu'on lise Saint-Simon, La Bruyère et autres. Le peuple est plongé dans une misère profonde. L'Église rédige ou fortifie le code de la servitude.

Au XVIIIe siècle, le *sensualisme* règne; et l'on a l'ardent amour de la liberté, du progrès, de l'humanité, de la justice, de la tolérance. Si l'on juge les deux doctrines au point de vue historique, le *sensualisme* a été singulièrement plus noble pour l'homme.

Il y a deux hommes en M. Cousin, le philosophe et le littérateur. Voyons le littérateur.

Vers 1840 on se disait : M. Cousin se recueille; il va nous donner l'œuvre attendue, définitive. On l'avait entendu dire : « Une vie bien employée est un monument et des épisodes. » Il préparait le monument. C'est à cinquante ans que l'intelligence est dans toute sa force. A cet âge, le philosophe voit son œuvre en entier; l'édifice a sa base; les diverses parties vont s'ordonner sur le plan découvert. Il y a ravissement dans cette contemplation; tout se tient. Descartes, Newton eurent de ces éblouissements.

M. Cousin, lui, songeait aux belles dames du XVIIe siècle; et tandis que l'éclectisme craquait, il se ménageait une douce retraite dans la société de Mmes de Longueville, Chevreuse, Hautefort, de Sablé [1]. Il discutait des questions dignes des cours d'amour : qui était le plus désintéressé en amour, de Mme de Longueville ou de La Rochefoucauld? Il laissait aux disciples l'honneur pénible de défendre la doctrine, de soutenir l'édifice chancelant. Lui, il rapprochait l'Artamène de Mlle de Scudéry du prince de Condé, écrivait là-dessus huit ou dix volumes.

Il porta dans ce travail la même passion, le même feu qu'en philosophie. On se laissa entraîner. Il y eut une sorte de mirage fantastique. On vit ces personnages du XVIIe siècle par les yeux de M. Cousin, c'est-à-dire faussement. Aujourd'hui on en est un peu revenu. Le ton est singulier; c'est un dithyrambe, un plaidoyer, une déclama-

1. Il ne vint pas à elles tout d'abord. Pascal le premier l'attira. Il en restitua ou en fit restituer le texte. Puis ce fut le tour de Jacqueline. Mais le milieu était trop bourgeois; c'étaient de trop petites gens.

tion solennelle et majestueuse. Sainte-Beuve, fort au courant de toutes ces questions et très agacé de voir qu'on chassait sur ses terres, qu'on lui prenait Mme de Longueville, qui, du jour de son entrée à Port-Royal, lui appartenait, eut un instant de stupeur, et dans un article exquis, publié à propos de La Rochefoucauld, pour la bibliothèque Elzévirienne, il railla ce philosophe de la Sorbonne qui renonçait à discuter sur le fini et l'infini pour se faire le paladin des dames; qui « embouchait la trompette toujours là où il suffirait d'un air de hautbois » ; qui en choses de cœur faisait des déclarations oratoires.

« Ah! sans doute il eût mieux valu lutter contre son cœur, et à force de courage et de vigilance se sauver de toute faiblesse. Nous mettons un genou en terre devant celles qui n'ont jamais failli. Mais quand, à Mme de Longueville ou à Mademoiselle de La Vallière, on ose comparer Madame de Maintenon, avec les calculs sans fin de sa prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, nous protestons de toute la puissance de notre âme. Nous sommes hautement pour la sœur Louise de la Miséricorde et pour la pénitente de M. Singlin et de M. Marcel. Nous préférons mille fois l'opprobre dont elles essayent en vain de se couvrir à la vaine considération qui a entouré dans une cour dégénérée Madame Scarron, devenue en secret la femme de Louis XIV. »

M. Cousin ne songe jamais à se demander ce que devenait la France pendant que ces aimables héroïnes intriguaient, complotaient avec l'Espagne, paradaient, chevauchaient. Jamais plus horribles misères, dépopulation, famine, peste, etc., ne pesèrent sur un pays. Mais c'est le dix-septième siècle, le grand siècle. M. Cousin immole aux belles dames de ce siècle celles du dix-huitième. Les premières avaient

tous les charmes imaginables; la nature leur avait prodigué les avantages; leur beauté était opulente; celles du dix-huitième siècle sont chétives et maigres. Juste châtiment de ces doctrines qui dessèchent l'âme... et le corps.

En résumé, M. Cousin n'a jamais eu que des arguments, jamais il n'a apporté de preuves. Il ne représente qu'un des côtés de l'esprit du dix-neuvième siècle, le défaut dont nous nous guérissons, l'éloquence, le goût pour la vérité oratoire. Il n'a pas même soupçonné la vérité scientifique. On ne veut plus que celle-là; donc on ne veut plus de lui.

M. VILLEMAIN

Je réunis les trois professeurs : nos devanciers ne les séparaient pas. Ils faisaient une œuvre commune et combattaient le bon combat. C'étaient des hommes éminents ; leurs œuvres sont encore aujourd'hui une des gloires les plus certaines de notre siècle.

Je n'entrerai pas dans les détails biographiques. Un mot seulement sur la vie politique de M. Villemain. Elle est des plus honorables. Le gouvernement de la Restauration, qui ne haïssait pas les choses de l'esprit, fit de M. Villemain un maître des requêtes. Mais celui-ci se retira en même temps que M. Decazes ; il protesta, sous Charles X, avec l'Académie, contre un projet de loi sur la Presse, et fut destitué. Il était très populaire : tout le monde, entre autres le fils d'un ministre, vint s'inscrire chez lui. Envoyé à la Chambre, il protesta avec les députés en 1830, fut nommé, sous Louis-Philippe, ministre, puis pair de France, et, vers la fin, se vit attaqué avec la dernière violence par ce parti soi-disant religieux qui, sous prétexte de servir la

religion, n'a jamais servi que ses haines et ses intérêts. Un lien le rattachait encore à l'Université : en 1852, il demanda sa mise à la retraite comme professeur, et fut, à cette occasion, violemment apostrophé, avec Cousin et Guizot, par Sainte-Beuve[1], qui, en 1832, avait écrit sur lui un article très admiratif. « Vous paraissez vous plaindre que l'esprit ait le dessous en ce moment. Mais à qui s'en prendre ? Il y a eu abus de l'esprit. Tout professeur célèbre, tout écrivain habile s'est cru propre à être politique, orateur, ministre et gouvernant. Pendant quelque temps ces ambitions se sont contenues dans un cercle de personnes distinguées ; mais bientôt, avec le débordement croissant, tout a été envahi. Tout jeune homme se croyait fait pour être homme de lettres, tout homme de lettres pour être journaliste, tout journaliste pour être maître ou président de l'État (?). Il n'y avait plus de digue : *on a dû mettre l'esprit aux arrêts.* » Là même, Sainte-Beuve nie que les lettres contribuent à élever l'âme : « Vous, les maîtres dans les humanités classiques, quels préceptes de conduite en avez-vous tirés ? *Quelle élévation morale* au-dessus des autres qui vous entouraient ? De quel désintéressement particulier avez-vous fait preuve ? »

La retraite de M. Villemain ne fut ni oisive ni stérile. Il écrivit les *Souvenirs contemporains*, la *Tribune moderne*, l'*Essai sur la poésie lyrique et le Génie de Pindare*, ses *Rapports à l'Académie*, *Grégoire VII*, que Michelet (œuvres posthumes) admire : l'élève adresse de sa tombe un hommage au maître disparu.

1. *Causeries du lundi*, X, p. 163.

Revenons. — Le cours de M. Villemain était, du témoignage de tous les contemporains, du *Globe*, de M. Dubois, « le plus goûté et le plus populaire ». Cela n'a rien d'étonnant : il était plus accessible que la philosophie pure de M. Cousin et que la philosophie historique de M. Guizot. La sténographie le répandait dans toute la France, et on se l'arrachait avec plus d'empressement que le compte rendu de la Chambre. Il ne fut jamais suspendu, malgré les obsessions des gens bien pensants, malgré les incidents qui s'y produisirent, tels que la présence de Chateaubriand (qui traduisait alors Milton) à une leçon sur le *Paradis perdu*, et l'arrivée du général Foy, un jour que M. Villemain parlait de l'éloquence, et un peu de l'éloquence contemporaine et du général Foy [1]. Aux demandes très vives qui lui furent adressées à ce sujet, M. Frayssinous répondit : « Le professeur d'éloquence française aurait bien mal fait son devoir si les jeunes gens n'avaient pas pris un goût très vif pour la parole brillante du général Foy. »

Tout cela courait la France, la soutenait, l'enflammait.

Un autre jour, les poètes contemporains, Béranger, Lamartine, Casimir Delavigne, Lebrun, bientôt Victor Hugo, se mettant à chanter la Grèce insurgée contre les Turcs, le professeur sent vibrer ce généreux enthousiasme de la France, et donne, lui aussi, sa note dans le concert. Il étudiait alors dans Racine l'art d'emprunter des sujets à l'antiquité et de transformer les types grecs. Voulant montrer la nécessité de ces transformations, le professeur s'écrie, à propos de l'*Iphigénie* du poète français :

1. *Souvenirs contemporains*, I, 387.

« Les Iphigénies de la Grèce moderne seront ces vierges chrétiennes étouffées sous les eaux et dont les tombes récentes, mais déjà consacrées par la piété publique, sont invoquées sous le nom de Callimartyres; les héros qu'elle célébrera dans ses chants seront ces vénérables patriarches indignement massacrés, et dont les linceuls déchiquetés et colportés dans toute la Grèce ont servi de talismans aux guerriers de Samos et d'Ipsara. »

M. Villemain avait le don de l'admiration et savait la communiquer. Aussi sa parole excitait-elle l'enthousiasme de tous. Tout cela s'est perdu. Mais les contemporains — et combien en reste-t-il ? — s'en souviennent encore ; les témoignages subsistent. Voici ce que Sainte-Beuve écrivait à ce propos [1] :

« Dans cette chaire, où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron et qui brave la *deformitas agendi* interdite à l'orateur, écoutez-le! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant le nombre , a dès l'abord tout racheté. Il se penche, et s'avance des lèvres vers l'auditoire : si le premier banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, ne le gêne pas par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance; il s'inquiète encore de son auditoire, sans doute, mais c'est de tous alors, et non de quelques-uns. Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et *ramassé* en soi, comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé — non; — il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point

1. *Portraits contemporains*, II, 383.

principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière différemment admirable M. Cousin : mais, penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! quelle révélation, pour qui sait les saisir, sur les secrets de naissance de la pensée littéraire! Et là où il faut se souvenir, sa mémoire vaste, distincte, actuelle, et qui a un certain tour d'invention, devient un nouvel étonnement. De même que son érudition classique est sans calepin, sa mémoire d'orateur porte tout avec elle; elle égale, je le parierais, celle d'Hortensius; elle n'a pas l'air, je vous assure, de se rattacher du tout aux compartiments du plafond, comme Quintilien le raconte de Métrodore. Si le passage de l'auteur à citer ne se trouve pas assez tôt sous la main, elle le sait tout entier et le récite; elle est inexorable aussi pour les mauvaises phrases et les citations moqueuses; dans l'entraînement de la parole, à force de présence d'esprit, elle lui a joué plus d'une malice : car son irrésistible naturel s'échappe alors, il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur (*dicta*, *sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne, et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût!), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore, et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

Mais rien ne serait plus injuste que d'attribuer le succès du professeur à des incidents extérieurs ou même à son talent de parole. C'est un succès de bon aloi, solide et qui dure. Ses livres sont là et rendent témoignage.

M. Villemain renouvelait la critique, comme Augustin Thierry l'histoire, et M. Cousin la philosophie. Voilà sa

part à la floraison du renouveau. Et comment la renouvelait-il?

Par la science d'abord. Geoffroy et La Harpe étaient profondément et passionnément ignorants. Ce que La Harpe ne savait pas, il le niait. Pour lui, la critique ne consistait qu'en arrêts rendus. Il ignorait surtout l'antiquité, et comment sans elle connaître la littérature française? Il est douteux qu'il ait jamais lu un auteur grec dans le texte. Quant au latin, il a traduit Suétone, mais sa traduction est pleine de contresens. M. Villemain savait à fond le grec. Il aimait à réciter dans *Philoctète* le rôle d'Ulysse qu'il joua à douze ans, connaissait Pindare du premier vers au dernier, en fit proposer une traduction au concours, et, comme aucune d'elles ne le contentait, il la faisait lui-même. A l'Académie des Inscriptions, il maintenait la vraie critique littéraire contre certaines incursions prétentieuses et niaises. En 1822 il publiait, à mesure qu'elles arrivaient, les feuilles du palimpseste de la *République* de Cicéron, découverte par Angelo Maï. Bref, il était en France le représentant de cette connaissance profonde, sympathique et intelligente de l'antiquité.

Il faisait plus : il savait ou étudiait le moyen âge et les littératures étrangères, toutes choses qu'ignoraient et méprisaient La Harpe et ses contemporains. Il connaissait les monuments de l'éloquence et de la poésie chrétiennes au IVe siècle. Il ne cessa jamais d'agrandir son horizon. Sa critique était donc nourrie, substantielle. Il avait sa base d'opérations : c'est le premier point, le plus important.

Il faut joindre à cela la méthode. A vrai dire, son prédécesseur, La Harpe, n'en avait pas, et ne pouvait pas en

avoir : la méthode n'est que le résumé d'un long travail préparatoire ; c'est la quintessence, c'est l'art de savoir disposer ses richesses. M. Villemain, lui, avait une méthode très heureuse et très féconde. D'une part, il replaçait toujours l'auteur et l'œuvre dans leur milieu ; ainsi il expliquait Racine par la cour de Louis XIV. D'autre part, il étudiait le genre littéraire, l'histoire de ce genre, ses transformations suivant les temps et les pays, passant ainsi successivement de la Grèce à Rome, puis en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne. S'il n'alla jamais en Allemagne, c'est qu'il aimait la clarté et qu'il avait du goût.

Enfin, il savait, il aimait *admirer*, et communiquait son admiration. Il traduisait d'une façon supérieure et lisait dans la perfection.

On a dit de M. Villemain : Oh ! c'est vieux ; c'était bon de son temps. — Mais quoi? Qu'est-ce que la critique nouvelle a ajouté à cette critique renouvelée ? La physiologie, quand elle l'a pu (car parlez-moi de la physiologie des anciens !) ; elle a insisté davantage sur l'histoire, sur les faits, sur le positif ; elle a *fatalisé* la critique, Comme si cette chose divine, incompréhensible, le Génie, l'Inspiration, pouvait être ramenée à une cause ! Elle a à peu près supprimé la théorie esthétique ou littéraire. Plus de genres, plus de règles. Mais il y avait des genres et des règles pour Virgile, Corneille, Racine, Voltaire même. Il faut savoir ces théories, non pour faire une belle œuvre moderne, originale, mais pour juger, pour comprendre les œuvres d'autrefois, modelées sur ces théories.

Voilà pour M. Villemain une originalité incontestable et d'incontestable mérite.

Il y a cependant une réserve à faire. Le professeur était vif, pressant, net ; il prodiguait la lumière et le relief. L'écrivain est plus timide. Il écrit trop bien, ne s'abandonne pas assez. D'où cela vient-il ?

Appliquons-lui sa méthode, en allant au delà, en y ajoutant un peu de la méthode d'aujourd'hui.

M. Villemain a subi des influences ; d'abord celle de Luce de Lancival, son professeur de rhétorique, évoqué en 1826 au secours des classiques, comme Ajax et Teucer au secours des Athéniens. Auteur d'*Hector*, la seule tragédie qui ait plu à Napoléon, Luce de Lancival appartenait à l'école de Delille, l'école de la périphrase et des fausses élégances. Ce fut la première influence que subit M. Villemain.

Vint ensuite l'Académie, qui le prit à vingt ans et ne le lâcha plus. Lauréat, au sortir du collège, membre à trente ans, secrétaire perpétuel, il conserva toute sa vie une certaine timidité de goût, le respect quand même pour la tradition, l'habitude de la période, des sous-entendus, des fines allusions, de la périphrase, la terreur du révolutionnaire.

Dans les salons, cette succursale de l'Académie, c'est le même esprit qui règne. Il est merveilleux que dans cette atmosphère M. Villemain ait conservé tant d'ouverture d'esprit. Mais son style n'est pas assez dégagé. Il ne détache pas, n'enfonce pas suffisamment. On voudrait un peu plus de Saint-Simon, de Pascal, un peu moins de Thomas. Les rapports sur les concours sont un genre fort difficile. Il faut louer et varier la louange, montrer qu'on n'est pas dupe, que le lauréat, bien que lauréat, n'est pas encore un grand homme. Il faut tendre au lauréat la couronne avec le geste le plus aimable, les compliments les mieux tournés, mais,

en la lui posant sur le front, lui faire sentir les épines. M. Villemain excellait dans ce genre.

Je terminerai par un regret. Témoin, spectateur attentif de l'effort romantique, M. Villemain n'a jamais voulu intervenir dans le débat. En vain, dans une pièce de vers, Sainte-Beuve le cajole pour en obtenir un compliment, ou tout au moins un encouragement; M. Villemain se dérobe :

> Je veux vous dire mon souci,
> Chaque fois que chez vous je n'ai pas réussi.
> Si votre grâce aimable élude quelque chose,
> Quand je vous parle vers, si vous louez ma prose...

Il eût pu cependant, il eut dû peut-être prendre le rôle d'arbitre et de modérateur. Peut-être eût-il empêché les écarts, les excès. Mais il était trop timide, et son goût délicat était souvent choqué. Et puis un enfant perdu, Stendhal, l'avait attaqué violemment dès 1820. Il se réserva.

Que pensait-il, au fond, du drame moderne? Je ne sais. Quant à la poésie lyrique, il ne pouvait assister avec indifférence à sa splendide explosion. Il a en effet, un peu tard il est vrai, en 1859, dans son *Essai sur la poésie lyrique et le génie de Pindare*, salué et admiré avec chaleur Béranger, Lamartine et Victor Hugo. Il cite même ces vers hardis où le poète se montre

> Jetant le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
> Dans le rythme profond, moule mystérieux
> D'où sort la strophe ouvrant ses ailes vers les cieux.

Cette citation révèle un Villemain émancipé. Il admet, puisqu'il cite. Il cite encore quelques strophes de cette pièce délicieuse des *Feuilles d'automne :*

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or, plus riche, épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées ;
La ballade est plus fraiche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée !

Venez, enfants ! — A vous jardins, cours, escaliers !
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur, et mon âme, et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse !

Pourquoi M. Villemain a-t-il détaché de l'œuvre du poète ces vers et non d'autres? Je ne sais, mais il me semble que dans ces choix la main du critique a été guidée par le cœur du père. Les enfants dérangent bien des choses dans un cabinet où l'on travaille, mais que n'y apportent-ils pas !

LAMENNAIS

Aucun des écrivains du XIXe siècle ne porte plus vive et plus éclatante que Lamennais l'empreinte des oppositions, des contrastes absolus qui sont comme le génie de notre temps. C'est une étude pénible, douloureuse, mais qu'il faut faire.

Lamennais est mort en février 1854, et, d'après ses dernières volontés, fut enterré dans la fosse commune. « Je veux être enterré au milieu des pauvres, et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre. Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église. »

Même à ce moment d'indifférence générale, on fut frappé. Peu après, un procès réveilla l'attention ; trois ans plus tard, deux volumes nouveaux, publiés par la famille, permettaient de l'embrasser dans son entier développement. Puis le silence se fit. On croit Lamennais fini : jamais il n'a été plus vivant.

Esquissons d'abord sa biographie et les traits extérieurs de sa physionomie.

Né en 1782, à Saint-Malo, d'un armateur généreux et bienfaisant, il aura la mélancolie ardente du Breton, le dévouement aux causes perdues. Privé de sa mère à cinq ans, il fut un enfant chétif, sauvage, indiscipliné, un adolescent violent, amoureux de tous les exercices du corps, la natation, l'escrime, etc. Il était petit, maigre, nerveux, avait un front large, un nez long, fortement attaché, des lèvres minces, l'œil gris, la tête penchée d'ordinaire. Il étudie mal, sans suite, lisant tous les livres de son oncle, et ne peut faire sa première communion qu'à vingt-deux ans. L'orage avait déjà commencé. Pendant dix ans il traîna une jeunesse ardente et sombre, pleine de dégoûts, d'élans de piété maladifs. L'air lui manquait sous l'Empire et il ne découvrait pas sa voie. Comme les natures faibles mais riches, qui ont un monde intérieur et à qui l'extérieur importe peu, il se laisse alors mener. A vingt-six ans il est tonsuré, et ordonné prêtre en 1816. Alors il a un cri de désespoir et de révolte contre son frère et l'abbé Carron. Puis le ressort se retend, et toutes ces énergies refoulées, contrariées, accumulées sans issue, éclatent en 1818 dans le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

Le succès fut énorme. Lui, découragé, dégoûté, hésite à poursuivre. Le second volume ne paraît qu'en 1821. L'auteur a pris son parti, et une position qui n'est qu'à lui : il combat les libéraux, les gallicans, le gouvernement, l'Université; il est théocrate. Il y eut huit ans de luttes acharnées. Lamennais effraye mais séduit les jeunes imaginations, Lacordaire, Montalembert. A Rome on le félicite, on songe à le faire cardinal.

Après la révolution de 1830, il fonde l'*Avenir*, et une évolution se fait dans ses idées. Il veut y associer Rome, qui refuse et le condamne. Il se soumet, réservant son droit d'homme et de citoyen.

En 1834, paraissent les *Paroles d'un croyant*. Lamennais déclare la guerre au catholicisme et à la royauté. Condamné sous Charles X pour ses attaques contre la charte trop libérale, il est condamné sous Louis-Philippe pour attaques contre la charte trop peu libérale.

1848 arrive. Il est nommé député de Paris, et siège à la montagne à côté de Lacordaire, député des Bouches-du-Rhône, tandis que Montalembert, député du Doubs, siège à droite. Redevenu en même temps journaliste, il fonde le *Peuple constituant*.

Après le 2 Décembre, qui le réduisit au silence, il s'occupa à traduire la *Divine Comédie*. Malade, il meurt silencieux, isolé. Une dernière évolution s'était sans doute accomplie en lui; il repoussait la croix.

Ces faits indiquent une nature violente, tourmentée, extrême, de forte imagination plutôt que de réflexion. Ces natures subissent plus que d'autres la pression des choses extérieures, l'influence de leur temps, et quelle époque fut plus féconde en secousses de tout genre?

Reprenons les diverses époques traversées par lui.

Il a vingt ans quand paraît le *Génie du christianisme*. Et après, que voit-il? le concordat, la servilité du clergé, le catéchisme de ce temps-là. Le décor de Chateaubriand! Y a-t-il de quoi remplir une âme ardente, haute, généreuse? Il doute de l'influence de cette religion; il n'admet pas que ces évêques nommés ainsi soient les pasteurs vrais du trou-

peau. De là son livre de la *Tradition des évêques*. C'est une période de langueur, de dégoût, d'indignation concentrée.

La Restauration revient : elle va tout remettre dans l'ordre. Non : la charte reconnaît la liberté de conscience, l'enseignement de l'État. Il y a des évêques gallicans, un ministre de l'instruction publique, Frayssinous. Est-ce là le vrai catholicisme? Non; partout l'indifférence. Les libéraux, les philosophes, les déistes, les protestants, les hommes d'État, les rois, tous sont indifférents.

C'est alors que paraît le second volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Lamennais somme chacun de remplir son devoir. Lequel? Il n'y a qu'une autorité légitime, celle du témoignage universel des hommes. Ce témoignage constate l'existence de la religion partout : *Aucun État ne fut fondé que la religion ne lui servît de base*. Il n'y a qu'une religion vraie, la religion catholique. Son représentant, le pape, incarne en lui toute vérité. Donc, rois, inclinez-vous devant lui; servez-le. C'est votre raison d'être. Si vous ne le faites, l'insurrection contre vous est légitime. La Ligue, peu connue, est *une des plus belles époques de notre histoire*.

Il y eut stupeur. Les libéraux crièrent : « Voilà comme on entend la charte dans le clergé! » Les gallicans protestèrent. Le gouvernement eut des velléités. Les cours de la Sorbonne furent suspendus, l'École normale fut licenciée. Mais qu'était-ce que cela? Lamennais gourmandait sans cesse le gouvernement, l'invectivait. Il lui reprochait de ne point assez oser. Ne pas imposer à tous la tyrannie, c'était pour lui tyrannie : « Jamais si exécrable despo-

tisme n'avait pesé sur la race humaine; la Restauration a le signe de Caïn. »

Tel était Lamennais, c'est-à-dire logique, le seul logique d'alors, quand 1830 éclate.

Voici le grand réveil des peuples. Depuis 1815, épuisés, ils sommeillaient, languissaient, et de plus en plus étroites se serraient les entraves. La France donne la secousse. La Pologne répond : Mickievicz arrive à Paris. L'Italie s'agite : Maroncelli accourt, Pellico agonise. La Belgique se soulève. L'Espagne va peut-être, au chant de Riego, secouer son Ferdinand VII. La Grèce est libre. La face du monde va se renouveler.

Voilà le salut, s'écria Lamennais. Les rois s'en vont, les peuples arrivent. A l'œuvre, amis! Hâtons ce jour heureux de la liberté, de la vérité universelle, du catholicisme qui en est l'expression complète et définitive. Les rois n'ont point voulu prendre en main la direction du mouvement divin qui emporte les peuples, que l'Église s'en saisisse.

Puis, impatient, Lamennais va à Rome. Quoi! cet homme de foi dans ce milieu! ce saint Bernard parmi ces renards de la vieille politique!... Après l'avoir fait longtemps attendre, on repoussa son dévouement compromettant. Il s'inclina, supprima l'*Avenir*, revint en France condamné par l'encyclique de Grégoire XVI.

Ce fut dans sa vie un instant solennel. Que fera-t-il? La réaction est partout triomphante. La Pologne est écrasée : l'ordre règne à Varsovie. L'Italie est écrasée : la Papauté condamne les vaincus. Son esprit fut troublé. Nous avons peu de documents sur cette crise, car il ne parlait pas de lui-même; mais Maurice de Guérin écrivait alors (1833) :

« Savez-vous, nous disait M. Féli, pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, comme dans des temps horribles, mais à deux mondes.

« Il nous disait encore en entendant sonner la pendule : si on disait à cette pendule qu'elle aura la tête coupée dans un instant, elle n'en sonnerait pas moins son heure jusqu'à ce que l'instant fût venu. Mes enfants, soyez comme la pendule; quoi qu'il doive arriver, sonnez toujours votre heure. »

Il sonna son heure. Ce furent les *Paroles d'un croyant*.

Arrière les rois, arrière le pape! Les peuples, guidés par le Christ, assurent la félicité de l'avenir.

« Lorsque, après une longue sécheresse, une pluie douce tombe sur la terre, elle boit avidement l'eau du ciel qui la rafraîchit et qui la féconde.

« Ainsi, les nations altérées boiront avidement la parole de Dieu, lorsqu'elle descendra sur elles comme une tiède ondée.

« Et la justice avec l'amour, et la paix et la liberté germeront dans leur sein.

« Et ce sera comme au temps où tous étaient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

« Les pères diront à leurs fils : Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir!

« Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos fronts, à présent si calmes; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent jadis de profonds sillons. Les vôtres sont comme au printemps la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir!

« Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : Vous êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il

nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères; mais quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir!

« Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs se fanent, elles passent; vient un jour où ni la rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les colore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui jamais ne se fane, ni ne passe. Nos pères sont comme l'épi qui se remplit de grains vers l'automne, et nos mères sont comme la vigne qui se charge de fruits. Il nous est doux de voir nos pères; il nous est doux d'être auprès de nos mères : et les fils de nos pères et de nos mères nous sont doux aussi. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir. »

Mais que de luttes! Les rois sont puissants : ils ont des armées, ils savent imposer l'obéissance passive. Oui; mais le jeune soldat, le soldat de l'avenir est là.

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression pour briser leurs chaînes, et les chaînes du monde.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre contre les hommes iniques pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de

quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : un fils vous est né; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond : il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restait.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots l'air qui manque à leur poitrine et la lumière que cherchent leurs yeux.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples, et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

« Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu?

« Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

« Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat! »

C'est lui qui rendra la patrie à l'exilé qui s'en va errant sur la terre.

« Que Dieu garde le pauvre exilé!

« J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

« Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

« Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? l'exilé partout est seul.

« Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

« Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

« On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous? Et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

« J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

« J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

« J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

« Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

« Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir, pères, frères, épouses, amis.

« La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

« Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé! »

Une fois dans cette voie, Lamennais ne s'arrêta plus. Il ne vit plus que bourreaux et victimes. De là, des invectives ardentes, des cris d'amour et de sympathie, une joie profonde à dire au peuple : *je souffre pour toi!*

Le peuple ne l'oublia pas en 1848 ni en 1849. Mais il oublia une partie de son enseignement, le devoir, la douleur, la patience, l'amour. De ce côté-là encore il eut une déception, cruelle en Juin, plus cruelle en Décembre. De là, ce silence des dernières années, et peut-être aussi l'Évangile condamné.

Tel est l'homme, telle est l'œuvre dans ses traits essentiels. Ce qu'il a été, le voici :

Ce fut une imagination puissante, un cœur passionné. *Il est né martyr*, disait Lamartine. Cette imagination lui a montré les divers aspects des choses, mais *successivement*.

Le philosophe, l'homme d'État, les voient à la fois, les examinent, pèsent, balancent, jugent le vraisemblable, le praticable. Lui, il se jetait tout entier du côté qui rayonnait. Une évolution le rejetait dans l'ombre, et amenait une autre face à la lumière. Il s'y jetait encore; il saisissait tout d'une étreinte passionnée. Les compromis, les tempéraments, n'entraient pas dans son esprit. Déistes, protestants, libéraux, il les vomissait tous avec dégoût. Soyez ceci *ou* cela, disait-il, non ceci *et* cela.

La calomnie s'est lassée. Sa sincérité, son désintéressement absolu, étaient trop évidents. Mais le scepticisme a triomphé. Ne dogmatisons jamais, disons-nous; n'affirmons rien; ne condamnons personne; ne lançons l'anathème contre aucune doctrine. Qui sait si celle que nous anathématisons ne sera pas demain la nôtre, que nous exalterons? Tout est vrai, tout est faux; rien n'est vrai, rien n'est faux. — ... Chétive satisfaction d'amour-propre! C'est la foi qui mène le monde, ce sont les violents qui ravissent le ciel. Et, dans un autre ordre d'idées, pour les choses de ce monde, ce sont les hommes de conviction qui sont les conducteurs de l'humanité. Ils amènent à la lumière une idée qui doit avoir son jour, qui représente une étape du progrès universel. Il faut qu'elle soit discutée. Dût-elle être rejetée, il est bon qu'elle ait été lancée dans le monde; il fallait qu'elle le fût.

A ce point de vue, il y a peu d'hommes dont la vie ait été aussi utile que celle de Lamennais. Il a posé successivement — et avec quelle force! — ces problèmes issus de la Révolution, qui nous serrent encore à la gorge. Et il me semble que depuis lui ces problèmes ont acquis une singulière précision. C'est lui qui est le premier auteur de ce

mouvement ultramontain, si bruyant aujourd'hui. Le *Syllabus* récent n'est que le développement logique de l'Encyclique de Grégoire XVI de 1832, plus absolu, plus impérieux, plus condensé! C'est le sang qui afflue au cœur de celui qui étouffe... Plus de compromis d'aucun genre; plus de gallicans, plus de libéraux. Lacordaire, Montalembert, sont accusés par M. Veuillot de n'être pas de vrais catholiques. Ils courent à Rome, exigent la condamnation de Veuillot, et le pape répond : c'est Veuillot qui a raison. Liberté de conscience, liberté de penser, d'écrire, tout cela, c'est la Révolution : que tout cela soit anathème.

Et, d'autre part, qu'y a-t-il en face de l'infaillibilité doctrinale de Rome? Quelle est la force debout! Celle du peuple, seul souverain de droit et de fait, malgré d'apparentes éclipses. Et qui a imprimé si avant cette conviction des droits modernes? C'est Lamennais. Le peuple ne lit ni les philosophes, ni les publicistes; il écoute les hommes de foi; il croit ceux qui souffrent pour lui.

Voilà l'œuvre de Lamennais. S'il n'a résolu aucun problème, il a posé, et d'une façon impérieuse, irrésistible, le grand, l'unique problème : *Autorité, liberté.*

Auprès de cela, les questions de style ont peu d'importance. Cependant c'est le vêtement de la pensée, et d'une pensée qui a remué les hommes. M. Renan, qui est un raffiné, trouve qu'il a manqué à Lamennais l'*art des nuances*, qui est le dernier mot de l'art. Il dit : « Il y a chez lui trop de colère et pas assez de dédain... Les conséquences littéraires de ce défaut sont fort graves : la colère amène la déclamation et le mauvais goût. Le dédain, au contraire, produit presque toujours un style délicat. La colère a besoin

d'être partagée ; elle est indiscrète, car elle veut se communiquer. Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul; il est discret, car il se suffit. » Que cela est bien dit ! Non, Lamennais n'a pas connu cette *fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul.* Il faut qu'il s'épanche. C'est une âme qui déborde en invectives contre les bourreaux, en consolations tendres aux victimes, en ravissement des contemplations sublimes.

BÉRANGER [1]

Béranger appartient à l'histoire : il a fait la révolution de 1830. Pendant quinze ans il a été l'écho sonore de tous les sentiments qui agitaient nos pères.

Il appartient aussi à l'histoire de l'art : c'est un créateur et un écrivain ; il restera à ce titre. La forme sauvera le fond.

Quand il mourut, le gouvernement impérial intervint, le revendiqua, s'en empara. Il y eut déploiement de force armée. Il l'avait prévu. On sait qu'en ces temps-là les funérailles d'un républicain célèbre avaient été parfois le signal d'une insurrection. En 1854 il disait :

LE MORT ET LA POLICE.

Vous mort, il faut qu'on vous enterre.
Que de gens viendront au convoi !
Pleureurs de mauvais caractère,
Prêts à tout mettre en désarroi.
Nous savons comment tombe un roi :
Voudriez-vous que le char de l'empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas ?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, monsieur : ne mourez pas.

1. Notes très sommaires d'une leçon faite en 1876. Se rappeler, ici plus que jamais, que ces leçons étaient faites devant des dames.

C'est ce que Sainte-Beuve appela mourir *en communion parfaite* avec le gouvernement impérial [1].

Aussitôt articles de pleuvoir. Regain d'articles l'année suivante, lors de la publication des *Œuvres posthumes*. Bien des gens prirent alors leur revanche. Béranger fut assez faiblement défendu, et par des gens de peu d'autorité. On le jugea un peu comme il avait jugé les événements et les hommes jadis, c'est-à-dire au point de vue du parti. C'est le destin des hommes de lutte...

Où est la véritable note?

Il a prétendu nous l'indiquer dans sa *Biographie*, œuvre d'un art consommé, spirituelle, caressée, nuancée avec un soin infini.

« — Ne vous trompez pas sur moi, dit-il; mes contemporains se sont plus d'une fois trompés... Places offertes, Académie, croix, fortune, même des odes en mon honneur, rien de tout cela n'était fait pour moi. — Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! je faisais de la paresse... Je ne suis et ne veux être qu'un *chansonnier*. »

Par là il se réservait un petit coin bien à lui, à lui seul. Il maintenait l'unité de son rôle et de sa vie. Calcul permis, légitime et habile. Ses amis devenaient ministres; il n'était pas fâché qu'on remarquât qu'il n'était rien. Il n'était ni décoré, ni même de l'Académie : c'était une malice de sa part. Sainte-Beuve aurait voulu que l'Académie le nommât. En résumé, il veut qu'on dise : Il ne fut rien que chansonnier, le premier de tous... Il vécut et mourut pauvre et indépendant.

Indépendant!... Refuser places et croix, est-ce toute

1. *Moniteur*, article non signé.

l'indépendance? Il y a d'autres jougs que ceux du pouvoir. L'homme de parti est-il indépendant? L'amant de popularité, l'est-il? Qu'ils sont rares, ceux qui ne subissent aucune tyrannie!

Béranger, indépendant à l'égard de tous les pouvoirs, ne l'a jamais été à l'égard du premier de tous, du plus influent, de celui dont la force croissait tous les jours, qui chaque jour voyait croître le nombre de ses courtisans : le peuple. *Le peuple, c'est ma muse*, disait-il. C'était aussi son roi, son maître...

Je n'ai flatté que l'infortune.

Il ne faut pas flatter même l'infortune; il faut la consoler. L'infortuné, d'ailleurs, c'était le souverain... au moins en expectative.

Béranger naquit en 1780, à Paris, rue Montorgueil. Sa première éducation fut nulle, même mauvaise. Son père et sa mère étaient fort légers. Puis, à seize ans, il vit le Directoire, les mœurs du temps. Il ne fit pas d'études classiques, vivait au jour le jour, dans le milieu littéraire de l'empire. Il débute par *Clovis*, poème épique; puis il fréquente le Caveau, société de buveurs. Il publie son premier chant vers 1813 : le *Roi d'Yvetot*. C'est le cri de la France : la paix. Telle est la première période.

La deuxième période va de 1815 à 1830. C'est son beau temps. Il fut en pleine faveur auprès du maître, du peuple, s'entend. Il attaqua la Restauration et son gouvernement. Employé d'abord, il donna sa démission. Deux fois il fut condamné à la prison et à l'amende, en 1822 et en 1828. Trois mois et neuf mois de prison; 10 000 francs d'amende.

Sa popularité est à son comble. Sous les verrous il chante d'autant plus. Quand il sort de prison, la royauté est minée. Le vertige la prend. Viennent Polignac, les mesures de rigueur. Chateaubriand attaque le gouvernement. Le flot populaire bat les premières marches du trône.

La révolution de 1830 arrive. Les amis de Béranger sont maîtres du pays. Ils veulent la république. Lui, incline pour la monarchie. Elle se fait. Il refuse tout. Les hommes de 1830 sont usés bientôt; lui seul reste populaire. Il n'est ni éligible ni électeur. En 1833 il publie un recueil avec préface au peuple. Outre les chansons du temps de la Restauration, il y insère quelques chansons nouvelles et dans la note du jour : *Pologne*, *Italie*, *Nostradamus*. Mais surtout il y aborde les idées socialistes. C'est le moment où Saint-Simon, Fourier, Enfantin proposent des remèdes aux misères du prolétaire, où Lamennais écrit *l'Apôtre*. Béranger est de plus en plus populaire. Il est même la seule puissance qui reste debout. Il a une cour composée de Lamennais, de Chateaubriand, de Thiers, de Michelet, de Lamartine, etc., qui viennent le voir à Passy, où il s'est fixé.

En 1848 la république est proclamée ; il est électeur et éligible, et élu, ce qui l'embarrasse fort. Il donne sa démission. Il a toujours sa cour. Mais une certaine inquiétude se répand. L'insurrection de Juin éclate; Louis-Napoléon Bonaparte est élu Président...

Survient le coup d'État du 2 Décembre. L'année suivante, l'empire est rétabli. Béranger reste encore à l'écart : il est vieux. Et que ferait-il ? Il revient à Paris et y meurt en 1857.

Voici ses derniers vers à la France :

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure où mon baume a coulé.
Le Ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu,
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. — Adieu...

C'est l'Égalité qu'il a chantée plutôt que la Liberté.

Telles ont été les diverses phases de sa vie. Elle a de l'unité, chose rare en ce siècle, mais une unité pour ainsi dire extérieure.

Le poète était un homme sage, raisonnable, froid. Il n'a suivi son élan qu'une fois, n'a joué son va-tout que sous la Restauration, avec chances de gagner...

Charitable, serviable, il vient en aide à Rouget de l'Isle; les blessés de la politique sont pansés par lui.

En quoi consista l'influence de Béranger? Comment put-elle s'exercer? Le voici : il fut un écho. Mais quel écho? Il y a des échos du ciel, de Dieu, du monde supérieur, de l'infini, de la nature,

Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts.

Ceux-là entendent des voix que nous n'entendons pas. Ainsi Corneille fut l'écho des hauts instincts de l'âme humaine; Homère, Pindare, Virgile, des antiques traditions nationales, héroïques et religieuses; Juvénal, d'Aubigné, des indignations généreuses, avec un idéal qui

arrache l'œuvre aux vulgarités du moment et l'emporte là-haut. Béranger n'est dans aucune de ces régions.

Il chante pour le peuple, dit-il. « Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime. » Le peuple, depuis 1789, *a mis la main aux affaires du pays*. Qu'est-ce donc que *le peuple?* Mot élastique, équivoque, que bien des ambitieux sans cœur ont eu à la bouche. De 1815 à 1830, le peuple pour qui chante Béranger, c'est le *bellua multorum capitum* d'Horace. C'est, en politique : le constitutionnel libéral qui aime la charte et veut s'y tenir; le républicain de 1792 et le républicain moderne; le bonapartiste, l'officier en demi-solde; c'est l'ouvrier des guinguettes, le bourgeois voltairien, le paysan à qui on fait peur du retour de la dîme et de la corvée. Béranger est l'écho de toutes les passions, de toutes les rancunes, de toutes les colères, de tous les mépris qui grondent autour des Bourbons.

« On déblatère contre les émigrés : il lance *le Marquis de Carabas;* pour ceux qui aiment les choses plus salées, *la Marquise de Pretintaille;* pour ceux qui gardent le culte de la Révolution, *la Déesse de la Liberté;* pour les bonapartistes, il chante la gloire impériale, *le Vieux Drapeau*, *les Souvenirs du peuple*, *le 5 Mai*, *le Vieux Sergent*. Puis des attaques directes contre la personne des rois, des provocations à la défection dans l'armée : *Nouvel Ordre du jour* (1823); puis surtout contre les jésuites :

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?....
Eteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Et enfin la plaisanterie licencieuse, effrénée...

Voilà les sentiments dont il est l'écho. Ils existaient ; il s'en est pénétré. Il a été à la fois républicain, soldat, bourgeois, ouvrier, paysan, bonapartiste surtout. Il a mêlé l'empire et la liberté, *principatum ac libertatem*. Il a fait la légende.

Voilà les causes premières de sa popularité. Tout n'était pas mauvais; mais il s'en fallait que tout fût bon. On ne se tient pas impunément au niveau de la foule. Le poète doit être au-dessus. Il s'inspire de ce qui est ; mais il l'élève, le transforme, l'idéalise. Aussi le vrai poète ne sera-t-il jamais vraiment populaire.

Mais on me dit : Vous méconnaissez tout un côté de l'œuvre. Béranger était religieux ; il croyait en Dieu, au *Dieu des bonnes gens*. Il croyait même à la charité. Il y a un refrain :

Sauvons-nous par la charité...

Enfin il y a la chanson du *Chansonnier et du Cardinal*, qui est supérieure.

Quel beau mandement vous nous faites !
Prélat ! il me comble d'honneur !
Vous lisez donc mes chansonnettes ?
Ah ! je vous y prends, monseigneur !
Entre deux vins souvent ma muse
Perdit son bandeau virginal.
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Çà, que vous semble de Lisette
Qui dicta mes chants les plus doux ?
Vous vous signez sous la barrette !
Lise a vieilli, rassurez-vous.

Des jésuites elle raffole,
Et, priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise veut une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

A chaque vers patriotique
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous, grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain ?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre;
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Au fond, vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on met la nappe ;
Partez pour Rome, à ce signal.
Le saint-esprit fasse de vous un pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Sa morale vaut sa politique et sa religion. C'est un épicurisme peu décent. C'est un Gaulois, dit-on, de la lignée des Rabelais et des La Fontaine. Les Gaulois, en tout cas, avaient le respect de la femme.

Béranger n'a donc été qu'un interprète. C'est beaucoup.

Après 1830, quand la lutte fut terminée, les questions politiques passèrent au second plan, les questions sociales se posèrent, bien plus graves. Les systèmes se succèdent. Lamennais jette ses cris de colère; l'horizon s'assombrit. Le prolétaire gronde, s'impatiente. On peut prévoir des explosions terribles. Béranger est avec le prolétaire révolté. Voyez *Jeanne la Rousse*, *le Braconnier*, *les Contrebandiers*, *Jacques*, *Nostradamus*, *le Déluge*, *Plus de rois*, *les Fous*.

Tel est le secret de sa popularité. Il a suivi tous les mouvements de la sensibilité populaire; il les a tous chantés, *flattés*. Lui modéré, prudent, calculateur, il s'est fait révolutionnaire.

Voilà bien des réserves, plus que des réserves, des critiques, des accusations. Je me hâte de laisser ce terrain brûlant. J'arrive à la *forme* de l'œuvre.

Elle est admirable. Béranger est le créateur d'un genre nouveau et essentiellement français. Avant lui on ne connaissait guère que la chanson bachique, licencieuse, avec des couplets mal rimés, arrivant à un refrain connu, qui était tout. Il a gardé le cadre, mais il y a fait entrer toutes les idées, tous les sentiments, l'ode, l'élégie, la satire.

Le refrain est une tyrannie; il faut que la pensée retombe d'aplomb sur lui. De plus, la rime est impérieuse; mais c'est une aide aussi; car le refrain la reprend condensée et, la ramenant sans cesse, la met en toute sa lumière. Il y a des obscurités parfois. Cela est trop serré. Tout mot porte; tout a une intention. C'est laborieux; mais l'art, le fini est merveilleux. La variété des cadres est inépuisable. Tantôt

c'est un récit, un drame avec dénouement; tantôt c'est un personnage en scène qui se peint lui-même; tantôt le dialogue intervient.

Les plus heureuses sont celles où le refrain subit une légère modification, ce qui donne plus de variété à la chanson; tel est *Nostradamus*, et celles où la modification porte, non sur le temps, mais sur la chose, comme dans *le Malade :*

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs,
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature ;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape a renversé mon verre :
Plus de gaîté : mon front se rembrunit :
Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère,
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Dans mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs;
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'Aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus, qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter, etc., etc.

Mais à quoi bon essayer de décomposer les éléments de la chanson ? Victor Hugo, le grand artiste, nous indiquera le procédé :

« Si je voyais Béranger, disait-il, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Chateaubriand au Luxembourg; il ne m'a pas vu; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants qui, assis à terre, jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus : « J'ai été ministre, j'ai été « ambassadeur, etc.; j'ai le Saint-Esprit, j'ai la Toison d'or, le « grand cordon de Saint-André, etc.; et une seule chose, à la « fin, m'amuse : c'est de voir les enfants jouer sur le sable. « J'ai fait *René*, j'ai fait le *Génie du christianisme*, j'ai tenu tête « à Napoléon, j'ai ouvert l'ère poétique du siècle..., et je ne « sais plus qu'une chose qui m'amuse : voir jouer les enfants « sur le sable. — J'ai vu l'Amérique, j'ai vu Rome et la Grèce, « j'ai vu Jérusalem, » etc. Et après chaque énumération de fortunes diverses, de grandeurs ou d'honneurs, tout revenait toujours à ceci : « *Voir les enfants jouer et faire des ronds* « *sur le sable.* »

PAUL-LOUIS COURIER

Béranger appelle un pendant, Paul-Louis Courier. Ils se rencontrèrent en 1822 à Sainte-Pélagie. Paul-Louis Courier appelait Béranger *l'homme qui fait de jolies chansons*. Béranger disait : « A la place de M. Courier, je ne donnerais pas ces deux mois de prison pour cent mille francs. » Tous deux étaient artistes, tous deux ont poursuivi la même œuvre et fait le plus grand mal à la Restauration. « Les cagots te feront assassiner, » disait-on à Paul-Louis Courier. L'année qui suivit la publication du *Pamphlet des Pamphlets*, il fut tué d'un coup de fusil, au milieu de ses bois. Ce dut être une vengeance particulière. Courier était raide, exigeant, mauvais coucheur. On peut croire, si l'on veut, que cela le disposait au rôle de pamphlétaire.

Cependant ses prédécesseurs, les glorieux, Cicéron vengeant Caton, Milton, Swift, Daniel de Foë, La Boétie, les auteurs de la *Satire Ménippée*, Pascal, Voltaire, Camille Desmoulins, semblent avoir obéi à un autre mobile. La postérité leur a donné raison : elle a flétri les Stuarts, n'a

cessé de protester contre les cruautés infligées à l'Irlande, elle est avec Caton et Cicéron contre César et Antoine, avec Pascal contre les jésuites, avec la Ménippée contre la Ligue, avec Voltaire contre Nonotte et Patouillet, avec Desmoulins contre la Bastille et contre la loi des suspects. Cicéron a été assassiné, de Foë mis au pilori; les jésuites ont jeté à la voirie les cadavres des solitaires de Port-Royal et les restes de Voltaire; Camille Desmoulins est mort sur l'échafaud. Mais ce sont les pages d'or de l'histoire du pamphlet. Accordons après cela que les pamphlétaires ne sont pas des moutons. En tout cas, ils ont été à un moment les interprètes de la conscience publique; il faut leur en savoir gré. Ils ont eu au cœur

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Pour Paul-Louis Courier, sa vocation se révéla tard, vers 1816, à l'âge de quarante-cinq ans. Ce qui domina toujours en lui, c'est l'artiste, le lettré, l'érudit. Nul ne fut plus passionné pour les chefs-d'œuvre du beau langage, du grec surtout, et de notre idiome aux XVIe et XVIIe siècles. Il ne fut pamphlétaire que par occasion, et il resta dans ses pamphlets un pur attique. On y trouve un art exquis, mais qui se sent.

Ce goût de beau langage, de littérature antique, naquit de bonne heure. Son père le destine à la carrière des armes, mais, pour éviter l'abrutissement, lui conseille les lettres. Elles devinrent le principal dans la vie de Paul-Louis Courier. Sa carrière militaire fut peu brillante. Il assista en 1792 à la canonnade de Valmy, au siège de Thionville, à celui de

Mayence. Ennuyé, il retourna en Touraine, puis partit pour l'Italie. Mais, après les belles campagnes de Bonaparte, il n'y avait plus rien à faire qu'à assister aux dévastations de nos soldats. Les mutilations exercées dans les musées et les bibliothèques lui arrachèrent un cri de douleur.

« Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple. La colonne Trajane est cependant à peu près telle que vous l'avez vue, et les curieux, qui n'estiment que ce qu'on peut emporter et vendre, n'y font heureusement aucune attention. D'ailleurs, les bas-reliefs dont elle est ornée sont hors de la portée du sabre, et pourront, par conséquent, être conservés. Il n'en est pas de même des sculptures de la villa Borghèse et de la villa Pamphilie, qui présentent de tous côtés des figures semblables au Deiphobus de Virgile. Je pleure encore un joli Hermès enfant que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérobant les armes d'Hercule, morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base, sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres Cupidinesque*, et les morceaux dispersés qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle.

« Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Onesti, au muséum Clémentin, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Les Anglais en ont eu leur part, et des commissaires français, soupçonnés de ce commerce, sont arrêtés ici ; mais cette affaire n'aura pas de suite. Des soldats qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican ont détruit, entre autres raretés, le fameux Térence du Bembo, manuscrit des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. La Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède, et l'Hermaphrodite — *immane nefas* — a un pied brisé. »

En 1804 il raconta, dans une lettre célèbre, pleine de malice et de mépris, le vote de l'Empire.

« Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble, et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour « en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expli- « quez-vous, dit le colonel; voulez-vous? ne voulez-vous pas? « — Je ne le veux pas, répond Maire. — A la bonne heure. » Nouveau silence. On continue à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis- « je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde « pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibé- « rer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez « comme Cicéron; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il « soit empereur, je vous prie? — Pour en finir, et faire notre « partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi, « vous, ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais « je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté? Être Bonaparte, et se faire sire! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur. »

Puis il partit pour la Calabre. Il n'y recueillit pas de gloire, y souffrit des misères de tout genre, mais y trouva des livres, des manuscrits. Il n'avait décidément aucun enthousiasme militaire. Souvent mis aux arrêts, il n'avait aucun respect, aucun amour de la discipline. Il finit par donner sa démission en 1808; mais l'envie de voir une vraie guerre le décide à reprendre du service en 1809. Il assiste à Wagram, aux désastres de l'île de Lobau, et rentre chez lui sans permission, avec la menace d'être fusillé comme déserteur. Voilà sa vie militaire. Il la fera valoir plus tard, rappellera qu'il a été canonnier à cheval, qu'il n'a rien demandé à la République, rien au Directoire, rien à l'Empire, et cela fera grand effet en sa faveur.

Mais sa vraie vie, ce fut sa carrière de lettré. A vingt et un ans il prie sa mère de lui envoyer un Démosthène. Il donnerait Euclide pour une page d'Isocrate. Il est en relation avec tous les savants, français et étrangers, avec Boissonnade, Clavier, Brunck, Danse de Villoison. Il furète les couvents, les bibliothèques, copie à Florence dans un manuscrit de Longus six ou sept pages inédites, fait un pâté d'encre sur le passage précieux, suscite des récriminations violentes de la part des savants, y répond dans une lettre à M. Renouard qui est le premier de ses pamphlets. En même temps il traduit Xénophon, Hérodote, publie un *Éloge d'Hélène* imité d'Isocrate, fait un travail sur une édition d'Athénée, etc. Ce goût pour les études sédentaires le décide à se marier, à quarante-deux ans, avec une jeune fille de dix-huit, Mlle Clavier. Il oublie sa femme et veut aller en Portugal. Il se présente à l'Académie des Inscrip-

tions, est repoussé, et se venge en écrivant une lettre à Messieurs de l'Académie qui lui avaient préféré un gentilhomme *de principes connus.*

« Messieurs,

« C'est avec grand chagrin, avec une douleur extrême, que je me vois exclu de votre Académie, puisque enfin vous ne voulez point de moi. Je ne m'en plains pas toutefois. Vous pouvez avoir pour cela d'aussi bonnes raisons que pour refuser Coraï et d'autres qui me valent bien. En me mettant avec eux, vous ne me faites nul tort; mais, d'un autre côté, on se moque de moi. Un auteur de journal, heureusement peu lu, imprime :

« Monsieur Courier s'est présenté, se présente et se « présentera aux élections de l'Académie des Inscriptions et « Belles-Lettres, qui le rejette unanimement. Il faut, pour être « admis dans cet illustre corps, autre chose que du grec. On « vient d'y recevoir le vicomte Prévost d'Irai, gentilhomme « de la chambre; le sieur Jomard, le chevalier Dureau de la « Malle : gens qui, à dire vrai, ne savent point de grec, mais « dont les principes sont connus. »

« Voilà les plaisanteries qu'il me faut essuyer. Je saurais bien que répondre; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que je vois s'accomplir cette prédiction que me fit autrefois mon père : *Tu ne seras jamais rien;* ce qui m'accommodait assez, et me semblait même d'un bon augure pour mon avancement dans le monde; car, en ne faisant rien, je pouvais parvenir à tout, et singulièrement à être de l'Académie; je m'abusais. Le bonhomme sans doute avait dit, et rarement il se trompa : *Tu ne seras jamais rien*, c'est-à-dire tu ne seras ni gendarme, ni rat de cave, ni espion, ni duc, ni laquais, ni académicien. Tu seras Paul-Louis pour tout potage, *id est* rien. Terrible mot ! »

Un peu plus loin, dans cette même lettre il ajoute, à propos de l'organisation des lettres :

« Oh! l'heureuse pensée qu'eut le grand Napoléon d'enrégimenter les beaux-arts, d'organiser les sciences comme les droits réunis, *pensée vraiment royale*, disait M. de Fontanes, de changer en appointements ce que promettent les muses, *un nom et des lauriers*. Par là, tout s'aplanit dans la littérature; par là, cette carrière autrefois si pénible est devenue facile et unie. Un jeune homme, dans les lettres, avance, fait son chemin comme dans les sels et les tabacs. Avec de la conduite, un caractère doux, une mise décente, il est sûr de parvenir et d'avoir, à son tour, des places, des traitements, des pensions, des logements, pourvu qu'il n'aille pas faire autrement que tout le monde, se distinguer, étudier.

« Les jeunes gens quelquefois se passionnent pour l'étude : c'est la perte assurée de quiconque aspire aux emplois de la littérature; c'est la mort à tout avancement. L'étude rend paresseux : on s'enterre dans ses livres, on devient rêveur, distrait, on oublie ses devoirs, visites, assemblées, repas, cérémonies; mais ce qu'il y a de pis, l'étude rend orgueilleux : celui qui étudie s'imagine bientôt en savoir plus qu'un autre, prétend à des succès, méprise ses égaux, manque à ses supérieurs, néglige ses protecteurs, et ne fera jamais rien *dans la partie des lettres*. »

C'est une véritable préparation aux pamphlets politiques, auxquels nous arrivons. Paul-Louis Courier est installé à la campagne en 1816. Il est propriétaire, cultivateur, notable, éligible, et assiste de loin à tout ce qui se passe : des émigrés arrivent de Coblentz et de Gand, exaspérés, décidés à être les maîtres. Les fonctionnaires sont ultra-royalistes; ceux qui ont servi l'usurpateur sont plus enragés que d'autres. Les menaces de tout genre pleuvent de toutes parts, surtout contre les acquéreurs de biens nationaux. Des espions parcourent les provinces, faisant le rôle d'agents provocateurs : des massacres ont lieu dans le Midi; la Terreur blanche règne. Par-dessus tout cela, le clergé : les jeunes

curés surtout se montrent intolérants, insolents, interdisent les danses, font empoigner un paysan qui n'a pas ôté son chapeau. Dans les communes, la population, de par le maire et le curé, est divisée en bons et en mauvais sujets.

Paul-Louis Courier est témoin de tout cela. Il entend les plaintes des paysans et des bourgeois, il voit leurs inquiétudes. On les menace des alliés qui occupent encore le sol de la France. N'y a-t-il donc aucune garantie contre ces persécutions et ces prétentions? Si, il y a la charte.

Voilà le terrain qu'il choisit. D'une part il généralise tout ce qui se passe chez lui, à la campagne, et qui se passait partout; d'autre part il invoque la charte.

« J'ai cru bonnement à la charte; j'ai donné dans la charte, en plein, je le confesse, à ma très grande honte; et pourtant de plus fins y ont été pris comme moi. De ma vie, sans la charte, je n'eusse imaginé de parler au public de ce qui l'intéresse. Robespierre, Barras et le grand Napoléon, depuis plus de vingt ans, m'avaient appris à me taire; Bonaparte surtout; ce héros ne trompait pas. Il ne nous baillait pas le lièvre par l'oreille, jamais ne nous leurra de la liberté de la presse ni d'aucune liberté. Un peu Turc dans sa manière, il mettait au bagne ce bon peuple, mais sans l'abuser le moins du monde; et ne nous cacha pas sa royale pensée, qui fut toujours d'avoir en propre nos corps et nos biens seulement. Des âmes, il en faisait peu de cas, ce n'est que depuis lui qu'on a compté les âmes. Voulant parler tout seul, il imposa silence, à nous premièrement, puis à l'Europe entière, et le monde se tut : personne ne souffla, personne ne s'en plaignit; ayant cela de commode, qu'avec lui on savait du moins à quoi s'en tenir. J'aime cette façon et j'ai tâté de l'autre. La charte vient, on me dit : Parlez, vous êtes libre, écrivez, imprimez; la liberté de la presse et toutes les libertés vous sont garanties. Que craignez-vous? si les puissants se fâchent, vous avez le jury et la publicité, le droit

de pétition, vos députés à vous, élus, nommés par vous. Ils ne souffriraient pas que l'on vous fasse tort. Parlez un peu pour voir; dites-nous quelque chose. Moi, pauvre, qui ne connaissais pas le gouvernement provocateur, pensant que c'était tout de bon, j'ouvre la bouche, et dis : Je voudrais, s'il vous plaisait, ne pas payer Chambord. Sur ce mot, on me prend, on me met en prison. »

Mais ce n'est là que de la défensive; il faut aller au delà. Au fond ce sont les conquêtes de la Révolution qu'on attaque, une surtout, l'émancipation du paysan par la propriété et le travail. La propriété se morcelle de plus en plus, grâce *aux bandes noires*. On crie contre elles; on a tort : elles font grand bien :

« Un de mes voisins, homme bizarre qui se mêle de raisonner, parlant l'autre jour des gens qui les composent, disait : ils ne font de mal à personne, et font du bien à tout le monde; car ils donnent à l'un de l'argent pour sa terre, à l'autre de la terre pour son argent; chacun a ce qu'il lui faut, et le public y gagne. On travaille mieux et plus. Or, avec plus de travail il y a plus de produits, c'est-à-dire plus de richesse, plus d'aisance commune et, notez ceci, plus de mœurs, plus d'ordre dans l'État, comme dans les familles. Tout vice vient d'oisiveté, tout désordre public vient du manque de travail. Ces gens donc, chaque fois que simplement ils achètent une terre et la revendent fort bien, font une chose utile, très utile et très bonne, quand ils achètent d'un pour revendre à plusieurs; car, accommodant plus de gens, ils augmentent d'autant plus le travail, les produits, la richesse, le bon ordre, le bien de tous et de chacun. Mais lorsqu'ils revendent et partagent cette terre à des hommes qui n'avaient point de terre, alors le bien qu'ils font est grand, car ils font des propriétaires, c'est-à-dire d'honnêtes gens, selon Cosme de Médicis. *Avec trois aunes de drap fin*, disait-il, *je fais un homme de bien;* avec trois quartiers de terre, il aurait fait un saint. En effet, tout propriétaires veut

l'ordre, la paix, la justice, hors qu'il ne soit fonctionnaire ou pense à le devenir. Faire propriétaire, sans dépouiller personne, l'homme qui n'est que mercenaire; donner la terre au laboureur, c'est le plus grand bien qui se puisse faire en France, depuis qu'il n'y a plus de serfs à affranchir. C'est ce que font ces gens...

« Mais les souvenirs! dit-on. Est-ce par les souvenirs que se recommandent ces châteaux et ces cloîtres gothiques? Autour de nous, Chenonceaux, le Plessis-les-Tours, Blois, Amboise, Marmoutiers, que retracent-ils à l'esprit? De honteuses débauches, d'infâmes trahisons, des assassinats, des massacres, des supplices, des tortures, d'exécrables forfaits, le luxe et la luxure, et la crasse ignorance des abbés et des moines, et pis encore, l'hypocrisie. Les monuments, il faut l'avouer, pour la plupart ne rappellent guère que des crimes ou des superstitions, dont la mémoire, sans eux, dure toujours assez; et s'ils ne sont utiles aux arts comme modèles, ce qui se peut dire d'un petit nombre, que gagne-t-on à les conserver, lorsqu'on en peut tirer parti pour l'avantage de tous ou de quelqu'un seulement? Les pierres d'un couvent sont-elles profanées, ne sont-elles pas plutôt purifiées, lorsqu'elles servent à élever les murs d'une maison de paysan, d'une sainte et chaste demeure, où jamais ne cesse le travail ni par conséquent la prière? Qui travaille prie. »

Qu'ils disparaissent, ces souvenirs. Les ultras n'ont aucun intérêt à les faire revivre. Le peuple n'est plus ces *animaux farouches* dont parle La Bruyère. On le malmène encore, mais quelle différence avec le bon temps!

« Toutes choses ont leurs progrès. Du temps de Montaigne, un vilain, son seigneur le voulant tuer, s'avisa de se défendre. Chacun en fut surpris, et le seigneur surtout, qui ne s'y attendait pas, et Montaigne qui le raconte. Ce manant devinait les droits de l'homme. Il fut pendu, cela devait être. Il ne faut pas devancer son siècle. Sous Louis XIV, on découvrit qu'un paysan était un homme, ou plutôt cette découverte, faite depuis longtemps dans les cloîtres par de jeunes religieuses,

alors seulement se répandit, et d'abord parut une rêverie de ces bonnes sœurs, comme nous l'apprend La Bruyère. *Pour des filles cloîtrées*, dit-il, *un paysan est un homme*. Il témoigne là-dessus combien cette opinion lui semble étrange. Elle est commune maintenant, et bien des gens pensent sur ce point tout comme les religieuses, sans en avoir les mêmes raisons. On tient assez généralement que les paysans sont des hommes. De là à les traiter comme tels, il y a loin encore. Il se passera longtemps avant qu'on s'accoutume, dans la plupart de nos provinces, à voir un paysan vêtu, semer et recueillir pour lui, à voir un homme de bien posséder quelque chose. Ces nouveautés choquent furieusement les propriétaires; j'entends ceux qui pour le devenir n'ont eu que la peine de naître. »

Voilà le terrain choisi par Paul-Louis Courier. D'une part, les prétentions, les insolences, l'inutilité des nobles, des gens de cour, des mendiants à six chevaux, des grands propriétaires qui accaparent le sol sans le féconder. D'autre part, les vertus du peuple des campagnes; le travail, l'économie de ces artisans de la richesse publique. Quant à l'armée, Courier en parle peu. Cependant, à propos d'une manifestation en l'honneur de Benjamin Constant, manifestation que les nobles veulent empêcher, il imagine le dialogue entre Francisque et le lieutenant : beaucoup de schlague, et pas d'avancement.

Une occasion se présenta, un cadre excellent pour mettre en relief l'antagonisme des deux classes. Une souscription fut ouverte afin d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux âgé de six mois. L'initiative était partie du ministre de l'intérieur. Les Communes furent invitées à souscrire. C'est alors que fut écrit le *Simple discours de Paul-Louis Courier, vigneron de la Chavonnerie, aux membres du*

conseil de la commune de Véretz, etc. On avait un meilleur emploi à faire de son argent ; l'enfant n'avait pas besoin de Chambord ; un courtisan seul pouvait avoir eu cette idée. A quel titre lui ferait-on ce cadeau ? Avait-il gagné la bataille de Fontenoy ? C'est la cour qui veut cela ; les courtisans seuls en profiteront ; ce sont eux qui dépravent les princes et leur persuadent que tout est fait pour eux. Il faudrait le retirer de ce milieu, le mettre au collège : on payerait la pension avec joie. Ainsi fait le duc d'Orléans. Qu'apprendra-t-il à Chambord ? la chronique des débauches royales. La cour à Chambord, c'est la corruption dans le pays, la mendicité des grands.

« Habitant près des grands, vous feriez comme tous ceux qui les entourent. Là, tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour : c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance, et aussi des avances, une mise de fonds ; c'est tout, en tout, genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire ? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plutôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais ; il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage ni mépris qui le puissent rebuter. Éconduit, il insiste ; repoussé, il tient bon : qu'on le chasse, il revient : qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute,* et donne. Du reste, prêt à tout. On est encore à inventer un

service assez vil, une action assez lâche, pour que l'homme de cour, je ne dis pas s'y refuse, chose inouïe, impossible, mais n'en fasse point gloire et preuve de dévouement. Le dévouement est grand à la personne d'un maître : c'est à la personne qu'on se dévoue, au corps, au contenu du pourpoint et même quelquefois à certaines parties de la personne, ce qui a lieu surtout quand les princes sont jeunes. »

L'effet fut grand. Paul-Louis Courier fut déféré et condamné, injurié surtout par le procureur général Jean de Broë, qui l'appela *pamphlétaire*. De là le dernier, l'admirable pamphlet intitulé *Pamphlet des pamphlets*. L'auteur y raconte d'abord sa condamnation et y définit le pamphlet.

« Ce fut un mouvement oratoire des plus beaux, quand, se tournant vers moi qui, foi de paysan, ne songeais à rien moins, il m'apostropha de la sorte : *Vil pamphlétaire*, etc.; coup de foudre, non, de massue, vu le style de l'orateur, dont il m'assomma sans remède. Ce mot soulevant contre moi les juges, les témoins, les jurés, l'assemblée (mon avocat lui-même en parut ébranlé), ce mot décida tout. Je fus condamné dès l'heure dans l'esprit de Messieurs, dès que l'homme du roi m'eut appelé pamphlétaire, à quoi je ne sus que répondre. Car il me semblait bien en mon âme avoir fait ce qu'on nomme un pamphlet; je ne l'eusse osé nier. J'étais donc pamphlétaire à mon propre jugement; et, voyant l'horreur qu'un tel nom inspirait à tout l'auditoire, je demeurai confus.

« Sorti de là, je me trouvai sur le grand degré avec M. Arthus Bertrand, libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde; et, chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à redire dans le *simple discours* condamné. « Je ne l'ai point « lu, me dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de

quelque explication. « C'est, me répondit-il, un écrit de peu « de pages, comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. « — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet? « — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune; mais, pro- « prement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule; deux « ou plus font une brochure. — Et dix feuilles? quinze feuil- « les? vingt feuilles? — Font un volume, dit-il, un ouvrage. » « Moi, là-dessus : « Monsieur, je m'en rapporte à vous, qui « devez savoir ces choses. Mais, hélas! j'ai bien peur d'avoir « fait en effet un pamphlet, comme dit le procureur du roi. « Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, « monsieur Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie, est-ce « pamphlet ou brochure? — Pamphlet, me dit-il, pamphlet « sans nulle difficulté. — Je suis donc pamphlétaire? — Je « ne vous l'eusse pas dit par égard, ménagement, compas- « sion du malheur; mais c'est la vérité. — Au reste, ajouta- « t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa « miséricorde est grande!) dans l'autre monde. Allez, mon « bon monsieur, et ne péchez plus; allez à Sainte-Pélagie. »

La seconde partie, celle où l'Anglais prêche le courage, l'indépendance et le devoir de tout dire, est d'une singulière élévation.

Venons à l'écrivain. Paul-Louis Courier a le plus profond dédain pour la littérature de son temps, pour le style de l'auteur d'*Atala* et celui de Lamennais. Il met en pièces l'*Emile*. En 1812 il écrivait à M. Boissonnade : « Gardez-vous bien de croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV; la moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, contemporains et postérieurs : ceux-ci sont tous ânes bâtés sous le rapport de la langue, pour user d'une de leurs phrases. Vous ne devez pas seulement savoir qu'ils aient existé. » C'est là un goût excessif et exclusif. Paul-Louis Courier, d'ailleurs, s'en dépouillait de plus en

plus. La forme du pamphlet exigeait quelque chose de plus vif qu'un pastiche du XVIIe siècle. Scrupuleux sur le choix des mots, il varia les tours, écrivit pour le public. Rabelais et La Fontaine furent ses modèles. La préoccupation du pamphlet est sensible dès 1815. Il cherche la forme, s'y essaye. Telle est, par exemple, la lettre à sa femme nouvellement épousée que je cite en terminant : c'est un croquis, une esquisse en raccourci :

« Tu te rappelles ces gens qui ne veulent pas qu'un paysan mange, boive et porte une chemise. J'allai l'autre jour chez M. Précontais de la Renardière, qui est un de nos débiteurs; je le trouvai en famille. Il n'avait point d'argent, me dit-il; ce sont les paysans qui ont tout, et, si cela continue, la noblesse mourra de faim, ou sera obligée de faire quelque chose. Qu'il se vende un quartier de pré, c'est un paysan qui l'achète; chacun a maintenant sa *goulée de benace*. Ces gens-là mangent de la viande, boivent du vin, ont des souliers : cela se peut-il souffrir? J'abondai dans son sens, et je le fis frémir en lui racontant une chose dont je venais d'être témoin. « Croiriez-vous bien, lui dis-je, que Jean Cou-« dray le vigneron...? Ecoutez ceci, je vous prie. Je viens de « chez Jean Coudray; il me devait quelque argent, qu'il m'a « payé sur-le-champ. Sa femme m'a voulu donner à déjeuner. « Mais elle, que pensez-vous qu'elle prenne à déjeuner? du « café à la crème. » Cela leur fit dresser les cheveux à la tête. Du café à la crème! Tout le monde s'écria : « Du café « à la crème ! » Nous convînmes tous que les choses ne pouvaient durer ainsi; et je les quittai en faisant des vœux bien sincères pour le retour du bon temps; car ils me payeront, j'imagine, quand les paysans mourront de faim et seront couverts de haillons. »

CASIMIR DELAVIGNE

Il y a dans la littérature française une famille assez nombreuse de talents estimables, tempérés, qui ont fait jusqu'à un certain point illusion aux contemporains, et qui sont aujourd'hui remis à leur place. Tels furent Campistron, Longepierre, La Motte, Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Arnauld, Jouy. Casimir Delavigne est de cette famille.

Il est mort depuis trente ans, et depuis vingt ans on ne l'a plus réimprimé. Il n'est plus guère aimé que des personnes de soixante ans. Il faut en avoir au moins quarante pour le connaître. On le joue rarement; on remonte plutôt à Corneille, à Racine, à Molière. Il est défraîchi.

Comme poète lyrique, il a baissé davantage encore. Il y a eu Béranger, Lamartine, puis les éblouissements de Victor Hugo, puis la passion vibrante de Musset. Combien Casimir Delavigne paraît pâle auprès de tout cela! Il subit le sort réservé à tous ceux qui dans les arts ne sont ni ceci ni cela, qui sont ceci et cela, et se tiennent dans le juste

milieu. En bien des choses il est bon d'être juste milieu, ni trop grand ni trop petit, ni gras ni maigre, ni avare ni prodigue, ni gai ni triste. En art, il faut du parti pris, il faut être tranché. Le génie, c'est une personnalité débordante; il prend une place à part, soulève des clameurs; sinon l'artiste est ce qu'on appelle une *médiocrité*.

Dans l'œuvre et dans la vie de Casimir Delavigne, tout est tempéré, équilibré. La vie est irréprochable et ordinaire. Elle ne renferme ni grands événements, ni hautes positions, ni luttes acharnées. Casimir Delavigne est né au Havre, en 1793, d'une famille d'honnêtes négociants appartenant à la bourgeoisie tempérée. Au collège Henri IV il fit des études convenables, publia ses premiers vers sous les auspices d'Andrieux, ce qui était un patronage convenable, chanta ce que tout le monde chantait, la naissance du roi de Rome, la mort de Delille.

Tu l'as dit, le dieu Pan, touché de tes destins,
Elève en soupirant ce monument champêtre;
Et tout près il écrit sur l'écorce d'un hêtre :
Au chantre des jardins!

L'imagination pensive, échevelée,
Te cherche au milieu des tombeaux :
Tantôt elle gémit et tantôt consolée
Elle te voit encor surpassant tes rivaux.

La Pitié sur les fleurs dont la terre est jonchée
S'avance, l'œil humide et la tête penchée.
Près du marbre insensible où s'enferme la mort,
Sur d'horribles serpents, dont la fureur sommeille,
L'Envie en murmurant s'endort,
Et l'Immortalité s'éveille.

M. Français (de Nantes) donne au jeune poète une place dans *les droits réunis*. Sous Louis XVIII on le nomme

bibliothécaire de la chancellerie, puis on le destitue : ce qui est un juste milieu. Le duc d'Orléans le fait bibliothécaire du Palais-Royal. Il se marie à un âge raisonnable, à trente-six ans. Il échoue deux fois comme concurrent pour les prix de l'Académie, et deux fois à l'Académie. Sa fortune était médiocre : il fut forcé, à un moment, de vendre sa petite propriété de *la Madeleine*, à qui il adressa en vers de touchants adieux... C'était un caractère droit, sûr, sans emportement. Il eut à se plaindre de la critique et des comédiens : il ne se vengea que par la pièce bien inoffensive des *Comédiens*..... On se partageait alors avec fureur en deux camps, celui des classiques et celui des romantiques : il resta juste milieu. En politique, où la mêlée était ardente, chacun arborait une cocarde. Lamartine, Victor Hugo étaient légitimistes ; les autres, bonapartistes, républicains : lui, dès 1815 il est juste milieu. Après 1825 il est libéral à la d'Orléans ; après 1830, il se trouve satisfait. Les autres sentent monter le flot de la démocratie. Lamartine, Victor Hugo, chantent les révolutions, Béranger, le mouvement social, Lamennais écrit *les Paroles d'un croyant*. Rien de tout cela n'arrive jusqu'à C. Delavigne. Quelle époque! quelle fièvre! Que d'élans en tout sens! Que de cordes ajoutées aux lyres! Lui, joue toujours le même air sur le même instrument. Il s'est arrêté. Pourquoi? c'est que le principe de renouvellement lui manque. Ni la politique ni l'humanité ne lui soufflent leurs visions prophétiques. La crise religieuse ne l'effleure même pas. Ni Chateaubriand, ni Lamennais, ni Saint-Simon, ni Fourrier ne l'inquiètent. Il reste voltairien, sans se douter que Voltaire, ce génie si souple et si vivant, eût à ce moment été autre chose.

Enfin, cette chère et inépuisable source d'inspirations, la nature, il n'en est pas touché. Non seulement elle est éternelle, mais elle se découvre de plus en plus; elle se rajeunit incessamment. Des aspects nouveaux d'elle apparaissent chaque jour. Les sciences l'ont agrandie.... Les harmonies, à demi entendues, soupçonnées, sont un concert. Lui, il n'entend rien.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, on touche la limite. Du premier regard on embrasse tout son horizon. Il n'y a pas d'au delà en lui, pas un élan quelconque dans une direction nouvelle, pas d'intuition, rien du *Vates*, rien du prophète. L'espérance, l'avenir, le désir, l'infini, le rêve, l'idéal, rien de tout cela n'a trouvé en lui un interprète. Il a vécu, pensé, senti, chanté au jour le jour.

A-t-il du moins saisi la réalité d'une étreinte puissante? Non. Il faut un point de vue idéal, un principe supérieur pour sentir et rendre le présent. Casimir Delavigne ne l'avait pas.

Le succès cependant est incontestable. La France a applaudi ses *Messéniennes* et son théâtre. Pourquoi?

La partie lyrique est peu considérable dans l'œuvre de Casimir Delavigne : elle forme un tout petit recueil. Le poète qui n'avait pas la force créatrice travaille lentement, péniblement. Les *Messéniennes*, souvenir quasi mythologique d'Anacharsis (auxquelles l'auteur mêlera Tyrtée?), ne renferme guère que des sujets de circonstance. Et quels sujets! le désastre encore récent de Waterloo, l'invasion de la France par l'ennemi, la spoliation des musées, etc., etc. Il semble que la langue doit s'attacher au palais, qu'il est impossible de parler. Lui, il a chanté, il

a consolé, ne l'oublions pas. On a admiré ce début vague et entortillé :

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre :
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre ;
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie !
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre âme est aguerrie ;
Tremblez, la mort peut-être étend sur vous ses mains !

Que dis-je ? Quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants ?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes !
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son âme
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays ?

On a admiré la *Dévastation du musée*, et ces couplets à la Dorat :

J'ai vu Mars outrager ma mère... Etc.

Et cette reprise :

Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain ;
Qui les effacera du livre de l'Histoire ?

C. Delavigne a donc consolé l'orgueil national humilié, mais il l'a fait petitement. C'est ce point de vue étroit qui lui a inspiré les deux pièces sur Jeanne d'Arc, dirigées contre les Anglais. Le factice, le faux mouvement, les

apostrophes, les interrogations, tout est prodigué pour faire illusion :

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite.
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits :
Sans doute l'honneur les enflamme.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme... Etc.

Jeanne montre le poing à ses meurtriers :

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.

Une seule strophe est simple et belle; la voici :

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents.
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Ses bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

La reprise, en revanche, est bien faible :

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Voilà pour le fond. Quant à la forme rythmique, elle est d'une rare faiblesse. Il n'y a pas de système de strophe; les grands vers, les petits et les moyens sont combinés au hasard : c'est une véritable souffrance pour le lecteur. Il faudra que Victor Hugo vienne apprendre aux poètes ce que c'est que le rythme. Aussi Casimir Delavigne, qui débute le premier, n'a pas d'école; il n'est pas point de départ, il n'est pas créateur.

Au théâtre, Casimir Delavigne n'a guère compté que des succès. Il a surtout donné une fort jolie comédie, *l'Ecole des vieillards*, peu creusée, mais spirituelle et bien écrite. Auteur dramatique d'une rare habileté, il s'est toujours tenu à l'affût des circonstances, qui l'ont servi admirablement.

De 1820 à 1840 se place l'épisode si intéressant de la lutte des classiques et des romantiques. La vieille tragédie se mourait d'inanition. Les recettes, les procédés étaient usés. Maintenant qu'on connaissait Shakespeare, Lope de Vega, Schiller et Walter Scott, on ne voulait plus de confidents, de songes, de récits, avec fausses couleurs, style convenu et jargon déclamatoire. Il y eut révolte contre Melpomène, explosion; la préface de Cromwell fut écrite, *Hernani* fut joué, et le drame fit son apparition.

Casimir Delavigne ne prit pas parti : il resta classique et il fut romantique. Il emprunta à Shakespeare l'idée des *Enfants d'Edouard*, au romancero espagnol l'idée de la *Fille du Cid;* fit *Marino Faliero* et *Louis XI* qui sont des pièces romantiques. Mais là encore il y a compromis, juste milieu. Louis XI est la plus hardie tentative de conciliation : il y a un effort pour introduire la couleur locale, mais il

n'y a pas d'action, et quelques personnages, Nemours par exemple, sont sans intérêt.

Une autre pièce mérite d'être signalée. C'est *Une famille au temps de Luther*, tragédie en un acte et en vers, que le Théâtre-Français représenta en 1836. Jusqu'à cette date on avait écrit bien des drames et bien des romans sur notre XVIe siècle, si tragique; mais aucune œuvre d'art n'avait fait revivre la figure de ce monstre, le fanatisme. C'était pourtant l'âme de cette époque. Casimir Delavigne essaya. Malheureusement c'était un esprit timide, conciliant, sans fortes pensées ni conceptions hardies, se plaisant aux détails ingénieux, spirituels, incapable de saisir l'âme des choses, de rendre les passions démesurées. C'était un modéré en tout; il n'avait pas le diable au corps. Mais il sentit qu'il y avait un sujet de tragédie dans ce passage de Voltaire, à l'article *fanatisme :*

« Barthélemy Diaz avait à Nuremberg un frère, J. Diaz, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antéchrist, ayant le signe de la bête... Barthélemy, encore plus persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère. Il l'assassine. »

Casimir Delavigne veut tirer de là une œuvre dramatique. Rien de plus simple que la donnée. Diaz apprend l'abjuration, il part, va chez son frère à Nuremberg, le tue. Et l'historien Herrera ajoute : « Il fit ce que la probité lui commandait. » Voilà tout. Le poète est libre d'imaginer tous les personnages accessoires, toutes les circonstances extérieures. Il doit seulement nous donner le dénouement, et nous le faire comprendre, accepter. Il faut presque que

nous disions : j'en aurais fait autant. Il faut que nous touchions du doigt les motifs de l'acte, que nous voyions naître dans l'âme la première pensée du meurtre, les objections, les obstacles extérieurs, intérieurs surtout, les assauts que subit l'âme tourmentée, puis l'exécution rendue comme nécessaire, inévitable. Tel est Othello avec sa jalousie qui naît, croît, envahit tout, et tue. Il faut enfin que sur l'œuvre tout entière plane une couleur, celle du sujet, comme sur l'*Oreste* d'Eschyle.

Ce n'est pas ainsi que Casimir Delavigne a conçu l'œuvre. Il a prodigué les détails gracieux, spirituels, et a fait une œuvre agréable, mais sans portée aucune. Ce qui manque le plus, c'est la couleur du sujet : on ne comprend pas, on n'admet pas le meurtre.

Et ici qu'on me permette de poser une question. Le fanatisme religieux est-il susceptible d'être représenté sur la scène? Le meurtre par lui-même, fût-ce un fratricide, n'est pas nécessairement dramatique : ce sont les mobiles qui le rendent dramatique. Je comprends Brutus tuant César. Brutus ne vit que pour la liberté : César l'a détruite : tuer César, c'est ressusciter la liberté. Cela rendu visible, sensible, par des faits, par des personnages, comme, par exemple, les créatures de César élevées aux honneurs, et les citoyens honnêtes envoyés en exil, deviendra dramatique. Mais, dans une pièce comme celle de Casimir Delavigne, le mobile du meurtre m'échappe. Il n'est pas humain, visible, palpable. Le poète ne peut me montrer Dieu offensé, Dieu commandant le meurtre, Dieu vengé. Le meurtrier voit Dieu commandant le meurtre : mais c'est une vision personnelle, une extase, un ravissement, une hallu-

cination. Le monde mystérieux ne m'est pas ouvert à moi; il faudrait que je fusse halluciné à mon tour, transporté hors du monde sensible. Ajoutez que je ne puis croire à ce Dieu commandant le meurtre, non plus qu'à l'efficacité de ce meurtre, ni pour Dieu, ni pour le bourreau, ni pour la victime. — On me dira : un grand poète vous rendrait tout cela visible, palpable, vous arracherait à vous-même pour mettre en vous l'âme du XVIe siècle. Je ne sais.... peut-être bien; mais ce grand poète est encore à venir, et je crains bien qu'il ne vienne jamais. Les idées sont faites pour l'intelligence; c'est par d'autres ressorts que l'on touche, que l'on entraîne les âmes.

Malgré toutes les faiblesses de son œuvre, Casimir Delavigne était poète par certains côtés. Il a réussi dans une forme particulière de poèmes à la fois dramatiques par l'action et les caractères, lyriques, narratifs et pittoresques. Le cadre est bien rempli dans des pièces comme *Memmo*, *le Prêtre*, *un Miracle*. Ce sont des fruits tardifs mûris en France dans les dernières années de douleurs, mais ils étaient éclos en Italie. Longtemps le poète s'était attardé aux souvenirs classiques, la *Sibylle*, les monuments, les ruines de l'Italie. Il s'avisa tard que la plus belle ruine était le peuple lui-même, chez qui deux choses vivaient encore : le catholicisme, avec ses pratiques, ses désordres, ses miracles, et le brigandage féroce, héroïque. Il s'est imprégné de cette double vie étrange, malsaine, mais poétique, et il a été pour la première fois pittoresque, passionné, vrai, et la forme a été trouvée. Mais il était trop tard !

LEBRUN

Presque toutes les grandes choses ont été précédées de tentatives imparfaites. Dante, Shakspeare, Luther ont eu des précurseurs. La postérité — *humanum paucis vivit genus* — ne tient pas compte de ces ébauches. M. Lebrun a disparu; les dernières fleurs ont été jetées sur sa tombe le jour où M. A. Dumas fils lui a succédé à l'Académie. Ceux qui aiment les contrastes ont eu, à cette séance, lieu d'être satisfaits. Rien ne ressemble moins à M. A. Dumas que M. Lebrun. Mais cela ne suffit pas à le caractériser.

La vie très longue de M. Lebrun (1785-1873) est d'une régularité parfaite. Il est de cette famille de poètes que les gouvernements peu poétiques aiment assez. C'est un constituant, non un conventionnel, un girondin tout au plus dans ses grandes hardiesses. Sage, ennemi du bruit et des batailles, il n'a rien d'un révolutionnaire; mais il aime le nouveau et accueille volontiers les hardiesses dont il est incapable.

Dès 1797 il est élève du Prytanée français pour une

tragédie, *Coriolan*, faite à douze ans. Il vit Bonaparte qui venait inspecter, en père ou en jardinier, et fut pris pour lui d'admiration et de tendresse. Son ode sur Austerlitz signée Lebrun, ce qui le fit prendre pour Lebrun Pindare, lui valut une pension de six mille livres (bientôt réduite à six cents), et sans doute l'exemption du service militaire. Il resta fidèle à ce culte de son enfance, et en souffrit cruellement en 1814. Receveur des finances au Havre, il est destitué. Reçu en 1828 par l'Académie, alors en veine de libéralisme, il est nommé par Louis-Philippe pair de France et directeur de l'Imprimerie royale. Le second empire en fit un sénateur. Et pourtant Louis-Philippe et Napoléon III goûtaient peu la poésie... C'est peut-être pour cela qu'ils le comblèrent. Du reste, l'opinion publique ne s'indigna point. M. Lebrun, galant homme, obligeant, accueillant, modeste, d'humeur égale, doué en un mot de toutes les qualités qui manquent d'ordinaire aux poètes, n'avait pas d'ennemis.

Il n'avait pas non plus cette impatience de gloire, ce besoin des acclamations qui naît du contact avec le public. Ce n'est que vers 1844 qu'il songea à réunir ses œuvres, c'est-à-dire trente ou quarante ans après leur composition. Qu'importe ! dira-t-on : le beau est immuable, éternel. Que de jeunesse et de fraîcheur dans André Chénier, vingt-six ans après sa mort ! Oui, mais M. Lebrun n'apportait du passé que le passé. S'il eût eu le démon en lui, il eût voulu ravir les couronnes dans cette lice ardente où se jetaient les grands lutteurs, Lamartine, de Vigny, Béranger, Victor Hugo. Il faut que la poésie jaillisse de l'âme d'abord, et qu'elle s'épanche sur la foule. Ce puissant aiguillon de la

gloire a manqué à M. Lebrun, et cela dans un temps où tous se lançaient dans des voies nouvelles et interrogeaient les vents. Le grand poète a besoin de dire la parole que le monde attend. Le contact avec la foule décuple l'énergie créatrice ; il faut à la voix du poète des échos, et c'est bien alors que l'on peut dire : *non canimus surdis.*

Or, de 1815 à 1830, M. Lebrun, très en vue, discuté avec passion, réclamé par les classiques et les romantiques, garde le silence, ne prend part à aucune escarmouche, évite de se jeter dans la mêlée ; il quitte le théâtre en 1825, à l'âge de quarante ans, et la poésie deux ans plus tard. Il n'avait pas le diable au corps, mais seulement une certaine chaleur qui tomba aux approches de la quarantaine. Il ne fut plus que fonctionnaire. C'est une chute pour un poète.

Aussi l'œuvre est-elle peu considérable pour une si longue vie : trois tragédies, quelques poèmes, entre autres celui de la *Grèce*, des poésies légères fort agréables et spirituelles, en somme rien qui s'impose à l'attention, rien de complet.

Pourtant, je le fais entrer dans mon cadre, et je n'hésite pas à l'étudier. Voici pourquoi.

Sainte-Beuve est d'avis qu'il ne faut point faire de révolution en littérature, non plus qu'en politique. On doit aller au progrès paisiblement, insensiblement. Il dit qu'il fallait un pont entre le vieil art classique et le romantisme. Le pont a manqué et le romantisme n'a pas réussi [1].

1. C'est une idée de Sainte-Beuve de se *rattacher* toujours à quelque chose, de joindre le neuf au vieux, Victor Hugo à Ronsard. Il a la manie de la tradition ; né conservateur, il lui faut une base fixe ;

Or, M. Lebrun eût pu être le pont destiné à relier la nouvelle école à l'ancienne. Il est en effet intermédiaire entre l'art usé du XVIIIe siècle et l'art restauré du XIXe. Les classiques purs le traitèrent de romantique, et, lui, s'arrêta en 1825. Il est de ces esprits bien intentionnés qui croient possibles de petites réformes de détail; il n'a pas de vues d'ensemble; il ne voit pas que tout se tient, qu'on ne peut innover ici et conserver là. L'art traditionnel est complet : il fallait le maintenir ou le renverser. M. Lebrun l'a ébranlé d'une main, étayé de l'autre.

Prenons son théâtre et montrons ce double caractère. Voyons comment il a allié l'art ancien et l'art nouveau.

Dans *Ulysse*, ce n'est pas l'art véritablement antique, et ce n'est plus du faux antique, tel qu'il était à la mode. Il n'y a plus de déclamation révolutionnaire, d'attitudes de gladiateurs à la David, de Grecs et de Romains mêlés et confondus dans les mœurs, les dieux, les usages, le langage, comme dans l'*Hector* de M. Luce de Lancival, dans *Léonidas*, dans *Sylla*, et dans tant d'autres pièces qui inondèrent la scène jusqu'en 1830. M. Lebrun avait le goût et le sentiment de l'antique, surtout comme naturel. L'art d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle est, avant tout, simple. D'abord il admet les détails familiers, tout ce qui a rapport à la nourriture, aux costumes, aux mœurs; il mêle les animaux à la vie de l'homme. De plus, même dans les crises solennelles, l'expression reste simple, naturelle. Les personnages ne cherchent pas à faire illusion; ils ne font pas de psychologie; ils disent juste le mot que

aussi V. Hugo a-t-il bien tort d'en faire un aigle emporté par un effort sublime et audacieux.

chacun attend, ce qu'ils pensent, ce que chacun pense. Tel est Ulysse couché dans le vestibule, qui voit les esclaves infidèles, et se frappe la poitrine, et dit : « Supporte encore cela, mon cœur. » Eh bien, cette simplicité, M. Lebrun l'a comprise, l'a sentie, l'a rendue. Il n'y a que le côté familier qu'il n'a pas osé introduire. On chercherait vainement dans sa pièce le porcher, le mendiant à la besace, les orgies des prétendants, le bain de pieds et la cicatrice. Les prétendants deviennent des ambitieux, avides surtout de la *couronne* (qui rime avec *trône*) et conspirant contre Télémaque, le légitime successeur d'Ulysse. Pénélope est avant tout *une reine*. Quant au chien Argos, M. Lebrun y a bien pensé, et aurait voulu l'introduire ; mais il n'y avait guère moyen : on ne renouvelle pas les hardiesses de Racine. Le poète a tourné la difficulté en faisant dire à Ulysse qui parle de ses amis :

Un seul m'était resté, non parmi les humains,... etc.

Voilà l'idéal dans l'art. — C'est le vague au lieu du *caractéristique*. M. Ponsard, lui, a tout pris, même la baguette de Minerve qui vieillit et rajeunit Ulysse. Mais cela sent l'antique de rapport, le bric-à-brac, et la simplicité est souvent platitude.

Dans cette pièce, M. Lebrun a rendu une chose qu'on chercherait vainement chez M. Ponsard, le sentiment. L'Odyssée a un remarquable caractère d'élévation morale et religieuse. La justice des dieux est toujours présente à l'esprit des personnages, de Pénélope, de Télémaque, d'Eumée, des prétendants, dont l'un veut qu'on respecte

le mendiant. Le devin Théoclymène aperçoit l'ombre de la mort qui tombe sur les prétendants. Le châtiment divin entre dans la maison d'Ulysse : il y a des dieux. L'invincible confiance du héros dans son bon droit, dans l'appui des dieux vengeurs de l'iniquité, l'âme enfin du poème homérique, M. Lebrun l'a découverte et rendue.

Mais son grand, son seul succès au théâtre fut *Marie Stuart*, jouée en 1820, reprise en 1842. A son apparition, la pièce fut traitée de *romantique;* quand on la reprit, ce fut comme *classique*. En réalité elle est l'une et l'autre. Elle est classique, car elle a les cinq actes en vers, les trois unités, une action illustre, considérable, avec personnages en rapport, avec la mort d'une reine à la fin. Le style en est *sublime :* il n'y a pas un terme familier, un détail vulgaire; les injures s'y disent noblement. Elle est romantique aussi, car le sujet est national et moderne : c'est la légende de Marie Stuart, et l'on exécrait alors les Anglais, bourreaux de Napoléon. L'unité de lieu est élargie : on y voit le parc du château. Une place est faite à la nature extérieure, au ciel, aux nuages, à la rêverie passionnée. Enfin il y a un personnage bas, lâche, vil, Leicester, qui n'eût pas passé sans Talma. Mais ce ne sont là, en somme, que des innovations bien timides. Pour s'en rendre compte, il faut lire Schiller. Lui, il va de Fotheringhay à Londres, de Marie à Élisabeth. C'est le duel de deux femmes, de deux religions qu'il veut mettre en scène. Il montre Marie Stuart sous tous ses aspects : remuante, séductrice, meurtrière de son époux; il crée un fanatique de catholicisme et d'amour, Mortimer; il met dans la bouche des deux femmes des injures atroces, san-

glantes, sur les amants, sur la beauté. Il rappelle l'assassinat tenté par Élisabeth, qu'il montre fausse, hypocrite, perfide, rejetant sur d'autres le crime commis. Le drame est touffu, de riche végétation, forte, vivante, avec l'élan poétique. Tout cela, dans la pièce de M. Lebrun, est supprimé ou atténué, et sans couleur. Les détails matériels, la forte saillie des caractères, l'élan lyrique, les longueurs déclamatoires, les crudités de langage, les emportements de la passion sauvage, l'auteur a supprimé tout cela. Voilà le pont entre la tragédie classique et le drame que regrettait Sainte-Beuve.

Enhardi par le succès de cette innovation modérée, M. Lebrun osa davantage. En 1825 il donna le *Cid d'Andalousie*. La pièce n'eut pas de succès; après quatre représentations elle dut être retirée, et c'est seulement vingt ans après qu'elle fut imprimée. Ni le public ni les acteurs ne s'y prêtèrent. Mlle Mars manqua d'énergie, Michelot fut mauvais, Talma mourut. Bref, l'œuvre disparut.

C'est pourtant la pièce la plus originale et la plus hardie de M. Lebrun. Elle est romantique. Le sujet est tiré des Annales héroïques, dramatiques de l'Espagne, ce pays si favorable, avec ses nobles figures, ses passions fortes, ses caractères tranchés. Elle avait porté bonheur à Corneille et à Victor Hugo : n'en devait-il pas être de même pour M. Lebrun?

Le grand défaut du *Cid d'Andalousie* (et il est étonnant que l'auteur y soit tombé), c'est que l'ensemble du sujet n'offre pas une action dramatique bien déterminée : il n'y a pas unité d'action. Quel est le ressort? la fidélité du vassal?

Mais il y a encore deux actes après la mort de Bustos, et Estrelle devient une Chimène. Cela se traîne et le dénouement ne satisfait personne. Les remords du roi ne réparent rien. C'est de l'histoire, dira-t-on... Tant pis ! Cela prouve une fois de plus que l'histoire vraie peut n'être pas une bonne matière pour le poème dramatique.

L'originalité de l'œuvre fut sa condamnation. Cette originalité éclate en maints endroits. C'est d'abord ce caprice d'un roi jeune et gâté, caprice qui ne s'était vu qu'une fois au théâtre, dans le *Britannicus* de Racine. C'est la scène du banc doublement hardie, parce qu'elle est pittoresque et qu'elle ralentit l'action. C'est encore la scène où Bustos frappe le roi du plat de son épée. Ce sont enfin les balcons, les sérénades, les réceptions à grand luxe, les changements de lieu. Tous ces détails originaux, souvent charmants, contribuèrent à l'insuccès de l'œuvre. Il vint surtout de la délicieuse scène du banc qui, imitée dans *Hernani*, fit beaucoup pour le succès du drame de V. Hugo. Il est certain que cette scène ne sert en rien à la marche de la pièce : c'est une scène de reposoir. Mais l'homme n'a-t-il pas besoin de temps en temps de se recueillir, de jouir de ses sensations, de ses rêves toujours plus doux que la réalité?

La dernière œuvre poétique de M. Lebrun est fort remarquable : c'est le *Poème de la Grèce* (1827).

M. Lebrun aimait la Grèce, celle de l'Odyssée, celle de la tradition classique. Il la goûtait mieux que la plupart de ses contemporains, sauf Chateaubriand. Il voulut voir ce qu'il aimait. Désir périlleux ! les rêves du cœur sont plus charmants que la réalité. Pour lui, ce fut le contraire, et il eut une ivresse de deux années. Son *Poème de la Grèce*,

c'est l'épanchement de cette joie sincère. L'auteur a écrit pendant qu'il sentait, et il s'est répandu. Un autre eût amassé ces sentiments, ces idées, ces sujets de tableaux, ces récits, et il eût cherché ensuite la perspective de l'art, la vraie, bien supérieure à la réalité. On sent dans ce poème les éléments d'une œuvre supérieure; mais la main du génie ne les a pas coordonnés dans une unité puissante et progressive. Cela n'est ni récit, ni drame, ni pur lyrisme. Ce sont des impressions de voyage d'un cœur généreux et d'une imagination toute au moment présent. Les détails sont souvent très sentis et bien rendus, mais la déclamation survient. L'auteur ne choisit pas et ne produit qu'une succession d'effets sans unité centrale. Il chantait au jour le jour, tantôt la Grèce, son ciel, ses flots, ses montagnes, tantôt la Grèce esclave et vile, tantôt la Grèce insurgée. Tout ce qui se passait en lui, il le jetait au dehors, sans avoir une forme arrêtée. L'art antique lui fait défaut. Mais il y a d'admirables détails et un mouvement réel.

En somme, comme poète lyrique, M. Lebrun est de l'école de son homonyme, sans la verve, de celle de J.-B. Rousseau, de Malherbe, de l'école traditionnelle, qui cherche la raison, la méthode, l'élégance, avec quelques mouvements pour simuler *le beau désordre*. École très française, judicieuse, qui a son prix dans l'expression d'un épicurisme mitigé, accessible à tous. Elle veut un peu de couleur, pas trop, des images choisies, et discrètement, habilement amenées pour verser une douce lueur sur le tissu un peu terne de la trame. Rien d'inquiet, d'ardent, d'impétueux; le bon sens se gardant toujours de tenter des escalades impossibles, de sonder des abîmes vertigineux.

On chercherait vainement l'ardente et tyrannique obsession de l'inconnu, du mystérieux, soit dans les phénomènes de la nature, soit dans ses lois, dans l'enchaînement des choses, soit dans les profondeurs de l'être moral. On y trouve une mélancolie mesurée, explicable, ayant des causes bien déterminées, fuite de la jeunesse, de l'amour, pensée de la mort, thèmes éternels et rebattus que ne relèvent ni l'élan de la passion, ni l'impatience douloureuse de l'âme, ni les étincelantes analogies surprises par le poète entre la nature et lui.

ALEXANDRE DUMAS

J'ai beaucoup hésité à parler d'Alexandre Dumas : devais-je lui accorder une place dans ces études? — Et je me suis reproché cette hésitation. S'il s'est gaspillé, il a écrit des choses charmantes, et en grand nombre. On le lit, on le lira longtemps. Il a distrait, amusé, il distrait et amuse encore des millions de lecteurs en France et à l'étranger. Il y a tant de gens pour nous ennuyer! — Il n'a pas été de l'Académie, c'est vrai; mais celle-ci s'en est excusée, et son fils en est. Et puis ce n'est pas une raison; Balzac n'en faisait pas partie.

Je n'ai pas la prétention d'embrasser l'œuvre entière. Qui en serait capable? Personne, pas même lui. Le procès de 1847 constate qu'il a publié sous son nom en un an plus que ne pourrait écrire un copiste travaillant nuit et jour. Et puis, on craint de le confondre avec ses collaborateurs. Essayons plutôt de saisir sa physionomie littéraire, ce qui le fait lui.

Michelet, que j'aime à citer, écrivait à Alexandre Dumas :

« Monsieur, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature. » C'est le plus fécond écrivain du monde : voilà le premier trait. Dans le groupe littéraire de 1828 à 1840, dans ce mouvement si intense de rénovation, il a sa place à côté de Lamartine, de Victor Hugo et de Musset, de Villemain, Cousin, Guizot, Michelet, de Balzac, George Sand et Eugène Sue.

Il a raconté avec détails sa naissance et sa première éducation. Elle fut négligée, mais excellente pour le développement physique. Pas de travail de tête et beaucoup d'action, d'exercice, de chasse, de courses au grand air. De là une santé de fer, de la vivacité, de la gaieté surtout, une bonne humeur inaltérable et un excellent estomac. Ajoutez à cela qu'il était naïf, confiant, incapable d'envie, tout en dehors, très hâbleur.

Parmi les qualités qu'il dut à sa première éducation, il faut mettre en tête l'ignorance. Alexandre Dumas n'a pas fait d'études; il ne possède aucun fonds classique. Peu de temps après son arrivée à Paris, pauvre et sans ressources, il se présente avec une lettre de recommandation chez le général Foy.

« — On vous recommande à moi avec instance, lui dit le général. Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon:

— Oh! pas à grand chose!

— Bah! vous savez bien un peu de mathématiques?

— Non, général.

— Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique? »

« Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais une nouvelle rougeur me monter au visage, et la sueur ruisseler de mon front en gouttes de plus en plus pressées.

« C'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

« — Non, général, répondis-je en balbutiant, je ne sais rien de tout cela.

— Vous avez fait votre droit, au moins?

— Non, général.

— Vous savez le latin, le grec?

— Le latin, un peu; le grec, pas du tout.

— Parlez-vous quelque langue vivante?

— L'italien.

— Vous entendez-vous en comptabilité?

— Pas le moins du monde. »

« J'étais au supplice, et lui-même souffrait visiblement pour moi.

« — Oh! général, m'écriai-je avec un accent qui parut l'impressionner beaucoup, mon éducation est complètement manquée, et, chose honteuse! c'est d'aujourd'hui, c'est de ce moment que je m'en aperçois. »

Il est vrai que, deux jours avant, Talma lui avait dit : « Je te baptise poète au nom de Shakspeare, de Corneille et de Schiller. »

L'ignorance a bien des avantages; celui qui sait est arrêté par des scrupules. Les questions d'histoire, de philosophie, d'art l'embarrassent, les réminiscences le gênent, la crainte d'imiter le paralyse. L'ignorant va de l'avant avec intrépidité. Tout lui rit, tout lui paraît nouveau : il découvre l'Amérique. C'est le cas d'Alexandre Dumas. Tout le ravit; les événements, les personnages, les mœurs lui montent au cerveau. Il jette tout cela au dehors après une transformation conforme à son tempérament. Ainsi il ignore l'histoire de France, qui l'éblouira quand il découvrira Vitet, Augustin Thierry et Chateaubriand; il ignore l'antiquité, le XVIIe siècle; il ignore même la question romantique. S'il

appartient à la nouvelle école, c'est que son tempérament l'y pousse, et parce que toute loi, toute règle le gênerait. Aussi se jettera-t-il dans la mêlée avec furie et inconscience.

Mais, s'il n'a pas d'instruction, de connaissances, il a du moins des idées. Quelles sont ses idées sur l'art, sa poétique à lui?

On s'occupait beaucoup d'histoire alors. Il s'agissait de remplacer la fausse histoire des classiques. Lui, il déclare que l'histoire est un clou pour accrocher ses tableaux, et il dit de Lamartine après *les Girondins :* « Il a élevé l'histoire à la hauteur du roman. »

Autre idée... Est-ce une idée? Il a une aversion décidée pour le Conservatoire. Il ne veut pas d'études, pas de modèles, pas de règles, pas de traditions. Primesautier pour lui-même, il l'est aussi pour les autres : il ne veut que l'inspiration. Aussi préfère-t-il Mme Dorval à Mlle Mars et à Rachel.

Quel critérium a-t-il pour juger une œuvre d'art? Aucun. Il n'y a que le succès, non le succès des doctes, mais le succès populaire. La pierre de touche, pour lui, c'est le pompier des répétitions :

« Jeunes auteurs qui vous livrez au théâtre, n'oubliez pas les quelques lignes qui vont suivre.

« Le casque du pompier, voyez-vous, c'est le symbole du succès de larmes.

« Le casque du pompier, c'est l'équivalent du capucin-baromètre.

« Si le temps doit être beau, le capucin sort et se montre.

« Si le temps doit être nébuleux, le capucin reste chez lui.

« Le pompier qui sort de la coulisse, comprenez-vous, c'est l'intérêt populaire.

« Si vous intéressez le pompier au point que, oubliant son devoir, il sorte de la coulisse et en arrive à se mêler aux comparses, votre affaire est claire : vous avez un succès.

« Plus il sort, plus le succès sera grand.

« Voilà pourquoi je vous disais que le casque du pompier, c'est le symbole du succès de larmes. »

Mais il y a du moins dans le cœur du poète le sentiment de l'œuvre travaillée avec amour? — Hé! cela dépend ; on a deux consciences :

« Il y a deux manières de travailler les œuvres littéraires en général, et surtout les œuvres dramatiques en particulier : *l'une consciencieuse*, *l'autre pécuniaire*, la première artistique, la seconde bourgeoise. Dans la première hypothèse, on travaille en ne songeant qu'à soi; dans la seconde, en ne songeant qu'au public, et le grand malheur de notre *métier*, c'est que c'est bien souvent l'ouvrage pécuniaire qui l'emporte sur l'œuvre consciencieuse, et la manutention bourgeoise sur la combinaison artistique. »

C'est en effet le *malheur du métier;* mais l'art n'a rien à voir là dedans. Ce qui fut fâcheux, c'est que la *manière de travailler pécuniaire*, la *manutention bourgeoise* l'emporta de plus en plus sur l'autre, et finit par subsister seule.

A peine Alexandre Dumas fut-il connu, qu'on se l'arracha. Les directeurs lui firent des offres et l'empoignèrent. Les malheureux qui avaient une idée vinrent la lui offrir contre espèces. Harel l'enferme pour lui faire écrire *Napoléon*, grande machine en seize tableaux. Il lui fait arranger la *Tour de Nesle :* Gaillardet se fâche, on plaide, on se bat.

Brunswick lui vend trois cents francs l'idée de *Mademoiselle de Belle-Isle*. D'autres lui apportent *Angèle*, *Térésa*, *le Fils de l'émigré*. Il prend tout. La conscience pécuniaire est très large...

Je ne dirai de ses débuts que ce qui importe à l'histoire de l'art dramatique au XIXe siècle. Il a eu une influence décisive et que je ne crois pas heureuse. Il y a un axiome qui dit : On ne détruit que ce qu'on remplace. Pour détruire les classiques, il fallait les remplacer. Ils étaient tout-puissants encore en 1828, à l'Académie, dans les journaux. Leur place d'armes, leur citadelle, était le *Théâtre-Français*. Ils avaient pour auxiliaires les acteurs habitués au genre classique.

Il s'agissait d'enlever cette place. Les classiques eurent recours à tous les moyens, les acteurs aussi. Une pétition fut adressée au roi Charles X par sept auteurs gémissant sur le sacrilège, la profanation de la scène française livrée aux barbares. Le roi répondit, paraît-il, aux pétitionnaires qu'il ne pouvait rien pour ce qu'ils désiraient, qu'il n'avait, comme tous les Français, qu'une place au parterre. Les acteurs, de leur côté, suscitaient mille obstacles aux nouveaux auteurs. On connaît l'histoire de Mlle Mars dans le rôle de dona Sol. Lorsque Alexandre Dumas apporta *Antony*, le mauvais vouloir s'accrut encore.

« Les répétitions d'Antony continuaient au milieu de la distraction des deux acteurs principaux, des airs ironiques des chuchoteurs de seconds rôles, et de l'attention soutenue du garçon d'accessoires et du pompier de service.

« Elles durèrent ainsi trois mois ; on avait pour les allonger le prétexte des émeutes. Pendant ces trois mois, avec une

persistance et une habileté dont elle était seule capable, Mlle Mars était parvenue à ramener le rôle d'Adèle aux proportions d'un rôle d'Alexandre Duval ou de Scribe, de *la Fille d'honneur* ou de *Valérie*.

« De son côté, Firmin jouait de son mieux le rôle d'Antony, comme il avait fait, deux ans auparavant, de celui de Monaldeschi, et il en rabattait toutes les aspérités.

« Il en résulta que, le trimestre écoulé, Adèle et Antony étaient deux amoureux du Gymnase, qui pouvaient parfaitement s'appeler M. Arthur et Mlle Céleste.

« Et encore la pièce paraissait-elle bien hasardée. »

Impatienté des difficultés sans cesse renaissantes, Alexandre Dumas prit son drame et le porta à la Porte-Saint-Martin.

Le succès fut énorme; mais le romantisme avait baissé. Il renonçait au grand art, aux succès relevés, au public lettré, aux acteurs de haute école. Il allait être forcé de chercher le succès par des moyens que l'art élevé, sérieux, désavoue. Alexandre Dumas fut le promoteur de cette révolution qui devint fatale à l'art et au romantisme.

C'est au point de vue de l'art que je vais étudier ses premières œuvres. Ici je dois être sévère. L'auteur qui déserte l'art est coupable; le critique le serait peut-être plus encore : et sur quoi s'appuierait-il?

Rappelons les principes et les circonstances. Depuis 1820, la conviction est générale qu'une réforme est nécessaire. D'innombrables écrits la réclament. C'est la préface de *Cromwell*, pleine d'éclat et d'esprit, mais qui inquiète les gens sérieux. C'est *le Globe*, où l'on marchande l'adhésion et où l'on met des réserves.

Il y avait bien à dire contre la vieille tragédie française

qui se mourait d'une maladie apportée en naissant, ou inoculée par les pédants qui garrottèrent Corneille. Elle était vague, abstraite, générale. Elle supprimait le particulier, le réel, le pittoresque, et par suite l'action. Une tragédie de Briffaut à sujet espagnol interdite par la censure devenait sans peine une tragédie assyrienne : il suffisait de remplacer don Sanche par Ninus et Barcelone par Babylone. De la sorte on avait toujours la même tragédie avec des noms divers, les mêmes tirades, les mêmes analyses des passions générales, l'ambition, la haine, la jalousie, l'amour, le remords. L'immense, l'infinie variété de la nature humaine manifestée dans les Annales du monde était supprimée. Et l'on se réclamait des Grecs, si divers entre eux, si variés chacun d'eux! Cependant par un point essentiel la tragédie appartenait à l'art, par l'étude du cœur humain, *la peinture naïve des caractères et des passions*, comme dit Corneille. La poésie dramatique est cela foncièrement, ou elle n'est pas. Décors, exhibitions, amusement des yeux ou des oreilles, ce n'est pas là de la poésie dramatique, c'est du spectacle. Il faut avant tout que le drame soit *moral*, non pas qu'il prêche ceci ou cela, mais qu'il montre les combats de l'âme vivement, et avec tant de vérité qu'on s'associe au personnage.

De là le rôle assigné à la nouvelle école : rétablir la couleur historique, les costumes, les décors, rendre l'action plus vive, introduire des détails pittoresques, mais en même temps conserver le fond même du poème dramatique, qui est l'étude de l'âme... La révolution a avorté, elle si légitime, parce que le dehors seul a été montré.

Alexandre Dumas est le principal auteur de cette dévia-

tion, de cet avortement. Cela est facile a montrer à propos de ses premiers drames.

Il y avait alors nécessité de prendre un sujet dans l'histoire. Il fallait battre les classiques sur leur terrain. De là *Christine*. Trois drames furent composés à la fois sur le même sujet, un de Soulié, un autre de Brault, un troisième d'Alexandre Dumas. Soulié se retira devant Dumas, celui-ci devant Brault, dont la pièce tomba. Les acteurs faisant des difficultés à Alexandre Dumas, l'auteur porta sa pièce à l'Odéon.

Le sujet était emprunté à un fait historique que Mme de Motteville raconte; elle dit l'impression produite à la cour, l'étonnement mêlé de mépris que causa Christine, cette femme bizarre, sauvage, avec son costume mi-homme mi-femme, pédante, se tenant mal, posant les pieds sur le balcon du théâtre. Quant à la personne du malheureux tué, on ne s'en occupe guère à cette époque; on ignore encore Monaldeschi : excellente condition qui laisse toute liberté au poète.

Où est le drame? Les anciens disaient : Les ressorts du drame sont la Terreur et la Pitié. Le premier personnage ne doit être ni vertueux ni criminel achevé. S'il est vertueux et immolé, la conscience crie et proteste. S'il est criminel achevé, il n'inspirera ni terreur ni pitié. De plus, la tradition française impose un héros intéressant, sympathique. Tels sont le Cid, Horace, Polyeucte, Xipharès, Bajazet, Hippolyte, Britannicus, chez Corneille et chez Racine; Tancrède, Orosmane, etc., dans Voltaire. Cela est devenu une sorte de loi. Comme il faut un ténor dans un opéra, il faut dans un drame un jeune premier intéressant. Il y a

toujours eu au théâtre un acteur chargé de ces rôles. La preuve, c'est l'histoire de Lafon.

« Il jouait les chevaliers français.

« Qu'entendait-on par *chevaliers français?*

« On entendait d'abord les chevaliers français, c'est-à-dire les rôles où l'on portait une toque noire, une plume blanche, une tunique jaune, un pantalon collant, des bottes de buffle et une épée en croix : les Bayard, les Du Guesclin, les Raoul, les Tancrède, les Marigny.

« Mais on entendait encore tout ce qui s'exprimait en chevalier français.

« C'est-à-dire les Orosmane, les Zamore, les Cid, les Orphelin de la Chine [1], les Hippolyte, les Pylade, les Britannicus, les Achille, etc.

« Or, une fois pour toutes, il était convenu que Talma était mieux, ou, pour parler plus correctement, avait été mieux dans les Hamlet, les Néron, les Macbeth, les Charles XI, les Richard III et les Othello, c'est-à-dire dans les hommes à remords, les tyrans, les oppresseurs de l'innocence; mais que Lafon, à son tour, avait le dessus dans les chevaliers français.

« C'est-à-dire non seulement dans les Marigny, les Tancrède, les Raoul, les Du Guesclin et les Bayard, mais encore dans les Achille, les Britannicus, les Pylade, les Hippolyte, les Orphelin de la Chine, les Cid, les Zamore et les Orosmane, qui n'étaient pas des chevaliers français, il est vrai, mais qui étaient dignes de l'être.

« Il va sans dire que c'étaient les sots qui étaient convenus de cela; mais Casimir Delavigne venait de faire un vers qui avait eu un grand succès à cause de la vérité incontestable qu'il contenait :

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

« M. Lafon, comme nous l'avons dit, était donc en possession des chevaliers français, c'est-à-dire de tout ce qui prenait

1. Relevons, en passant, l'étrange ignorance d'A. Dumas qui croit qu'il y a un rôle de l'*Orphelin de la Chine.*

le parti du faible contre le fort, et exprimait, par des sentences plus ou moins rebattues, des sentiments plus ou moins généreux. »

Un jour, — c'était pendant les tribulations d'A. Dumas à la Comédie Française, à propos de *Christine* — Lafon vint trouver l'auteur :

« Monsieur, dit-il, vous avez fait une tragédie sur la reine Christine? »

Toutes mes tribulations repassèrent devant mes yeux.

« Hélas ! répondis-je, je ne puis le nier.

— Vous auriez tort de le nier, monsieur. Il paraît qu'il y a de grandes beautés dans cet ouvrage.

— Vous êtes trop bon.

— C'est l'avis de tout le monde.

— Excepté celui de M. Picard.

— Picard! Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est Picard; vous ne connaissez pas Picard, monsieur Lafon?

— Ah oui! l'auteur de *la Petite Ville*. Eh bien, mais que vous importe l'avis de M. Picard?

— Il ne m'importe pas, à moi, mais il paraît qu'il importe au Théâtre-Français, qui le lui a demandé, et qui, à ce qu'il paraît, l'attend pour décider en dernier ressort de ma pièce.

— Votre pièce est reçue, monsieur.

— Je ne crois pas.

— Elle est reçue, et, la preuve, c'est que je viens vous dire : Monsieur Dumas, est-ce qu'il n'y a pas dans votre ouvrage un gaillard bien campé, qui, au moment où Christine veut faire assassiner le malheureux Monaldeschi, vient dire à cette drôlesse de reine : « Majesté, vous n'en avez pas le « droit; non, non, non, vous n'en avez pas le droit. »

— Ah! sapristi! monsieur Lafon, vous m'y faites songer; seulement c'est trop tard. Non, ce rôle n'y est pas, je conviens que ce rôle manque, monsieur Lafon.

— Oh! oh! oh!

— Que voulez-vous? Je suis un apprenti.

— Et l'on ne peut pas l'y introduire? Je vous réponds que l'ouvrage y gagnerait, monsieur.

— Je n'en doute pas, mais il n'a pas été fait à ce point de vue-là.

— Comment! monsieur, il n'y a pas, dans toute la cour de Louis XIV, un chevalier français qui, comme le Talbot de *Jeanne d'Arc*, plaide la cause de ce malheureux étranger?

— Non.

— C'est impossible, permettez-moi de vous le dire.

— Ce fut ainsi dans la réalité, monsieur Lafon...

— Et vous croyez que votre Monaldeschi passera?

— Je l'espère. »

Il secoua la tête.

« Que voulez-vous, monsieur Lafon, nous sommes des réformateurs; nous voulons ramener la nature sur la scène.

— La nature? fit M. Lafon en haussant les épaules.

— La nature, eh! mon Dieu, oui.

— Vous savez ce que M. de Voltaire disait à propos de la nature... : « Mon... aussi est dans la nature, et je ne le « montre pas au public. »

— Il lui montrait quelque chose de bien plus laid que cela, à mon avis, monsieur Lafon.

— Que lui montrait-il?

— Il lui montrait Othello déguisé en Orosmane, et lady Hamlet déguisée en Sémiramis.....

— Comment, monsieur Dumas, vous n'admirez pas Orosmane quand il dit à Nérestan :

Te serais-tu flatté
D'égaler Orosmane en générosité?

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n'admirez pas Tancrède quand il dit à Orbassan :

Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie,
Viens mourir de ma main ou m'arracher la vie?

— Non, monsieur Lafon.

— Alors, monsieur, je comprends que vous n'ayez pas mis dans votre *Christine* un gaillard bien posé qui dise à

cette drôlesse de reine : « Votre Majesté n'a pas le droit « d'assassiner ce pauvre homme; non, non, non, elle n'en a « pas le droit. »

— Et du moment que je n'ai pas mis ce gaillard-là dans ma *Christine*...?

— Monsieur, ma visite n'a plus d'objet. Votre très humble serviteur, monsieur Dumas; bien du succès à votre *Christine!*

— Merci de votre bon souhait, monsieur Lafon, et si jamais, dans un sujet qui le comportera, il se trouve un gaillard... bien posé...

— Vous songerez à moi.

— Je vous le promets, monsieur Lafon. »

« La porte se referma. Jamais depuis je n'ai revu Lafon. »

Retenons de cette anecdote un fait qui a son importance : il faut un personnage intéressant. Il était devenu banal, usé, toujours le même vers 1829, mais il était nécessaire. Or Monaldeschi n'est pas ce personnage. Il est lâche, bas, vil, faux, traître, cupide, et j'ajouterai fort bête, car il a près de lui Paula, qu'il n'aime plus et qui peut le perdre.

Mais accordons Monaldeschi. Soit, il ne sera pas le jeune premier sympathique; mais il y en aura un autre, il le faut, et cela ne peut être un des personnages secondaires : l'action serait divisée. Qui sera-ce donc? Christine, nécessairement. Mais elle a assassiné? Tant pis! que dis-je?... Tant mieux! C'est au poète de trouver pourquoi elle a commis le crime, de le montrer, de le rendre plausible, vraisemblable, pathétique. Si l'auteur ne veut pas que la victime soit intéressante, que le bourreau le soit. Est-ce inouï, impossible? Non. Brutus tue ses fils, Horace tue sa sœur, Émilie veut tuer Auguste, Oreste tue Clytemnestre, et, pour prendre des exemples plus analogues, Othello tue Desdémone, Hermione fait tuer Pyrrhus, Orosmane tue

Zaïre, et tous ces bourreaux ou tous ces assassins sont intéressants, dramatiques. Pourquoi? C'est qu'ils aiment celui qu'ils tuent. Le drame, le pathétique, ce n'est pas le sang répandu, c'est la lutte de l'âme. Aimer, placer tout le bonheur de sa vie dans une affection unique, ne vivre que d'elle, transformer chaque jour l'être aimé, lui prêter toutes les beautés, toutes les vertus, être prêt à tout pour lui plaire, et s'apercevoir qu'on est trahi! Quelle douleur! Quelle nuit dans l'âme! Les uns sont brisés du coup, tombent et meurent; les autres sont saisis d'une rage folle, et frappent. Il fallait que Christine fût de ceux-là. L'histoire le permettait. On expliquait par l'amour son abdication. Elle ne pouvait donner le trône à un aventurier italien; elle en descendait pour lui, et lui, qui n'aimait d'elle que sa couronne, la trahissait.

Il n'y a rien de cela dans le drame. L'action ne sait où se prendre. Christine règne, abdique, conspire pour rerégner, reçoit des ambassadeurs, fait son courrier, tombe à la mer, est repêchée, cause avec la Calprenède et Corneille[1], etc., etc. On y voit Descartes qui se plaint du froid, puis un ennemi de Monaldeschi que celui-ci aurait bien dû faire renvoyer, et la jeune Paula.... bref, tout, excepté le drame, le vrai drame, celui de l'âme. Mais en revanche on a la scène du meurtre. L'art romantique inaugure ici les moyens matériels, les coups, les blessures, le sang, la furie extérieure. Paula s'empoisonne sur la scène, Monaldeschi apparaît blessé au cou.

Mais ce n'est encore là qu'un début. L'emploi des

1. Anachronisme qui place *Cinna* en 1657.

moyens matériels, le spectacle des choses hideuses ou indécentes sera de plus en plus prodigué. On verra dans *Henri III* un mari tordre les bras de sa femme, et elle montrer les taches bleuâtres, on verra dans la *Reine Margot* donner la torture, assassiner, etc. Dans *Antony*, dans le *Fils de l'Émigré*, dans *Angèle*, dans *Térésa*, on verra bien d'autres choses encore : on ne peut les rappeler. A. Dumas se vante de l'habileté qu'il a eue de faire jeter dans *Richard Darlington* une femme gênante par la fenêtre. Il est certain que dans ses pièces les balcons jouent un grand rôle : il y en a dans *Henri III*, dans *Antony*, dans *Richard Darlington*, et je ne connais pas tout.

Quant à la forme, les vers sont déplorables : pathos et platitude [1]. Mlle Mars refusait de les dire.

« Mlle Mars ouvrit son rôle juste à l'endroit où se trouvaient les vers qui lui déplaisaient — au reste la page était cornée, — et elle lut — il va sans dire que ce ne fut pas de manière à les faire valoir — les vers suivants :

Oh ! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort
Qu'un homme vient de naître au front large, au cœur fort,
Et que Dieu sur ce front, qu'il a pris pour victime,
A mis du bout du doigt une flamme sublime,
Au-dessous de ces mots la même main écrit :
« Tu seras malheureux si tu n'es pas proscrit ; »
Car à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,
Son regard dédaigneux prend en mépris les hommes.
Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui
Qu'il faut vers eux descendre, ou les hausser vers lui ;
Alors, dans son sentier profond et solitaire,
Passant sans se mêler aux enfants de la terre,

1. Ce qu'il y a de bon comme vers est pris à Alfred de Vigny. Voyez *Christine à Rome.*

Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,
Les chants de sa grande âme avec sa forte voix.
La foule entend ses chants, elle crie au délire,
Et, ne comprenant point, elle se prend à rire ;
Mais, à pas de géant, sur un pic élevé,
Après de longs efforts, lorsqu'il est arrivé,
Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelles,
Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,
Il part majestueux ; et qui le voit d'en bas,
Qui tente de le suivre et qui ne le peut pas,
Le voyant à ses yeux échapper comme un rêve,
Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève,
Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,
Le cherche dans la nuit : il est aux pieds de Dieu.

« Je fus abasourdi, je l'avoue, que ce fût sur ces vers-là que tombât la censure de Mlle Mars. Aussi les défendis-je avec acharnement.

« Au bout de quelques minutes de discussion, Mlle Mars se leva, et d'un air aussi pincé en sortant qu'il avait été gracieux en entrant :

« — Eh bien, soit, fit-elle : puisque vous y tenez tant, on les dira, vos vers ; mais vous verrez l'effet qu'ils feront. »

Je pourrais poursuivre sur les autres drames d'Alexandre Dumas l'étude que je viens de faire sur *Christine :* montrer, par exemple, que le sujet de *Henri III* est noyé dans les accessoires, que l'histoire y est impudemment falsifiée, qu'il s'y trouve des caractères inadmissibles, comme celui de Saint-Mesgrin transformé en beau ténébreux, des scènes d'une brutalité écœurante, comme celle du duc et de la duchesse. Mais à quoi bon? J'aurais sans cesse à répéter la même chose. C'est toujours le même procédé.

En résumé, si nous voulons rappeler les traits saillants de la physionomie littéraire d'Alexandre Dumas, nous voyons qu'il a l'intrépidité de l'ignorance et du tempérament. Là où les autres hésitent, il se lance les yeux fer-

més. Il a eu des succès, mais de nature à justifier les accusations prématurées des classiques. On tombe du côté où l'on penche : Du *Théâtre-Français*, Alexandre Dumas passe à la *Porte-Saint-Martin*. Il quitte l'histoire pour le drame moderne. Il entraîna Victor Hugo, mais celui-ci se retrouva, il était poète. Alexandre Dumas, de son côté, devait se retrouver comme romancier.

PONSARD

Ponsard est mort sans savoir au juste s'il était classique ou romantique, et bien des gens sont encore indécis sur ce point. Les citations tirées des préfaces, du discours de réception à l'Académie sont contradictoires. Ce n'est ni chair ni poisson; la chèvre et le chou y sont à la fois ménagés.

Certains critiques ont conclu que Ponsard était *indépendant*. C'est une belle qualité. On ne subit aucune influence, on porte en soi sa certitude, sa règle de conduite. Dans les temps orageux, troublés, il faut être très fort pour rester indépendant. Voyons en quoi consiste l'indépendance de Ponsard.

Le 7 mars 1843, on joua *les Burgraves*. Bien que fort annoncée et lancée, et malgré des vers splendides, cette sorte de trilogie ne réussit pas. Ce moyen âge formidable, titanique, encadrant une action assez confuse et qui remontait à soixante-dix ans, ces quatre générations de burgraves : Job qui a cent ans, Barberousse sortant de sa grotte où il

dormit vingt ans, tous ces gens-là qui voulaient se venger, tuer, on les trouva un peu vieux. Bref ce fut une chute.

A ce moment on délibérait à l'Odéon, et l'on se demandait s'il fallait recevoir une pièce refusée aux *Français*. C'était une tragédie. On la reçut, et le 22 avril 1843 *Lucrèce* était lancée comme la contre-partie des *Burgraves*.

Ce fut un succès prodigieux. Le roi Louis-Philippe, protecteur des lettres, invita l'auteur à dîner. L'Académie lui décerna un prix de dix mille francs, les femmes de la Halle allèrent voir la pièce et félicitèrent le poète, les journaux entonnèrent des dithyrambes. L'auteur de *Lucrèce*, M. Ponsard, né en 1814, échappé à la chicane, inconnu la veille, fut exalté, salué comme un libérateur, un sauveur.

Les romantiques, qui depuis 1830 étaient les vainqueurs et les maîtres, qui prodiguaient sur la scène l'étrange, le bizarre, le monstrueux, la couleur, le pittoresque à outrance, et qui oubliaient l'âme humaine, ripostèrent. Le succès qu'on faisait à *Lucrèce* était à leurs yeux une manifestation contre Victor Hugo. Ponsard se défendit. « Je ne suis, écrivit-il dans *le Constitutionnel,* d'aucun parti, d'aucune école. Je n'admets que *la souveraineté du bon sens*. Je tiens que toute doctrine, ancienne ou moderne, doit être continuellement soumise à l'examen de ce juge suprême. » Les cris redoublèrent. C'est admirable! disaient les uns : oui, voici le vrai mot trouvé, l'*École du bon sens;* c'est du Boileau.

« *Tout doit tendre au bon sens...*
Aimez donc la raison; que *toujours* vos écrits
Empruntent *d'elle seule* et leur lustre et leur prix. »

Les autres, les adversaires, se déclarèrent satisfaits. Un poète, disaient-ils, qui proclame la souveraineté du bon sens, est un homme jugé. — Ponsard essaya plus tard de rattraper le mot, de proclamer les droits de l'imagination; mais le mot est resté! M. Nisard, en le recevant à l'Académie, le lui resservit, le salua comme un partisan des saines doctrines, c'est-à-dire un classique, le dernier des Romains. Cela était dur. Essuyer les compliments de M. Viennet, être confisqué par tout ce qu'il y avait de routiniers, d'envieux et d'impuissants : Ponsard ne méritait pas cela. Triste situation que la sienne! Les romantiques ne voulaient pas de lui, et lui ne voulait pas des classiques. Voilà à quoi s'exposent les conciliateurs! Je ne suis pas l'ennemi de la conciliation. Je vénère l'institution des juges de paix. En politique, en religion, dans les débats d'intérêt matériel, c'est excellent. Le but de la société, c'est la paix. On l'achète au prix de concessions mutuelles : rien de mieux. Mais dans le domaine de l'art et de la science, c'est autre chose. Ici le fanatisme est bon et nécessaire ; il faut du parti pris. Tous les grands artistes sont des insurgés ; ils détruisent; ils créent une forme nouvelle; d'eux date une ère. C'est à ce parti pris que nous devons Dante, Shakspeare, Molière, Boileau lui-même, et l'architecture chrétienne, les cathédrales du moyen âge, et les chansons de geste, et la statuaire, l'imagerie, la musique de la Réformation. A ces puissants novateurs allez donc proposer un compromis, une colonne du Parthénon pour pilier d'une cathédrale! Ils maintiennent l'absolue unité de leur œuvre, repoussent tout mélange. Ils ont dans l'idée l'harmonie absolue de l'œuvre, il faut que tout y concoure

L'école romantique avait raison de vouloir créer une forme dramatique nouvelle pour une société nouvelle. Elle n'a pas réussi, mais elle a détruit, fait place nette, marqué çà et là les fondations, élevé telle colonne, essayé de lancer telle voûte. L'homme de génie qui naîtra, trouvera la forme définitive. Il aura, lui, sur nos pères et sur nous, contemporains du romantisme et du classicisme, un grand avantage : il ne sera pas imprégné, saturé de la question. Il arrivera frais, vif, allègre, sans être retardé par cet amas de théories débattues. Il profitera de la liberté conquise, et ne sera pas comme Ponsard, qui passa sa vie à essayer de tenir en équilibre les plateaux. Lui, il jettera son épée, fier, intrépide, et tout sera dit.

Mais laissons pour le moment les généralités : voyons le romantisme de Ponsard.

A ses débuts, Ponsard paraissait bien être du parti des classiques; sa pièce de *Lucrèce* s'appelait *tragédie;* le sujet était antique : c'était du Tite-Live mis en vers. Sans doute on n'y trouvait pas l'unité de temps et de lieu; mais, depuis le *Louis XI* de Casimir Delavigne, les classiques avaient passé condamnation sur ce point. Aussi ces derniers semblaient-ils en droit d'appeler l'auteur de *Lucrèce* un sauveur, et le félicitaient-ils de souffrir pour la bonne cause.

Mais quoi! Ponsard qui était jeune, qui sentait bien que la vie, le mouvement et l'avenir appartenaient au romantisme, allait-il donc essayer de rafraîchir les vieilles friperies? Se résignerait-il à vingt-neuf ans à être traité de *perruque* et de *fossile?* Non; il a dit lui-même dans son discours à l'Académie, et il était sincère : « J'avoue que le romantisme eut mes premiers enthousiasmes. » Sous ce

mot de *romantisme* s'abritaient et s'étalaient bien des affectations ou niaises ou prétentieuses. Il y avait surtout une interminable descendance de René, Werther et autres incompris, les Hernani, les Didier, les Ruy Blas, les Antony, hommes fatals. Vers 1843, tout cela était fini : Ruy Blas avait été le dernier. — Mais Ponsard habitait la province, et la province retarde. On retrouve dans *Lucrèce* cette influence du romantisme. Brutus, ce plastron des Tarquins, que sa femme trahit et méprise, et pour qui, par contre, la noble et pure Lucrèce a une sainte amitié, ressemble aux héros méconnus des romantiques. Est-il rien de plus faux au point de vue historique et moral que ce personnage de Brutus qui souffre Tullie sous son toit, qui confie son dessein à une femme, et qui s'exprime ainsi :

LUCRÈCE

Écoutez, Junius.

BRUTE

Nommez-moi plutôt Brute;
C'est mon nom. — Suis-je pas en effet une brute,
Un imbécile, un fou?... Non, laissez-moi parler;
Ma sottise trop pleine a besoin de couler.
J'en sens les flots épais bouillonner dans ma tête;
Elle m'étouffera s'il faut que je l'arrête.
— Suis-je pas, je vous dis, — c'est bien connu de tous, —
Un être dont l'esprit est sens dessus dessous;
Un sot trop méprisé pour inspirer la crainte,
Qu'on laissa, seul des siens, par une pitié feinte,
Dérober au licteur ses jours humiliés,
Afin qu'il amusât les princes ennuyés,
Et que, de ses aïeux absous par sa démence,
Il révélât Tarquin capable de clémence?
— On dit que le lion, qui s'abreuve de sang,
Quand il trouve en chemin un cadavre gisant,
Après avoir flairé, d'une avide narine,
S'il ne reste plus d'âme au fond de la poitrine,
Repousse avec dédain le corps inanimé,

Et, réservant pour mieux son courroux affamé,
Cherche ailleurs une proie où sa dent assouvie
Sous l'ardente douleur fasse frémir la vie,
Et déchire une chair dont le tressaillement
Prouve qu'elle a senti chaque déchirement.
Tarquin, le roi superbe, est le lion; — de sorte
Qu'étant lui le lion, je suis la bête morte,
Et que Tarquin-lion, quand il m'eut bien tourné,
Ne trouvant nulle part une âme, a pardonné.
Il a, par Jupiter! d'autres gibiers à suivre.
Je ne vaux pas la mort, c'est pourquoi je peux vivre
Tuer Brute, serait faire tort à Sextus,
Qui sur moi décochant ses traits les plus pointus,
Me tient à son côté, comme un but en réserve,
Pour s'exercer l'esprit quand il se croit en verve.

Un autre élément nouveau du romantisme, c'est le lyrisme. Cela est légitime. Il y en a dans le *Cid*, dans *Polyeucte* de Corneille, dans la *Thébaïde* de Racine. On en trouve dans Shakspeare : Othello invoque les panaches flottants, Desdémone chante le saule. Victor Hugo abuse, non de la forme, mais du mouvement lyrique. Il le mêle à l'œuvre, et à tout moment. Là est son génie; ses personnages chantent des duos au lieu de parler de leurs intérêts. Cet élément, on le retrouva chez Ponsard, lorsque l'auteur de *Lucrèce*, voulant faire un pas vers le romantisme, prit un sujet dans le moyen âge, et fit *Agnès de Méranie*. N'est-ce pas une idylle élégiaque que ce couplet d'Agnès menacée par l'interdit?

Philippe, mon Seigneur, chère âme de ma vie!
Va! c'est bien à toi seul que je me sacrifie.
Que n'es-tu, comme moi, de ces humbles esprits,
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris,
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!
Nous partirons ensemble. Il est dans mon Tyrol

Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux,
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux!
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue!
— Hélas! ce n'est qu'un rêve. Il ne saurait pas, lui,
Oublier dans l'amour un trône évanoui.
Que vais-je imaginer? Un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,
Toute cette innocence, et toutes ces candeurs,
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs!
Ah! l'âme que la gloire une fois a touchée,
Est pour le bonheur calme à jamais desséchée;
Elle garde, en sa chute, un désespoir hautain,
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin;
Du haut de sa ruine elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.

Voilà deux exemples, et il y en a d'autres. Mais venons au romantisme vrai : Ponsard lui doit ses plus sérieuses beautés.

Le romantisme vrai, celui que nous attendons encore, qui ne viendra peut-être jamais, mais qu'il faut maintenir comme un idéal glorieux, fécond, comme la forme supérieure de l'art dramatique, est le contraire du classicisme. Le classicisme est un système où tout se tient. Né au XVIIe siècle, sous le cartésianisme, il méprise l'histoire, le contingent, le particulier. L'art ne reproduit que le général. Les sujets sont bien empruntés à l'histoire, mais les personnages sont transformés en abstractions. Ce sont des types, des prétextes pour étudier telle ou telle passion. Où l'action se passe-t-elle? On ne sait, et il n'importe; les lieux n'ont aucune influence sur de purs esprits, des fantômes. Quelle heure est-il? peu importe. Il n'y a pas

de portraits de personnages : c'est un roi, un confident, une reine, un jeune prince amoureux. Les détails de la vie matérielle, extérieure, sont absents. Qu'est-ce que cela peut faire à de purs esprits?... On ne se préoccupe que de l'analyse savante, progressive d'une passion. La langue est abstraite et oratoire. On ne se sert que de termes généraux, *cœur*, *âme*, *douleur*, *appas*, *attraits*. Les mots bas ou désignant des objets de la vie familière ne sont pas admis. La théorie est facile à apprendre, l'action facile à conduire, les tirades faciles à faire.

Le romantisme, lui, c'est le particulier substitué au général. Plus d'abstractions, mais des individus : Richard III, Hamlet, Cléopâtre, Juliette, Desdémone, Othello, Macbeth, etc. Ils ont, ces individus, un âge, une figure, un tempérament, un costume, des habitudes, un langage à eux. Il y a un paysage, des lieux différents. Tout cela influe sur nous. La nature extérieure est un acteur, et qui agit. Il y a des incidents nombreux, et de tout genre, sérieux, comiques, lugubres, gais, avec du mouvement et de la vie. Il y a des personnages de toutes conditions et de toute humeur : Iago et Cassio près d'Othello, Falstaff près de Henri IV, les fossoyeurs près d'Hamlet, les sorcières près de Macbeth. Il y a les détails les plus familiers de la vie de chaque jour, la table du festin de Macbeth, la pluie sur la tête du roi Lear, des comédiens, un mouchoir, le crâne de Yorick, la toge percée et sanglante de César. Voilà le romantisme.

Ce n'est pas difficile, dira-t-on; il suffit d'entasser tous les détails de la vie de chaque jour. Erreur! Il faut que tout cela concoure à l'unité de l'œuvre. Le placage, le

remplissage est facile; mais de la diversité faire sortir une puissante unité, être complet, vrai, vivant, et si vivant que la peinture d'un fait particulier et d'un individu déterminé ait en même temps toute la portée d'une peinture de la nature humaine en général, c'est là l'œuvre d'un homme de génie.

Voilà le romantisme, voilà la forme nouvelle de l'art.... Essayer de combiner cette forme avec la forme classique, c'est une illusion, une chimère, une idée qui ne peut éclore que dans un cerveau qui n'a pas reçu le don du génie dramatique.....

Vous n'êtes pas Shakspeare pour créer avec une page de légende une chronique sèche, ou une nouvelle italienne, un *Hamlet*, un *Macbeth*, un *Roméo et Juliette*, un *Othello*..... Alors, prenez l'histoire, et prenez-la tout entière; reconstituez tous les alentours. Quand vous voulez peindre l'interdit jeté sur la France, ne renfermez pas dans le palais un roi, une reine, un moine; que l'horreur du dehors apparaisse. Laissez les tirades contre la cour de Rome : *montrez*.

Et maintenant, y a-t-il du vrai romantisme dans Ponsard? Oui, et dans sa meilleure pièce, *Charlotte Corday*.

Lamartine venait de publier ce livre d'ardeur et d'enthousiasme qui s'appelle *les Girondins*. Lui, légitimiste de naissance, il venait de découvrir la Révolution, les hommes de la Révolution. Il avait vécu avec eux sans épouvante, sans aversion; bien plus, il était revenu autre de ce voyage aux terres inconnues. Il écrivait : « La révolution combat à mort pour la cause de la raison humaine. On est fier d'être d'une race d'hommes à qui la Providence a permis de concevoir de telles pensées, et d'être enfant d'un siècle qui a

imprimé l'impulsion à de tels mouvements de l'esprit humain. On glorifie la France dans son intelligence, dans son rôle, dans son âme, dans son sang. Les têtes de ces hommes tombent une à une, les unes justement, les autres njustement, mais elles tombent toutes à l'œuvre. Une nation ne doit pas regretter son sang quand il a coulé pour faire éclore des vérités éternelles. Dieu a mis ce prix à la germination et à l'éclosion de ses desseins sur l'homme. Les idées végètent de sang humain; les révélations descendent des échafauds; toutes les religions se divinisent par les martyrs. » L'effet produit fut prodigieux. Ponsard se sentit remué profondément. Il laissa les Grecs, les Latins, le moyen âge, et ne vit plus que la Révolution. Les événements de 1848 achevèrent l'impulsion première. *Charlotte Corday* fut jouée au Théâtre-Français le 23 mars 1850.

Pourquoi est-ce, comme je l'ai dit, la meilleure pièce de Ponsard? C'est que Charlotte n'est pas une abstraction : c'est une personne réelle.

Ici l'histoire s'impose. Heureuse nécessité! Il y a dans la réalité des faits plus de beauté, d'harmonie, de dramatique proprement dit que dans toutes les inventions de la fantaisie. Ponsard a fait un beau drame parce qu'il a saisi et rendu cet enchaînement, cette harmonie des faits.

Précisons. Charlotte suivait avec intérêt, avec passion les événements politiques. Elle est républicaine. Le 22 septembre 1792, la Gironde ravit son cœur. Le 31 mai 1793 les Girondins sont livrés ou bannis. Charlotte les rencontre, apprend d'eux les détails, l'incroyable puissance de Marat. L'action commence à hanter son magination. C'est

une âme haute, fière, enivrée de Plutarque, de Corneille, de Rousseau. On la voit dans sa petite chambre méditant, puis, le dessein conçu, à Paris, au Palais-Royal.....

Eh bien, c'est ce mélange continu de la vie réelle, des influences extérieures et de la vie morale intérieure qui est le romantisme, la forme la plus complète de l'art. Un classique aurait supprimé les circonstances extérieures, le Palais-Royal, le couteau, l'enfant, c'est-à-dire tous les faits *vulgaires*, qui ont agi puissamment sur l'âme de Charlotte, qui ont fait qu'elle était *Charlotte Corday* et non une pure abstraction.....

Avec tout cela, il s'en faut que *Charlotte Corday* soit un chef-d'œuvre. Il y a encore bien des tirades et des dissertations dans le goût classique, qui appartiennent à la forme classique, et où triomphe l'abstraction, le général. Mais cette pièce me semble le chef-d'œuvre de Ponsard.

Au fond, Ponsard est un classique. Il en a le tempérament, les goûts, les habitudes d'esprit. Il aime l'ordre, la méthode unie, la simplicité un peu nue, la clarté, la régularité. Il écarte volontiers tout ce qui troublerait, en apparence du moins, cette parfaite symétrie. Il a lu, médité, savouré les classiques ; il en est imprégné, saturé.

Et nous, Français, nous sommes tous plus ou moins comme lui. Dès l'enfance, on nous met aux mains nos modèles, on nous les fait admirer, on nous invite à les copier : ils forment notre substance. C'est cette éducation qui retarde l'avènement d'une littérature *moderne*, originale, comme le fut celle du XVIIe siècle.

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

J'arrive aux romanciers.

La littérature française au XIXe siècle présente des aspects nombreux et variés. Que de noms, que d'œuvres absolument diverses dans un si court intervalle! Béranger et Lamartine, Lamennais et Paul-Louis Courier, Cousin et Sainte-Beuve! qu'on est loin de l'unité du XVIIe siècle! Ici du moins, on a la vie, la libre activité des esprits. De là, la fatigue de ces études; de là aussi, leur intérêt.

Dans son cours, M. Villemain supprimait les romanciers. Cela n'est plus possible aujourd'hui; ils tiennent trop de place, sont trop supérieurs, surtout trop caractéristiques du temps. Mais quelles pensées tristes ils font naître! La réalité!

Stendhal écrivait en 1840 : « J'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 1880. » Sa prédiction s'est réalisée à peu près. Balzac le célèbre dans la *Revue parisienne*, et fait de lui un éloge si enthousiaste que « je n'ai pu, dit

Stendhal, le lire sans éclater de rire ». Mérimée, dans un petit livre intitulé H. B. et signé *par un des quarante*, publie sur lui des notes précises, sèches, caractéristiques, un peu froides. Sainte-Beuve le mesure exactement et le juge à sa juste valeur. M. Taine l'appelle « le plus grand psychologue de ce siècle et de tous les siècles ». Dans la préface de son *Histoire de la littérature anglaise*, il célèbre en termes magnifiques ce « génie incompris, prématuré ». Plus récemment, dans une lettre à *la Vie littéraire* il disait : « Je suis un de ses élèves; je l'ai écrit dix fois, et j'en suis fier. » Là-dessus, un éditeur réimprime vingt volumes environ; les critiques examinent derechef; Stendhal remonte un peu. Sa prédiction s'est presque réalisée. Cependant, même annoncé, prôné par tant de gens, il n'emporte pas d'assaut la citadelle, je veux dire le cœur. S'il a eu peu de succès vers 1830, c'est qu'alors on était idéaliste et spiritualiste, et il était, lui, matérialiste; s'il en a davantage aujourd'hui, c'est qu'il y a plus de matérialistes, et ceux-ci saluent Stendhal comme un des leurs.

Qui est-ce donc? Il ne s'appelle pas Stendhal, mais Henri Beyle. Il prit d'innombrables pseudonymes, sans doute par peur de la police autrichienne, papale et française. Nous avons une biographie écrite par un contemporain, Colomb, un de ces camarades qui, dès le collège, regardent leur ami comme un modèle, prennent des notes et se préparent à être des panégyristes émus et convaincus. M. Colomb a fait de Stendhal son grand homme, son Napoléon.

Les événements de la vie de Henri Beyle sont sans importance, malgré leur variété. Ce qui domine, c'est le décousu, le manque d'unité, de direction. Entré à l'École centrale,

puis soldat, puis administrateur, intendant, il va en Italie, en Allemagne, en Russie. Diplomate, il est nommé à Trieste; mais M. de Metternich le juge dangereux et refuse l'*exequatur;* on l'envoie à Civita-Vecchia où il finit sa vie, sauf les quatre ou cinq derniers mois qu'il passa à Paris.

En dehors de ses fonctions, nécessaires pour vivre, est-il dominé par un goût irrésistible? Est-il artiste? savant? écrivain? Non ; il est, comme il s'appelait lui-même, « observateur du cœur humain ». C'est un indécis : il ne sait où fixer sa demeure. Il connaissait l'Allemagne, la Russie, la Suisse, et n'en voulait pas. Il n'y avait que Paris, Naples et Rome qui pussent lui plaire. Il était fixé à cinquante-neuf ans quand il mourut à Paris, frappé d'apoplexie dans la rue. On trouva dans ses papiers son épitaphe rédigée par lui-même en italien : « *Arrigo Beyle*, *Milanese. Scrisse*, *amò*, *visse*, *morì*... » Il n'y manquait que la date.

Pourquoi préférait-il l'Italie? Nous allons le voir... Mais j'allais oublier le tempérament, la race, le milieu! Voici son portrait physique : « Henri Beyle, dit M. Colomb, était d'une taille moyenne, et chargé d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge; ses formes athlétiques rappelaient un peu celles de l'Hercule Farnèse. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la démarche assurée. Ce que Beyle avait de mieux, c'était la main, et, pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main pour la

donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement; car chacun sait que Mirabeau avait la main très belle. » Le *Mirabeau* de M. Jalley figura à l'exposition du Louvre en 1835. « Je serais tenté, ajoute M. Colomb, de croire que le sculpteur, tout en copiant la main, ne négligea pas de prendre quelques-unes des lignes de l'abdomen de son modèle. »

Stendhal était Dauphinois. « Le Dauphinois est brave, fin, jamais dupé », a-t-il dit en se prenant lui-même pour modèle. Il est né à une belle époque, en 1783, et réunira quelques-uns des traits du XVIIIe et du XIXe siècle. Malheureusement il avait du XVIIIe siècle ce qui devait tomber. Il était quelquefois en avant de son temps, mais souvent aussi en retard. Son éducation fut assez dure et peu soignée. Il a gardé rancune à ses maîtres, dont l'un, à propos d'une faute d'enfant, lui avait dit : « Vous déshonorez votre famille et la religion ».

La religion, il s'en préoccupe peu : il est athée avec rage, ne croit pas que les autres croient, a des plaisanteries légères, comme celle-ci : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » Par ce côté, il se rattache au mauvais XVIIIe siècle : il n'est pas avec Voltaire, Rousseau, Montesquieu, qui ne sont pas athées, ni avec Diderot, qui ne l'est qu'à ses heures, selon la manière dont il a dîné, l'ami chez qui il a dîné. Il est avec d'Holbach, La Mettrie, Helvétius. Helvétius, Cabanis sont ses dieux.

En morale, il a une théorie qui repose sur les observations les plus incomplètes. Pour lui, tout être tend à durer, à persévérer dans son être : voilà son point de départ. D'où l'on peut conclure que l'amour de soi est un sentiment

naturel, nécessaire. Soit, on l'accorde. Il ajoute : la recherche du bonheur est la loi de tout être. — Ici on l'arrête : Qu'entendez-vous par bonheur? — Tout, toutes les jouissances possibles, du corps, de l'esprit, de l'âme. — Mais si je veux prendre le bien du prochain? La loi? les gendarmes? la conscience? Je crois à la liberté humaine ; je crois que l'homme est attiré, mais qu'il peut résister. — Lui, il nie le libre arbitre ; de là l'axiome : « l'homme est forcé de faire ce qui lui plaît le mieux. »

On proteste, on cite les actes d'héroïsme, de dévouement, Régulus, les martyrs, saint Vincent de Paul, d'Assas. On lui rappelle que chacun de nous a des guerres intérieures, des défaites, des victoires, des remords, ressent le contentement intime, la sérénité mélancolique qui est comme le deuil de tous les bonheurs indignes dont on n'a pas voulu. A tout cela il répond qu'il n'y a ni victoire ni défaite, qu'on est forcé, toujours forcé à la lâcheté comme à l'héroïsme. La preuve, c'est l'histoire du lieutenant Louaut, que Bevle écrivit en réponse à un article de M. Duvergier de Hauranne qui l'avait attaqué dans *le Globe* et appelé *suranné partisan d'Helvétius*. Voici l'histoire, dont le vrai titre, dit Stendhal lui-même, serait *Helvétius et M. Cousin ou Des motifs des actions des hommes :*

« Monsieur le philosophe,

« Je suis né à *la Nouvelle*, près de Narbonne. C'est une petite bourgade sur le bord de la mer, dont tous les habitants vivent de la pêche. Mon père était pêcheur et tout des plus pauvres ; nous étions trois frères.

« Régulièrement, en été, quand nos petits bateaux rentraient de la pêche, et n'étaient plus qu'à cent pas du rivage, mon

père nous ôtait notre veste et nous jetait à la mer. Je nageais comme un poisson, lorsque, vers les derniers jours de l'Empire, la conscription vint m'enlever. En 1816 je quittai l'armée de la Loire et revins à *la Nouvelle*, léger d'argent et assez inquiet de mon avenir. Je trouvai que mon père, mes frères, ma mère, tout était mort; mais, huit jours après moi, arriva un de mes grands-oncles que l'on croyait mort depuis quarante ans; il avait gagné des millions aux Indes anglaises, et me fait une pension de trois mille francs par an, fort bien payée.

« Je vis seul à Paris, n'ayant pas le talent de me faire des amis. Comme tous les solitaires par force, je lis beaucoup.

« Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ de Mars; il faisait grand vent; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près du quai des Bonshommes. Tout à coup le batelet chavire; je vis le batelier essayer de nager, mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer », me dis-je; j'eus quelque idée de me jeter à l'eau; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes; il faisait un froid piquant. « Quelqu'un se jettera de l'autre côté », pensai-je.

« Je regardai malgré moi. L'homme reparut sur l'eau, il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement : « Ce serait trop fou à moi, aussi! me disais-je; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir? qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager? D'ailleurs, son bateau était trop chargé... » Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas! « Que le diable l'emporte! » me dis-je; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un c.....; dans un quart d'heure cet homme sera noyé, et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — C....., c.....! dit le parti de la prudence; c'est bientôt dit, et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte! Il faut savoir nager quand on est marinier. » Je marchai fort vite

vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!* Ce mot me fit ressauter. « Ah! ceci est sérieux », me dis-je, et je me suis mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement, j'étais le plus heureux des hommes. « Non, Louaut n'est pas un lâche! non, non! » me disais-je à haute voix. Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud, il reprit bientôt la parole. Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain; tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu; à la vérité, pas aigu comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade; le diable, c'est que, personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire *mon action héroïque*, comme dit *le Constitutionnel*, qui en a rendu compte (nº 350, du 16 décembre 1829, 3e page, en haut).

« Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action? car *héroïque* est trop fort. Ma foi, c'est la peur du mépris ; c'est cette voix qui me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!* Ce qui me frappe, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas : *vous* êtes un lâche!

« Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un *devoir* pour moi. Je me serais méprisé moi-même si je ne me fusse pas jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne (en 1814), lorsque mon capitaine me dit : *En avant, Louaut! monte sur la terrasse!* je m'étais amusé à rester en bas. Tel est, monsieur, le récit que vous me demandez ou, comme vous dites, *l'analyse*, etc., etc., etc.

« JUSTIN LOUAUT. »

—

Qu'est-ce que cela prouve? A-t-il démontré le serf arbitre? Non; au contraire. La voix qui parle à Louaut, c'est celle de la conscience, l'*impératif catégorique* de Kant, l'absolu, l'obligation morale qui n'a rien de la fatalité.

Quant à la philosophie pratique, les maximes du beylisme, se donner le plus de bonheur possible, se soustraire au plus d'ennuis possible, ont pour conséquences de laisser la famille de côté, de ne jamais dire un mot de son père, de sa mère, de sa sœur, de ne pas se marier. Beyle y songea pourtant quelquefois, quand il s'ennuyait trop; mais il ne songea jamais qu'à prendre une femme pour lui; elle aurait eu tous les devoirs à remplir, y compris celui de l'enrichir; il aurait eu tous les droits.

Il ne supportait pas les gens bêtes, et se moquait des gens qui s'ennuient pour amuser les autres : « C'est aux actions que j'ai faites comme *agréables*, écrit-il, que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme *agréables*, en 1803, étaient *agréables* pour les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés que moi, mais, dans le fait, ne me faisaient nul plaisir. Voilà pourquoi je suis plus heureux en 1822; je ne fais que ce qui me cause réellement du plaisir. Un homme d'esprit qui voit un jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui réellement l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui; car l'ennui transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme, que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie. »

De là, sa préférence pour l'Italie. Dans ce pays il n'y a pas d'hypocrisie. On suit ses penchants librement, on ne se nourrit pas de viande creuse, de vanité, de coquetterie, du plaisir de paraître. On y savoure les délices d'un complet abandon, les plaisirs de la société et ceux de l'état de nature. Lamartine, à cette même époque, savourait les

délices de Naples, d'Ischia, du golfe de Baïes. Cette terre de volupté et de servitude, ces souvenirs héroïques debout sur le sol, morts dans les âmes, tout cela lui arrachait un cri d'indignation contre cette *ombre romaine*, cette *poussière humaine :*

Il voit sortir grondant du lit fangeux du Tibre
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre.

Béranger lui-même dans son voyage imaginaire s'écriait :

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.

Tous deux ont senti que la sensation du bien-être ne suffisait pas, et il y avait des Italiens qui souffraient aussi de la servitude. Cette note émue, élevée, est étrangère à Stendhal. Le regret de la patrie et de la liberté, cela attristerait; les Silvio Pellico sont des rabat-joie.

Voilà son code. A-t-il du moins été heureux? Une note revient sans cesse : je m'ennuie. C'est en effet à l'ennui qu'on aboutit quand on ne vit que pour soi. Quand on vit pour les autres, on a bien des peines, des deuils, des inquiétudes cruelles : mais le cœur se sent plus au large, et il est nourri.

L'œuvre de Stendhal se déduit de sa philosophie. Elle se divise en deux parties : une partie critique sur la peinture, la musique : l'auteur annonce aux Français Rossini. Cette partie est peu originale. Stendhal ramène les productions des arts à la sensation. Dans sa critique relative au romanticisme et au classicisme, il demande la suppression des

vers, ce qui ne l'empêche pas de remplir son voyage d'Italie de fades sonnets italiens. Il apporta aussi un argument dans la discussion : Il définit les deux doctrines en présence : « Le romanticisme, écrivit-il dans *Racine et Shakspeare*, est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir. Le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères. » D'où il suit qu'il n'y a d'autre mesure, d'autre critérium d'une œuvre d'art que les sensations qu'elle fait naître ; que le *beau*, c'est *ce qui plaît*, que le beau par conséquent n'existe pas ; car rien de plus divers, capricieux et mobile que *ce qui plaît*. C'est une des conséquences forcées de la doctrine matérialiste : l'absolu n'existe pas, il n'y a que le relatif.

Cette théorie soulève une autre objection : si l'art se propose de produire des œuvres qui *donnent du plaisir*, comment les œuvres antiques nous en donnent-elles, à nous, modernes? le Parthénon, la Vénus de Milo, à nous, chretiens ? Raphaël et Michel-Ange, et les Italiens du XVIe siècle, à nous Français ou Anglais du XIXe? Et Homère, et Virgile, et Dante, que Stendhal adorait? C'est donc qu'il y a dans une œuvre parfaite un élément supérieur qui échappe à la contingence, qui, au-dessus des variations innombrables du goût, des temps, des lieux, s'impose, reste vrai, beau d'une beauté absolue.

Que reste-t-il donc de tous les livres de critique de Stendhal, de ses notes de voyage, de son livre sur l'amour? Il reste ceci :

Il y a dans toutes les œuvres d'art, dans les civilisations, dans les sociétés, dans le sentiment de l'amour, un élément dont on ne tenait pas assez compte jusqu'alors. La critique, partant de principes étroits, artificiels, se bornait à louer ou à blâmer. Stendhal enseigna à expliquer. Il enseigna l'analyse des éléments constitutifs d'une œuvre, le climat, le gouvernement, la race, la religion, l'état social, le tempérament. Ces influences existent : on doit en tenir compte. Le domaine de la critique est ainsi agrandi, fécondé. Mais, d'autre part, ces influences n'expliquent ni le génie (pourquoi Thomas et Pierre Corneille?) ni la nature du beau. Il y a là un élément. On l'appellera le hasard; c'est lui qui fait naître par an tant d'hommes de génie, comme il fait naître tant de bossus. Cet élément, je l'appelle l'idéal, le divin.

Stendhal a écrit aussi des œuvres d'imagination, des romans, *la Chartreuse de Parme*, *Rouge et Noir*. M. Taine dit : « *La Chartreuse de Parme* est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et qu'il faut placer à côté de *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *Robinson Crusoé*. » Je pense absolument le contraire. J'ai eu grand plaisir à trouver dans Sainte-Beuve ceci : « Ayant connu Stendhal, l'ayant goûté, ayant relu encore assez récemment ou essayé de relire ses romans tant préconisés (romans toujours manqués, malgré de jolies parties, et, somme toute, détestables), il m'est impossible d'en passer par l'admiration qu'on professe aujourd'hui pour cet homme d'esprit sagace, fin, perçant et excitant, mais décousu, mais affecté, mais dénué d'invention. » J'en suis là, après avoir essayé de relire : cela est *décousu*, dénué d'invention et, j'ajoute, de sensibilité vraie.

Riche d'observations de détail sur les mœurs italiennes, Stendhal a voulu ne rien perdre de ses matériaux. Il a cherché un cadre quelconque où il fourrerait tout : l'amour, la dévotion, l'intrigue, la vie souterraine des conspirateurs, ses souvenirs personnels de 1800, après Marengo. Ce qui manque le plus, c'est l'unité d'action et l'unité d'impression. Ses personnages, le héros surtout, vont de sensations en sensations. Pas de but unique et élevé que l'on poursuive avec eux. Ils sont peut-être réels, ils ne sont pas vrais. L'art cherche et veut l'unité. De plus, on voit trop que l'auteur est derrière ses personnages. Il ne les fait agir que pour nous découvrir un nouvel aspect des mœurs italiennes. C'est de l'analyse, toujours. Excellente méthode pour bien se rendre compte des objets, mais détestable pour créer une œuvre d'art qui avant tout est un *tout*.

En résumé, Stendhal est un observateur sagace, mais incomplet; l'idéal lui échappe toujours. C'est un artiste médiocre, car il ne saisit jamais un ensemble. C'est un écrivain ferme, exact, borné. Avant d'écrire, il lisait quelques pages du *Code civil*.

BALZAC

Quelque opinion que l'on ait sur Balzac, il faut d'abord reconnaître et constater sa puissance. Il est mort depuis plus d'un quart de siècle, et, chose rare pour un romancier, on le réimprime encore. Il a des disciples qui font de la physiologie à outrance, et quelle physiologie! les *réalistes* se réclament de lui, à tort, mais ils font illusion. A lui remonte le mouvement actuel. Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié sont finis depuis longtemps; lui, il est toujours vivant. Donc, il y a là une force. Il faut l'avoir lu, savoir le nom de ses personnages. Eugénie Grandet est connue de tous, même des jeunes filles.

Il plaît ou déplaît, mais très vivement, avec une sorte de passion. C'est un autre signe de sa force. Chose singulière! il est aimé, goûté par les personnes les plus diverses, et pour les motifs les plus divers. Les uns, sceptiques, pessimistes, qui posent pour avoir vécu, pour connaître les hommes, le citent volontiers, s'autorisent de lui pour nier ou railler les sentiments généreux, les belles illusions.

D'autre part, certaines âmes tourmentées, incomprises, qui ne sont pas peut-être parfaitement saines, qui ont été ou sont encore blessées au plus intime d'elles-mêmes, le recherchent, le goûtent comme un ami, un confident, un confesseur, un médecin. S'il n'apporte pas le remède, il comprend, il analyse le mal, il le caresse ; il sympathise avec le malade. Par contre, il déplaît, et nettement, aux âmes simples, droites, fermes, qui mettent haut leur idéal. Il leur déplaît encore plus quand il essaye de monter. Là où il croit être délicat, éthéré, elles le trouvent grossier. Elles aiment encore mieux ses personnages franchement ignobles que ses héroïnes suspectes et toujours quelque peu malsaines. Chacun mettra des noms sous ces généralités.

Le critique qui a aussi ses sympathies et ses antipathies essaye de saisir dans son ensemble et d'expliquer l'œuvre. Elle est un produit remarquable de certaines facultés ; elle tient une grande place dans la littérature du XIXe siècle. Comment et pourquoi?

La biographie n'offre pas d'intérêt. Ce qui la constitue, c'est la personnalité même de Balzac. Sa vie, d'ailleurs, c'est son œuvre.

Il existe un portrait de lui par L. Boulanger, et un buste par David d'Angers. Lui-même s'est peint en 1842 dans Albert Savarus :

« Une tête superbe : cheveux noirs mélangés déjà de quelques cheveux blancs, des cheveux comme en ont les Saint-Pierre et les Saint-Paul de nos tableaux, à boucles touffues et luisantes, des cheveux durs comme des crins, un col blanc et rond comme celui d'une femme, un front magnifique, séparé par ce sillon puissant que les grands projets, les

grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes, un teint olivâtre marbré de taches rouges, un nez carré, des yeux de feu, puis les joues creusées, marquées de deux longues rides pleines de souffrances, une bouche à sourire sarde et un petit menton mince et trop court, la patte d'oie aux tempes, les yeux caves roulant sous des arcades sourcilières comme deux globes ardents; mais, malgré tous ces indices de passions violentes, un air calme, profondément résigné, la voix d'une douceur pénétrante et qui m'a surpris par sa facilité, la vraie voix de l'orateur, tantôt pure et rusée, tontôt insinuante, et sonnant quand il faut, puis se pliant au sarcasme et devenant alors incisive. M. Albert Savarus est de moyenne taille, ni gras ni maigre; enfin, il a des mains de prélat. »

Il y a dans ce portrait beaucoup d'idéalisation. Balzac a oublié l'embonpoint et la taille. Il était, comme dit Lamartine, qui a fait de lui un portrait d'ailleurs peu exact [1], « gros, épais, carré par la base et les épaules ». De plus, il n'avait que cinq pieds; aussi aimait-il à dire que tous les grands hommes sont petits.

Il était d'un tempérament sanguin, fort, et fier de sa force. C'était du reste dans la race [2]. Son père mourut

1. *Souvenirs et portraits*, II, p. 7. Lamartine n'a vu Balzac que deux ou trois fois, et ne le connaissait pas.

2. Théophile Gautier raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un jour que nous dînions ensemble chez M. de Girardin, Balzac nous raconta une anecdote de son père pour montrer à quelle forte race il appartenait. M. de Balzac père, placé chez un procureur, mangeait, suivant l'usage du temps, à la table du patron avec les autres clercs. On servit des perdrix. La procureuse, qui guignait de l'œil le nouveau venu, lui dit : « M. Balzac, savez-vous découper? » — « Oui, madame », répondit le jeune homme, rouge jusqu'aux oreilles; et il empoigna bravement le couteau et la fourchette. Ignorant tout à fait l'anatomie culinaire, il divisa la perdrix en quatre, mais avec tant de vigueur qu'il fendit l'assiette, trancha la nappe et entama le bois de la table. Ce n'était pas adroit, mais c'était fort : la procureuse sourit,

octogénaire, par accident. Il avait une bonhomie en rapport avec cette force satisfaite d'elle-même, une jovialité exubérante, énorme, à la Rabelais, son compatriote, souvent mêlée de trivialité, de mauvais goût, de cynisme; de là les *Contes drolatiques*. Tout était en dehors chez lui, l'orgueil aussi; il disait : « Il n'y a que trois hommes à Paris qui sachent écrire : Hugo, Gautier et moi. » Sous un buste de Napoléon, qu'il avait dans sa chambre, il avait écrit : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. » Il disait un jour : « La gloire, à qui en parlez-vous? Je l'ai connue, je l'ai vue. Je voyageais en Russie avec quelques amis. La nuit vient, nous allons demander l'hospitalité à un château. A notre arrivée, la châtelaine et ses dames de compagnie s'empressent; une de ces dernières quitte dès le premier moment le salon pour aller nous chercher des rafraîchissements. Dans l'intervalle, on me nomme à la maîtresse de la maison; la conversation s'engage, et quand celle de ces dames qui était sortie rentre, tenant le plateau à la main pour nous l'offrir, elle entend tout d'abord ces paroles : « Eh bien, monsieur « de Balzac, vous pensez donc... » De surprise et de joie elle fait un mouvement, elle laisse tomber le plateau de ses mains, et tout se brise. N'est-ce pas là la gloire? »

Incapable de jalousie, d'envie, Balzac était très franc dans ses amitiés et dans ses aversions. Il eût été serviable, obligeant, s'il eût eu le temps. Il usait de ses amis comme il se fût prêté à eux. « Souvent, dit Th. Gautier, nous avons été convoqués chez lui pour une lecture au milieu de la nuit ou

et à dater de ce jour, ajoutait Balzac, le jeune clerc fut traité fort doucement dans la maison. »

à des heures fabuleusement matinales. Il fallait tout quitter, chaque minute de retard faisait perdre des millions. »

Cet organisme puissant, mais embrouillé et peu réglé, était mû par une volonté indomptable. Balzac travaille sans cesse, le jour, la nuit, dix-huit heures sur vingt-quatre. Jeune, il se fait une cellule de moine, où il vit dans l'austérité, la tempérance, la continence. Il serait mort sans les voyages, les difficultés, les échecs de tout genre. Sa famille qui refuse de l'aider à poursuivre sa voie, sa vie misérable dans la mansarde de la rue Lesdiguières, puis les spéculations malheureuses, les dettes, l'obscurité prolongée, rien ne l'abat. Jamais il ne doute de lui-même : il a *la vocation.*

Laquelle? Phénomène curieux. Pendant longtemps il l'ignore; l'enveloppe était trop épaisse pour que les idées se fissent jour. A vingt ans il veut faire un poème épique, et il ne se doute pas de ce que c'est qu'un vers. Il prend pour sujet les Incas, et il débute ainsi :

O Inca, ô roi infortuné et malheureux !

Puis, il étudie les sciences, la physiologie, le droit, la procédure, suit les cours de Villemain et de Cousin. Enfin, quand il aborde le roman, il se trompe, imite Walter Scott, fait du roman historique. Heureusement tout cela tombe; l'histoire ne l'intéresse pas : elle gêne et borne l'intuition; elle est le passé; lui, il est dans le présent; il l'absorbe sous tous ses aspects, suit, la nuit, les gens dans la rue, les ouvriers qui reviennent du théâtre, recueille des matériaux. La vie sociale moderne l'intéresse par-dessus tout.

Il est le seul des grands écrivains qui n'ait pas trouvé

sa voie du premier coup, fait son chef-d'œuvre à la première et vive inspiration de la jeunesse. C'est en 1836 seulement qu'il sait où il va, où il ira. Alors il a un éblouissement, un ravissement comme en eut Descartes quand il trouva sa méthode. Cette découverte se traduisit sous une forme assez vulgaire, par l'entrée brusque et bruyante qu'il fit chez sa sœur en brandissant sa canne des grands jours.

Dès lors, un phénomène bien particulier se produisit : l'œuvre fit un avec l'auteur qui vécut ses personnages, oublia la réalité. Jules Sandeau lui parlant un jour de sa sœur malade : « Tout cela est bien, mon ami, interrompit Balzac : mais revenons à la réalité; parlons d'Eugénie Grandet. » Il porte dans la vie réelle une sorte d'hallucination particulière; c'est un mélange de sens pratique, positif, et de fantastique. Pauvre, poursuivi par les créanciers, il voit un banquier lui apporter un million, le secourir, l'enrichir; il se voit lui-même pair de France, ministre; il défend ses actes. Il confie le secret du trésor de Toussaint Louverture à deux amis sûrs; il a l'anneau du Grand Mogol. Il forme l'association du *Cheval rouge*, achète les *Jardies*, enclôt sa propriété de murs qui, bâtis sur un terrain trop escarpé, s'obstinent à crouler; il veut cultiver des ananas dans ses serres et compte, en les vendant, se faire une rente superbe; il croit avoir meublé sa maison de meubles magnifiques parce que sur les murailles nues il a écrit au charbon : boiserie de palissandre, glace de Venise, tapisseries des Gobelins, etc.

Il vit du moins la réalisation de ce dernier rêve; mais il mourut trois mois après son mariage et son installation au quartier Beaujon, dans cet hôtel si merveilleusement

meublé, et dont il disait : « Je ne suis que le gardien de ces merveilles. »

Tout ce que je viens de dire de l'homme, de sa vie, de son esprit, l'œuvre le reproduira. Elle est énorme, peu délicate, même quand l'auteur cherche la délicatesse, l'idéal. A la campagne, dans la paix de la solitude, il est suivi de son cortège d'êtres grossiers. Son tempérament, son imagination le font toujours retomber des hauteurs fort bas. On retrouvera dans cette œuvre des aspirations vagues, mystiques et matérialistes, des crudités du réalisme le plus écœurant, de l'argent, des millions, — son rêve incessant, — des descriptions à outrance de personnes, d'habits, de logements, de lieux, de mobiliers.

Ce qui rend l'étude de cette œuvre si difficile, ce sont d'abord ces monstruosités pathologiques, dans lesquelles Balzac se complaît. C'est ensuite que cet écrivain a des procédés irréguliers, bizarres, des plans fort embrouillés, ou compliqués, un style qui ne ressemble à rien ; et, comme en tout il porte une force énorme, on est dérouté et écrasé par l'enchevêtrement et la masse de l'œuvre. Essayons cependant.

Exposons d'abord le dessein de l'œuvre, les divisions principales, l'esprit qui anime toutes les parties, puis la méthode de composition, et enfin les personnages.

C'est en 1842 seulement qu'il vit avec netteté l'ensemble de son œuvre, l'architecture de tout le monument ; qu'il trouva le titre général *Comédie humaine*, avec les sous-titres, *Scènes de la vie privée*, *de la vie parisienne*, *de province*, *de campagne*, *militaire*, etc., et ces autres sous-titres, *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot*, *le Lys dans la vallée*, *le Médecin de campagne*, etc., etc.

Le lien qui rattacha les unes aux autres ces études, ce fut l'idée *de l'unité de plan* dans la nature, la glorieuse découverte de Geoffroy-Saint-Hilaire. Un cheval, un oiseau, un poisson sont visiblement organisés suivant un plan commun. Les différences viennent du *milieu* où ils doivent vivre. De là, des jambes et des pieds, des ailes, des nageoires. De là, les espèces zoologiques, ou collection d'individus offrant des caractères identiques. Chez l'homme, il en est de même. Tous les hommes se ressemblent, mais comme un cheval ressemble à un oiseau. Ils sont divisés, eux aussi, en *espèces*. Ces *espèces* diffèrent suivant le *milieu* social. Un paysan, un commerçant, un artiste, un grand seigneur sont profondément distincts, comme un loup se distingue d'un mouton. Mais voici une particularité propre à l'homme. Chez les autres animaux, la femelle est tout à fait semblable au mâle. Le genre masculin ou féminin s'applique indifféremment à l'un et à l'autre : on dit *un* renard, *une* hyène. La femme, elle, n'est pas semblable à l'homme. La femme d'un artisan serait fort bien la compagne d'un prince; celle d'un prince est souvent une cuisinière. Autre particularité : les animaux sont soumis aux choses extérieures; ils ont des habitudes constantes : chaque espèce se nourrit, se loge uniformément. L'homme n'a pas cette uniformité. Il n'est pas tel à Paris qu'en province, en province qu'à la campagne. Il y a ensuite le logement, le mobilier, la nourriture, le régime, le costume, le langage.

Voici donc un triple sujet d'étude : l'*homme* considéré comme faisant partie d'une espèce sociale; la *femme*, être flottant qui n'appartient en propre à aucune espèce; les *choses*, c'est-à-dire le pays, le lieu, l'habitude, le mobilier, etc.

Eh bien, Balzac sera l'historien de ces espèces sociales. L'histoire des anciens peuples, ni même celle des Français ne l'avait jamais intéressé, parce qu'on ne lui apprenait rien sur leur vie sociale. Il ne cherchait que l'histoire des mœurs et de la société, et on ne lui donnait que l'histoire des événements. Lui, il comblera cette lacune pour le XIXe siècle. C'est la société elle-même qui sera son historien : lui ne sera que le secrétaire.

C'est là un plan grandiose, mais cette conception a ses inconvénients. Elle est scientifique, car l'histoire est une science; mais dans l'exécution l'art, c'est-à-dire l'imagination, la fiction tiendront une grande place. Les deux éléments se nuisent. Tantôt l'auteur sera trop peu précis, trop peu exact pour un historien; tantôt il sera trop exact, trop minutieux pour un artiste, pour un romancier. Étant d'une part savant, compilateur, enregistreur, d'autre part créateur de la fable, des incidents, du dénouement, il composera une œuvre hybride, qui tiendra de l'inventaire et du drame, de la description et du récit, où le réel grossier se choquera à un idéal quelconque, où à chaque instant on perdra pied, soit pour tomber dans les trous, abominables cloaques, soit pour se perdre dans les espaces bleus. Où sera le réel? où sera la fiction? Un autre inconvénient de cette conception, c'est que les mœurs changent tous les vingt ou trente ans. Donc l'œuvre est destinée à perdre beaucoup. D'abord, comme document authentique, elle ne sera jamais bonne à consulter : la fantaisie y tient trop de place; ensuite l'intérêt qu'on y trouve aujourd'hui diminuera avec le temps. Et en effet, ce qui nous charme maintenant dans l'œuvre de Balzac, ce qui subsiste chez lui, c'est le général, les *carac-*

tères, ce qui ne rentrait pas à la rigueur dans son plan.

Ajoutons enfin que l'œuvre est incomplète. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur. Il est mort au moment où il allait étudier les corps enseignants. Quelle belle occasion de glorifier les jésuites!

Puisqu'il est historien, on peut lui demander s'il est impartial. Il ne l'est pas : c'est un ennemi, un révolté. D'autres, parmi les romanciers, ont attaqué la société, comme Eugène Sue, George Sand et Victor Hugo, mais sur un point seulement, le mariage, le paupérisme ou la répression, et toujours en vue d'un progrès à accomplir. S'inspirant de l'esprit du siècle, pleins de foi dans la dignité de la nature humaine, ils signalaient par une peinture saisissante les vices à guérir, et plusieurs améliorations importantes ont été obtenues par eux. Balzac, lui, condamne la société en bloc : tout en est mauvais, de la base au faîte. Il ne voit de salut que dans le despotisme et le catholicisme flanqué des jésuites qui élèveront la jeunesse. Il attaque sans cesse l'élection, la liberté de la presse, les journalistes, l'égalité surtout ; il exalte l'arbitraire, les privilèges, le droit d'aînesse, etc., etc., *tartines* d'une niaiserie rare et d'un insurmontable ennui. Homme du XIXe siècle, il place son idéal en arrière, sous Louis XV apparemment[1]. La compression partout, voilà son dernier mot. S'il eût vécu dix ans de plus, il eût été satisfait. Nommé sans doute sénateur, il eût vu l'oppression, des mœurs royales à la Louis XV, et des jésuites à discrétion.

En somme, c'est un esprit étroit et de faible portée. On

1. Qu'on lise surtout *les Paysans*, l'envers de la société contemporaine.

ne lui a pas fait l'honneur de le réfuter : on riait doucement de son travers, de sa toquade. Au fond, il y avait chez lui ressentiment, rancune d'orgueil blessé. Il en voulait au gouvernement, à ses contemporains, de ne pas s'incliner devant son génie. Louis XV savait si bien encourager les génies de son siècle!

Après la conception et l'esprit de l'œuvre, voyons l'exécution. J'en ai indiqué les difficultés, résultant du choix du sujet, qui n'est ni science pure, ni pure fiction. De là les défauts de l'exécution.

C'est la tradition antique, classique, celle de tous les chefs-d'œuvre, que l'action doit être une, claire, simple, rapide et vraisemblable. Les romantiques eux-mêmes admettent cette unité d'action. C'est un besoin de l'esprit; on ne saurait embrasser à la fois plusieurs objets différents. Mais Balzac n'a rien d'antique; au collège c'était un mauvais élève, et jamais il n'a rien compris aux choses de l'antiquité et de l'ère classique. De plus, c'est un esprit naturellement encombré; il faut qu'il dégorge tout ce qu'il a emmagasiné. Aussi, fort peu de ses romans ont-ils l'unité d'action. Même dans des études circonscrites en apparence on rencontre encore de nombreuses déviations. Voici *le Père Goriot*, par exemple. Le sujet, c'est le dévouement d'un père et l'ingratitude de ses filles; mais, au travers de cette très belle étude, viennent se jeter l'histoire de Vautrin, la tentation de Rastignac, l'abandon de Mme de Bausséant par Adjuda Pinto. Et cependant c'est un des romans les plus forts comme concentration.

Mais si Balzac n'a pas respecté l'unité d'action , il a souvent tiré de cette violation des effets puissants.

Il a en somme créé un roman qui est bien en rapport avec la société qu'il veut peindre. Expliquons cela.

On connaît Darwin et sa théorie sur la sélection naturelle et le combat pour la vie. Les plantes, les animaux inférieurs, poissons, mollusques, envahiraient la création si tous les germes aboutissaient : il en aboutit un sur cent millions. Pour les animaux supérieurs, ce sont, non les germes, mais les êtres qui luttent pour la vie. Parmi les hommes, il en est de même. Mais le combat est bien plus compliqué que chez les animaux où le plus fort prend la nourriture des autres, et même se nourrit d'eux. Dans l'*état social*, les supériorités naturelles, force et même intelligence, ne peuvent s'exercer librement. Il y a des lois, des interprètes des lois, une force publique qui empêchent que les faibles ne soient dévorés. De plus, depuis 1789, l'égalité est dans les lois et aussi dans les mœurs. *Égalité* veut dire *libre concurrence :* tous peuvent arriver à tout. De là une mêlée ardente, un pêle-mêle inextricable ; fortune, gloire, honneurs, pouvoirs, tous les prix sont en vue, et chacun se dit : je peux arriver. Et, tous voulant arriver, il y a bataille, mais bataille légale. On n'arrivera pas tout seul, il faut employer les autres, s'en servir ; de là les brigues, les cabales, les intrigues, des combinaisons infinies. Suivant le lieu de la scène, les personnages aux prises, le but proposé, les moyens employés, les alliés et les coteries, la bataille prend tel ou tel aspect, les incidents sont tels ou tels, le dénouement ceci ou cela

Eh bien, Balzac a rendu les innombrables complications de cette lutte qui est partout, qui est pour tout. De là l'impossibilité pour lui de se renfermer dans l'unité d'action.

Il y a unité, mais si le personnage principal et le but restent en vue, il y a à droite et à gauche un développement énorme de personnages, d'intérêts secondaires qui servent ou gênent le héros.

L'homme, dit Balzac, est mû par des *intérêts* et par des *passions*. Quand il le représente mû par une passion, l'action est presque nulle et très simple; c'est une étude concentrée, le développement de la passion. Quand il le représente mû par des intérêts, l'action est touffue, car ces intérêts en heurtent d'autres; il y a choc, lutte engagée. L'auteur est à l'aise dans ce fouillis parfois inextricable de compétitions aux prises. Il sait admirablement montrer un à un tous les fils du réseau, toutes les mailles. Au point de vue de l'art, il y a de la confusion, ou tout au moins de l'entassement; les figures principales se perdent, passent au second ou au troisième plan, mais cela rend bien la vie sociale; on admire la puissance, on est frappé de la multiplicité des ressorts, des rouages que l'on nous démonte un à un, et qu'on fait ensuite fonctionner devant nous. A ce point de vue, les *Parents pauvres*, les *Illusions perdues*, les *Paysans* surtout, sont des chefs-d'œuvre. Balzac met merveilleusement en action dans ce dernier roman la ligue formée contre le comte Montcornet, propriétaire du château des Aigues, par son intendant voleur qu'il a renvoyé, et qui tient tout le pays dans sa main, l'administration, la magistrature, la force publique, l'usurier, le greffier, l'huissier. On y voit la puissance de l'association, ce rêve de Balzac, qui lui-même avait essayé de fonder l'association du *Cheval rouge*.

Telle est donc l'action. Mais le dénouement? Comment

démêler cet écheveau embrouillé? Ici encore la tyrannie du sujet choisi, *Études de mœurs actuelles*, pèse sur l'auteur. Il veut montrer ce qui est, non ce qui doit être. Il est historien avant tout, romancier après. Au XVIIe siècle, Huet disait : « La fin principale des romans est l'instruction du lecteur, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice puni. » Mais alors le roman était œuvre de pure imagination. Il se passait dans une sphère idéale : les réalités basses de la vie n'y avaient aucune place; l'argent en était banni. De plus, la société, très religieuse au fond, voulait retrouver dans une œuvre d'imagination comme l'image de la destinée humaine, telle que la présente le christianisme : des épreuves ici-bas, la récompense là-haut. On voulait donc des épreuves imposées au héros, mais on voulait la récompense aussi, et dès ici-bas. Là était le roman, c'est-à-dire le rêve le plus souvent contraire à la réalité. Cela n'instruisait pas le lecteur, car c'était pure fiction; mais cela l'arrachait doucement pour un temps aux réalités misérables, cela le transportait dans une région délicieuse, où tout est beau, pur, sincère, où il n'y a que juste assez de mal pour faire ressortir l'idéale pureté des sentiments. C'était bien un Roman.

Balzac, lui, *instruit* aussi son lecteur, mais tout autrement. Il lui apprend ce que c'est que la vie réelle, le combat de la vie, ce qu'il faut faire pour réussir. Ceux qui triomphent, ce ne sont pas les meilleurs, les plus purs, car ceux-là ne savent pas se remuer, comme on dit; ils croient au droit, à la justice, ils attendent ce qu'ils ont mérité. C'est un intrigant, un coquin qui l'emporte. La théorie complète des moyens de parvenir est exposée par Vautrin

dans le *Père Goriot*. Aussi les dénouements de Balzac, les voici : Grandet meurt, brassant des monceaux d'or, Gobseck avec des millions, saturé des larmes de ses victimes; Vautrin, le forçat, devient fonctionnaire; Lucien se pend, mais il a tort : son affaire était arrangée; Rastignac, de Marsay, arrivent au ministère; Philippe Bridau, voleur, espion, parricide, assassin, meurt riche et sur le champ de bataille. C'est peut-être vrai, et c'est peut-être un enseignement; mais que cela est laid, triste, décourageant pour les âmes faibles, incertaines! La vertu si mal traitée! Le vice si florissant! Hercule, entre le Vice et la Vertu, choisit la Vertu, mais c'est le fils d'un dieu. Et nous, faibles mortels?... Eh bien, si triste que cela soit, il y a chose plus triste encore : c'est la vertu se condamnant elle-même, se raillant. C'est, à l'heure de la mort, un être noble, pur, qui a lutté, souffert, résisté aux séductions de la vie, et qui s'écrie : « J'ai eu tort; je regrette ces joies criminelles que j'ai écartées; je voudrais le mal; j'ai été dupe. » Balzac a été jusque-là. Quand Brutus disait : « Vertu, tu n'es qu'un nom », il ne regrettait pas d'avoir sacrifié à cette idole sublime; ce qui le prouve, c'est qu'il se tuait pour rester libre. Mais Balzac faisant maudire la vertu par les martyrs du devoir accompli!....

Venons aux personnages. Là est la supériorité de Balzac. Dans les ateliers, les peintres disent : *le bonhomme se tient*, quand tous les membres sont bien à leur place d'équilibre. Cela n'empêche ni les verrues ni les gibbosités. Les bonshommes de Balzac se tiennent. Ils font concurrence à l'état civil; ils sont vivants, à plein relief, nombreux et variés.

Figurez-vous un fumier immense, détritus de végétaux et d'animaux. Des milliers d'êtres naissent de la fermentation et y grouillent. Çà et là une herbe, une fleur, une graine tombée du bec d'un oiseau ou portée par l'aile du vent et tombée dans cette fange y prospère. Elle regarde le ciel, et par ses racines plonge dans la putréfaction. C'est le monde de Balzac. Sainte-Beuve disait : « Quand j'ai lu de ces choses-là, j'ai besoin de me laver les mains. » Et l'imagination ?

Voyons comment l'auteur de la *Comédie humaine* s'y prend pour créer ses personnages.

Là encore, comme dans l'action, il n'y a rien d'antique, rien de classique. L'antique, le classique ne peint que l'âme, et dans une crise courte. Il écarte avec soin ce qui serait trop particulier, trop individuel, pour atteindre ce qui est général, le caractère fixe, le type même. Balzac procède tout autrement. Il est un peu comme Euripide, qui met des haillons sur le dos de ses personnages pour émouvoir la pitié par un spectacle matériel. L'état social moderne, voilà son personnage général ; mais ce personnage se compose d'espèces sociales et d'individus. L'auteur peindra des espèces et des individus.

Mais comment? D'abord par le dehors. Balzac devait avoir beaucoup lu Cabanis. Les rapports du physique et du moral existent incontestablement; mais ce qui nous échappera toujours, c'est dans quelle mesure agit l'influence réciproque. Balzac dégage de la doctrine ce qui rentre dans son œuvre et doit la féconder. Au fond, il veut peindre des âmes ; — peut-on peindre autre chose ? — Mais l'âme a un logement, le corps. Ce corps qui est

grand ou petit, large ou étroit, régulier ou bizarre, laid ou gracieux, c'est l'âme qui le meut, c'est elle qui anime les yeux, qui rit et qui pleure, qui impose telle expression ordinaire, tel tic, telle habitude, qui se montre dans le choix du costume, dans le logement, dans le mobilier, dans la place assignée à chaque meuble, souvent même dans les animaux familiers et dans les domestiques. Cette âme est modifiée sans cesse par le spectacle des choses extérieures : l'aspect des lieux influe sur elle. Eh bien, toutes ces manifestations, ces corrélations innombrables, Balzac les a rendues, presque toujours avec succès. Ce sont comme autant de jets lumineux qu'il fait converger sur l'individu qu'il veut peindre. On le trouve souvent minutieux, fastidieux ; mais l'effet est produit : on voit [1].

Voilà donc l'âme éclairée par ses manifestations extérieures. — Mais le dedans, le fond intime, le caractère enfin ? C'est là ce que nous cherchons. — Disons-le tout de suite : Balzac peint admirablement par le dehors, montre avec un grand bonheur les signes extérieurs, les actes, ceux de la vie ordinaire surtout. Il est moins heureux quand il peint par le langage. Il se substitue trop souvent au personnage. Il professe ses propres théories ; c'est lui, non plus le personnage, qui est en scène. Défaut grave, capital.

Parmi ses personnages, ceux qu'il a le moins heureusement dessinés, ce sont les honnêtes gens, les gens vertueux, hommes ou femmes. On lui reprocha souvent son immoralité, et il criait à la calomnie, à l'hypocrisie : il énumérait tous ses honnêtes gens. Le reproche subsiste,

1. Voir les préoccupations de Balzac sur ce point dans L. Gozlan, *Balzac en pantoufles*, p. 92.

mais il faut préciser en distinguant. La vertu est moins favorable que son contraire, plus difficile à peindre, moins riche en effets, moins variée. Elle est *une*, tandis que le vice est multiple : il prend toutes les formes, s'abandonne à tous les actes, s'ingénie, se démène, est toujours en quête, *quærens quem devoret*. La vertu *s'abstient*, *supporte;* elle se défend plus qu'elle n'attaque, elle se suffit à elle-même. Donc, elle offre peu de ressources au romancier, au dramaturge : elle n'a guère qu'une attitude et qu'un langage. Mais elle a, à défaut des joies coupables, des joies délicieuses, des délicatesses infinies, tout un monde sublime, idéal, pacifique qui lui suffit, et l'empêche de se mêler aux agitations tumultueuses de l'autre. Elle n'offrait donc presque rien à Balzac. De plus, elle lui était, par ce qui constitue son essence même, comme naturellement étrangère. Mais il lui fallait des types vertueux, ne fût-ce que comme repoussoirs, pour faire mieux ressortir les autres. Il en a donc jeté dans son œuvre.

Ce sont les figures les moins expressives et les moins vraies. Tantôt leur vertu ne va pas sans une légère pointe de ridicule, comme celle du notaire des d'Esgrignon; tantôt elle ne crée ni physionomie, ni mouvement, ni grandeur, comme celle du *Médecin de campagne;* tantôt elle a je ne sais quoi de noble et de niais, même chez les génies, comme chez d'Artez, le grand écrivain royaliste. Parlerai-ie des femmes? Suivant certains critiques, ce sont elles qui ont fait le succès de Balzac..... à l'étranger, peut-être, et encore?.... Glissons sur ce point. Cependant je rappelle une définition, qu'il jugeait sans doute spirituelle : « Le jésuite le plus jésuite des jésuites est encore mille fois

moins jésuite que la femme la moins jésuite; jugez combien les femmes sont jésuites ! » Je rappelle aussi une théorie reproduite souvent par lui, et enveloppée dans une critique de Walter Scott : il reproche à celui-ci la pâleur et la monotonie de ses héroïnes. Effet du protestantisme ! s'écrie-t-il : la catholique a le repentir, la protestante n'a que la vertu. En effet, beaucoup de ses héroïnes, même les plus vertueuses, sont des repenties [1]. Les vertueuses sont toujours sur le point de ne plus l'être, et, en fin de compte, ne savent pas trop si elles n'ont point fait un marché de dupes. Telles sont Mme de Mortsauf, Honorine, Mme Rabourdin, la femme de Grandville, etc., etc. Quant aux jeunes filles, elles sont trop aisément touchées de la toilette des jeunes premiers, de leurs bottes, de leurs gilets et de leurs gants. Elles sont d'une naïveté qui touche à l'effronterie. Quand Balzac veut peindre la naïveté, il tombe tout d'abord dans la grossièreté. Sa nature vulgaire et sensuelle le retient dans les bas-fonds.

Entre les vertueux et les vicieux, il y a la classe nombreuse et intéressante de ceux qui oscillent, qui luttent avant de tomber. Balzac a bien rendu ces natures sollicitées, tourmentées, avides de joies défendues, tentées incessamment, qui résistent, disputent le terrain qu'on voit peu à peu se dérober sous leurs pas. Paris, le Paris qu'il connaît si bien, étale une à une ses séductions à ces êtres aux âmes ardentes, le luxe, les plaisirs, la fortune, l'amour, la réputation. Ils se débattent, détournent les yeux, les rouvrent, sont éblouis, fascinés, succombent. Ce qui rend la

1. Histoire de Mme Graslin, dans le *Curé de campagne*.

peinture dramatique et poignante, ce sont les phases du développement du caractère. Lucien de Rubempré est honnête, pur, travailleur, plein d'illusions, poète sensible, impressionnable, avide de vivre; d'abord il se débat; mais voici l'antre des journalistes. Lousteau, un ex-poète, lui en fait les honneurs. Un article fait en deux heures lui donne argent, renom, plaisirs, lui procure une vie fiévreuse et délicieuse, celle qui convient à ces organisations d'artiste. Ensuite viendront les succès du monde, la protection du caissier mystérieux, le forçat. Voici Rastignac : il est honnête, pur, laborieux. Il a entrevu le monde, et résiste à Vautrin qui veut le lui ouvrir : il a encore un bagage de vertu qui le gêne. Aux funérailles du père Goriot abandonné par ses filles, il s'en débarrasse et s'écrie en lançant « à cette mouche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel : A nous deux maintenant ! » Ainsi Rubempré et Rastignac passent de la classe des dupes dans celle des exploiteurs. Lucien, toujours poète, peu réfléchi, succombe; l'autre, froid, sec, méprisant les hommes et s'en servant, ironique et sceptique, homme de fer, triomphe. Balzac aime ces jeunes lutteurs du combat de la vie; il les prend, les reprend sans cesse : on les voit glisser dans l'œuvre, reparaître. L'auteur ne peut s'en séparer. Il en a besoin d'ailleurs : ils formeront des élèves, ils déploieront ces merveilleuses souplesses, ces infernales habiletés dont la lutte les a armés.

Mais il préfère encore les vicieux complets, les scélérats parfaits, les Hulot, les Gobseck, les Vautrin, les Marneffe, les Grandet, etc. Il y a là une force énorme à peindre, à montrer en action. Balzac n'a pas de scrupule : il dit tout,

étale tout. Les détails infinis, vertigineux, concourent à donner de plus en plus de relief à la physionomie. Ici, les détails extérieurs sont comme des révélations. L'avare Grandet ne peut dire un mot, faire un geste, manger, se coucher, entrer en rapports avec sa fille, sa femme, ses domestiques, les étrangers, sans montrer ce qu'il est. Au lieu de dire vaguement : cette horrible passion avait étouffé en lui tous les sentiments de la nature, il le montre à l'œuvre, bourreau de sa femme, bourreau de sa fille, spoliateur ; on assiste à l'agonie de ces êtres que piétine l'avare. Pas un fait n'est indifférent : tout coup porte. On éprouve de la pitié, de l'effroi, de l'horreur : c'est un intérêt mêlé d'épouvante. On sent que cette redoutable machine saisira, absorbera dans ses rouages et mettra en lambeaux tout ce qui l'approche. Harpagon est odieux, mais il est grotesque aussi, et il est vaincu. Grandet est sinistre, il donne le frisson, et il meurt plongé dans son or. Après lui, de l'or, rien que de l'or : les sources de la vie du cœur sont taries dans Eugénie Grandet : l'avare l'a tuée moralement. Tels ces arbres à l'ombre desquels tout languit et tout meurs.

Ici, Balzac est dans son élément : il peint *la force*, une force unique qui est tout l'homme, que l'on retrouve partout en lui.

Les plus complets, les plus achevés de ses romans appartiennent à la période qui va de 1831 à 1835, celle qui précède la découverte de la *Comédie humaine* et des *Espèces sociales*. A partir de ce moment, Balzac étudia plutôt les engrenages de l'état social que les individus, que les forces isolées et formidables. Aussi de 1831 à 1835 produit-il des œuvres plus *unes*, plus fortes, comme *Eugénie Grandet*,

le *Médecin de campagne*, le *Père Goriot* et la *Recherche de l'Absolu*, ce roman si concentré, bien que trop prolongé, cette admirable peinture d'une idée fixe dans l'esprit d'un homme qui, marié, adoré de sa femme, père de beaux enfants, riche, heureux, est pris vers quarante-cinq ans de la manie de gazéifier les métaux, de faire du diamant, et qui ruine les siens, les tue, et meurt lui-même sans pouvoir transmettre le secret enfin découvert. C'est dans les peintures de ce genre, dans le développement d'une passion unique, que Balzac est véritablement grand. Le jour où commence la *Comédie humaine*, il y a décadence.

On pourrait, sans faire grand tort à Balzac, ne pas parler de son théâtre : C'est la vingtième partie à peine de son œuvre, et la plus faible. Mais l'étude ne serait pas complète. Le théâtre est comme la contre-épreuve : on comprend mieux ce qu'il avait et ce qui lui manquait.

Balzac était-il fait pour le théâtre ? C'est douteux, ou plutôt il est certain que non. L'idée lui en vint tard, à quarante et un ans. Était-ce la révélation de facultés latentes jusque-là? Non : il avait besoin d'argent, et le théâtre seul en donnait. Alexandre Dumas ramassait des millions; Scribe était riche; Victor Hugo, le poète lyrique, faisait des drames. Lui, en travaillant à mort, ne gagnait pas plus de 10 à 12 000 francs, et les créanciers le harcelaient. Le théâtre fut pour lui une spéculation, et peu dangereuse : on ne risquait que de ne pas gagner. La mise de fonds l'inquiétait peu. La naïveté énorme, la puissance d'illusion que nous lui connaissons se manifesta ici d'une manière à peine croyable. Il se porta de ce côté avec son ardeur inconsidérée.

Au fond, il méprisait cette forme de l'art, et la croyait on ne peut plus facile. Ne convoqua-t-il pas un jour dare-dare Théophile Gautier et trois autres pour faire un drame dont il ne leur donnait pas même le sujet [1]? Il fit mieux : il y avait un pauvre diable égaré dans la république des lettres, maigre, dolent, hâve, incapable de tout travail : Balzac en conclut qu'il devait être propre à écrire pour le théâtre, et un traité fut fait entre eux [2]. Plus tard, après l'échec de *Vautrin*, il avait encore des illusions sur ce genre *facile*. Il réunissait les acteurs, leur lisait *quatre* actes de *Quinola* et remplaçait le cinquième non fait par un récit vif et animé Mme Dorval refusait un rôle.

Ce qui le préoccupait plus que le drame, c'était l'argent à gagner. Aussi imaginait-il toute sorte de combinaisons. Il ne voulait pas de claqueurs, parce qu'ils tiennent de la place et ne payent point. Il achetait la salle au directeur, louait lui-même les places, laissait croire, pour en faire monter le prix, qu'il n'y en avait plus, que tout était pris, si bien que, le premier jour de la représentation, la salle était à moitié vide, mais on sifflait comme si elle avait été pleine, et les journalistes, si malmenés par lui, se réjouissaient sans même songer à dire que c'était l'erreur d'un homme d'esprit qui prendrait sa revanche. Ce fut un échec complet que celui des *Ressources de Quinola* représentées en 1842, deux ans après *Vautrin*, que le gouvernement avait interdit à cause du toupet dynastique de Frédérick Lemaître. *Paméla Giraud* (1843), la *Marâtre* (1848), passèrent inaperçues. *Mercadet le Faiseur* fut joué après la

1. Voy. Théophile Gautier, *Portraits contemporains*, p. 119.
2. Voy. L. Gozlan, *Balzac en pantoufles*, p. 68.

mort de l'auteur, en 1851, mais arrangé, réduit de cinq à trois actes par M. d'Ennery. Le *Mercadet* primitif n'eût pas eu de succès.

Balzac n'a donc pas réussi au théâtre, c'est un fait. Mais pourquoi n'a-t-il pas réussi ?

Quand il s'avisa d'écrire pour le théâtre, à quarante et un ans, il était complet comme romancier. Il avait sa manière à lui, il était le Balzac que nous connaissons. Fond, forme, style, tout était arrêté : on eût reconnu du Balzac sans signature. Il s'était fait *historiographe* des mœurs de la société, peintre de caractères.

Comment il procédait, je l'ai montré. L'action est lente, embarrassée, enchevêtrée comme les innombrables passions et intérêts qui sont aux prises dans le combat de la vie. On y trouve d'interminables descriptions des lieux, des personnes, des choses, beaucoup d'abondance et de force, mais ni unité, ni simplicité, souvent même de l'obscurité. C'est à la longue seulement que l'effet voulu se produit, qu'on voit les personnages, qu'on débrouille les complications des intrigues. Souvent même, il faut, pour en venir à bout, s'y reprendre à plusieurs fois.

Eh bien, au théâtre, aucun de ces procédés n'est de mise. Les descriptions, les détails minutieux ne sauraient être supportés. Il faut que tout soit serré, condensé, en plein relief, que tout coup porte, aille droit au but. Balzac étouffait dans ce cadre de fer; il ne pouvait se mouvoir, il ne trouvait pas le détail expressif, caractéristique, l'unique; il en trouvait beaucoup, mais non le vrai, le seul en situation, le décisif, celui qui fait faire un pas à l'action, celui qui éclaire le personnage principal. Au fond, il ne pouvait

atteindre l'unité. Or elle est nécessaire au théâtre plus qu'ailleurs. En trois heures, nous n'avons pas le temps d'errer à droite et à gauche; il faut que tout converge vers le centre. Le début, le milieu, la fin doivent être sévèrement reliés. Au début, le père de Desdémone dit à Othello : elle te trompera. Au milieu, le soupçon va croissant : si elle me trompait! A la fin Desdémone est tuée : elle m'a trompé. Cette concentration, ce grossissement, c'est l'*optique* du théâtre. Elle consiste en ceci : écarter tout ce qui n'est pas nécessaire à la démonstration d'un fait unique.

Mais, dira-t-on, il y a bien des hors-d'œuvre dans des pièces qui réussissent, bien des tirades, des déclamations : tout cela nuit à l'unité. Soit; mais elles sont dans la donnée de la pièce, et surtout dans le courant de l'esprit public. C'est ainsi que Voltaire a su plaire à ses contemporains avec ses pièces pleines de théories. Et de nos jours, depuis 1830, que de déclamations! Mais toutes sont dans le courant de l'esprit public, elles sont faites au nom de principes admis, pour revendiquer un progrès, un affranchissement. Balzac, au contraire, était rétrograde. Il déclamait au nom du passé. Cela était faux, froid, et personne ne l'admettait. En ce temps-là on ne faisait pas le procès à 1789. Ainsi l'exécution chez lui était défectueuse.

Il y avait dans ses pièces un autre défaut, plus sérieux encore. Il faut que le sujet choisi par l'auteur dramatique intéresse, et surtout satisfasse l'esprit, je dirai même la conscience. Nous savons bien que dans la vie réelle les scélérats et les coquins l'emportent souvent, mais nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi au théâtre. Nous ne détestons pas les insurgés contre la société et les lois, les bandits,

les conspirateurs, les meurtriers même; mais il faut que le motif qui les fait agir apparaisse généreux, héroïque, que ce soit la jalousie, la vengeance, l'amour de la justice ou de la liberté; tels sont Othello, Hernani, l'Émilie de Corneille, etc. Il faut surtout que la situation soit nette, que nos sympathies ne marchandent pas, qu'elles aillent droit à celui-ci ou à celui-là. Ici encore on retrouve l'*unité*, la concentration de la lumière sur un point, cette *optique* du théâtre qui grandit et grossit un fait, un personnage : c'est le cothurne antique. Cela est nécessaire, même dans la comédie. On ne met en relief que le trait unique, le pivot de l'action. M. Jourdain dans la vie ordinaire est sensé, raisonnable, il fait sa fortune. On n'a garde de nous le montrer tel. Nous ne voyons en lui que le bourgeois gentilhomme, vaniteux, entêté de noblesse, et il en est ainsi de tous les autres personnages de Molière.

Eh bien, sur ce point encore, Balzac est insuffisant. Il n'intéresse guère, il ne satisfait pas. Le dénouement est équivoque, louche : il n'y a pas adhésion complète de l'esprit. Voici, par exemple, Vautrin, ce forçat, ce révolté que Balzac a toujours affectionné et dont il fera à la fin un chef de police. Il le met en scène dans plusieurs romans; il le montre travaillant pour ses jeunes protégés, Rastignac ou Rubempré, et se livrant à des combinaisons infinies pour les faire arriver à la fortune et aux honneurs. Au théâtre, comment faire passer cela? Un jeune homme nourri, payé, entretenu dans le luxe par l'argent d'un forçat, c'est inadmissible : on se révolterait. Sans doute Raoul, qui est tout cela, ignore (et en cela il se montre bien peu curieux) ce qu'est Vautrin; mais nous le savons, nous, et cela nous

gêne. Au dénouement, Raoul retrouve une famille, épouse celle qu'il aime, mais Vautrin est arrêté, reconduit au bagne. Grave inconséquence ! C'est lui qui a tout fait, c'est à lui seul qu'on doit le dénouement heureux, et il est puni. Ceux qui bénéficient de ses combinaisons vont vivre dans le bonheur, et, lui, retourne au bagne. Voilà le louche, l'équivoque dont je parlais. Cela ne satisfait point, on n'admet pas que ce charmant jeune premier soit le fils d'adoption d'un forçat. Il n'y a pas unité d'impression morale, pas de satisfaction de la conscience.... Quant à l'intrigue, on se perd au milieu de Vautrin et de ses suppôts qui agissent, de la bande de Vautrin que surveille Vautrin, de la police qui guette Vautrin, et de la contre-police qui surveille la police. C'est un inextricable enchevêtrement.

Paméla Giraud ne satisfait pas davantage. C'est une pièce amère que cette étude sur l'ingratitude humaine et la bassesse du cœur. Une jeune grisette a dansé au bal de Romainville avec le jeune Jules Rousseau qu'elle trouve fort bien. Un soir, il accourt chez elle, effaré, poursuivi. La police est à ses trousses, on l'arrête comme conspirateur. Le père, la mère, la tante, toute la famille est désespérée. L'avocat honnête et misanthrope Dupré renonce à le sauver, malgré *les moitiés de fortune* qu'on lui offre. Le seul moyen, c'est un *alibi :* Paméla consent à le donner : elle se déshonore. On lui promet monts et merveilles. Le jeune homme une fois sauvé, grâce au mensonge de la jeune fille, on délibère sur la somme, et l'on en diminue le chiffre. Dupré demande le mariage : aussitôt on fait partir le jeune homme pour la Belgique. La pièce est finie ou devrait l'être. Mais non : Dupré fait croire que Paméla

est arrêtée comme faux témoin, qu'elle va tout révéler. La famille de Jules Rousseau a peur de nouveau (à tort, car *non bis in idem*). A la fin, le jeune homme revient et épouse par remords. Personne n'est satisfait.

La *Marâtre* est d'une analyse impossible, la donnée étant insupportable. Quant à *Mercadet le Faiseur*, c'est l'histoire d'un homme qui, pendant cinq actes, est aux prises avec ses créanciers, ses fournisseurs, ses domestiques, qui trompe, ment sans cesse, gagne des répits, et à la fin se trouve libéré, riche, heureux, par un miracle, le retour des Godeau. L'argent tient une grande place dans la vie, et aussi au théâtre; mais ce sera toujours un ressort dramatique de peu d'intérêt, un ressort inférieur, qu'on sacrifie à toute autre passion, à l'amour, à la vengeance, à la haine. Et dans *Mercadet* ce ressort est d'autant moins intéressant qu'il s'agit d'escroqueries, de finasseries. On n'est pas satisfait : on l'est d'autant moins qu'on souffre pour la femme et la fille de Mercadet, mêlées à tous ces mensonges, à tous ces tripotages.

La plus malmenée des pièces de Balzac, ce fut les *Ressources de Quinola*. C'est pour elle cependant que je me sens un peu d'indulgence et de sympathie. Il y a de la fantaisie, de l'imagination, une certaine poésie, de la couleur. La scène se passe en Espagne, sous Philippe II. Fontanarès a inventé le moyen de faire marcher les navires sans rames et sans voiles, à la vapeur. Pauvre, sans protection, il n'a que son valet Quinola; et de plus il est amoureux, ce qui lui ôte une partie de sa raison. Quinola s'ingénie, arrive jusqu'au roi, obtient pour son maître un navire. Mais les intrigues, les ennemis de tout genre, les

jaloux, l'inquisiteur, les savants officiels, les rivaux de l'amoureux, les créanciers qui fabriquent les pièces de la machine à vapeur, se réunissent contre l'inventeur. Enfin le navire marche, et l'on fait honneur de la découverte à un faux savant. Fontanarès fait sauter le navire, et tandis que celle qu'il aime lui est enlevée et meurt, lui s'en va avec une courtisane qui lui fournira ailleurs les moyens de recommencer l'entreprise. C'est toujours cette même idée de Balzac de donner pour protecteurs à ses jeunes débutants des êtres en dehors de la société, le forçat, la courtisane.

A la fin de son étude sur Balzac, M. Taine rapporte un certain nombre de mots qu'il a recueillis ici et là : Balzac, « c'est le musée Dupuytren in-folio. » — « C'est un beau champignon d'hôpital. » — « C'est Molière médecin. » — « C'est Saint-Simon peuple. » M. Taine dit plus simplement : « Avec Shakspeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine. » Je dirais à mon tour : Balzac a montré tout ce que peut la nature la plus forte quand elle est absolument dépourvue d'idéal; et l'art, sous quelque forme que ce soit, ne saurait s'en passer.

GEORGE SAND

Le roman tient dans la littérature du XIXe siècle une place trop brillante pour qu'on en puisse supprimer l'étude; mais c'est un sujet délicat, et je n'ai pas de lectures à recommander. Si le roman est la peinture de mœurs réelles, comme nous venons de le voir dans Balzac, il attriste, révolte, dégoûte; il fait connaître des laideurs qu'il vaut mieux ignorer. S'il est la peinture d'un monde idéal, tel que va nous le montrer George Sand, il séduit, familiarise avec les chimères, donne comme un besoin de perfections qui n'existent pas. Quand on quitte les régions enchantées, tout paraît mesquin et froid. Aussi George Sand écrivait-elle en 1852 : « Toute lecture de ce genre est pernicieuse à quiconque n'a rien d'arrêté dans le jugement ou dans la conscience [1]. »

Les romans de Balzac forment un tout. L'auteur est un peintre des mœurs du XIXe siècle, et il a un point de vue *un*, un esprit qui anime et soutient tout : il tient pour l'an-

1. *Souvenirs et impressions*, p. 144.

cien régime, despotisme et catholicisme. Rien de tel pour George Sand. L'ensemble de l'œuvre ne peut se saisir ; tout s'y rencontre. On y trouve des contrastes, des oppositions, des contradictions même, de la sérénité, de la foi, de la pureté et des orages, des imprécations, le calme et la tempête. George Sand est avant tout un être que la sensibilité, l'imagination, les circonstances et les influences extérieures dominent. De là ses nombreux *renouvellements*. Un nouvel aspect des choses lui apparaît sans cesse : elle ne voit alors que celui-là, et s'y attache uniquement. Les critiques font le tour des choses et des idées, décrivent les diverses faces, et réduisent enfin à l'unité, si cela est possible. Elle, non. Elle n'est pas un critique, elle ne juge pas ; elle voit, elle sent. De là le charme. Chez elle, tout est vu et senti, et de bonne foi surtout. Il n'y a jamais eu d'écrivain plus sincère et plus courageux. Voir, sentir, rendre, voilà donc son don naturel. Elle-même définit l'inspiration *la Grâce*. Cela est inexplicable à la critique : on ne peut que constater. Mais ce qui peut s'expliquer, ce sont les diverses directions qu'a suivies tour à tour ce génie. Ce qu'on peut et ce qu'on doit étudier, c'est comment il s'est formé, quelles sont les diverses influences qu'il a subies, bien que là le mystère se retrouve encore.

La première influence fut celle de la famille. Née en 1804, George Sand perdit tout enfant son père, un militaire. Sa mère était une plébéienne, une ouvrière, très belle, très ardente, très passionnée, tout entière de premier mouvement.

« Dans la première période de ma vie, je ne connus de ma mère que son amour pour moi, amour immense, et que plus

tard elle avoua avoir combattu en elle pour se résigner à notre séparation; mais cet amour n'était pas de la même nature que le mien. Il était plus tendre chez moi, plus passionné chez elle, et déjà elle me corrigeait vertement pour de petits méfaits que sa préoccupation avait laissé longtemps passer impunément, et dont par conséquent je ne me sentais pas coupable. J'ai toujours été d'une déférence extrême avec elle, et elle disait toujours qu'il n'y avait pas au monde une personne plus douce et plus aimable que moi; cela n'était vrai que pour elle. Je ne suis point meilleure qu'une autre, mais j'étais véritablement bonne avec elle, et je lui obéissais sans pourtant la craindre, quelque rude qu'elle fût. Enfant insupportable avec les autres, j'étais soumise avec elle, parce que j'avais du plaisir à l'être. Elle était pour moi un oracle; c'était elle qui m'avait donné les premières notions de la vie, et elle me les avait données conformes aux besoins intellectuels que m'avait créés la nature. Mais, par distraction et par oubli, les enfants font souvent ce qu'on leur a défendu et ce qu'ils n'ont point résolu de faire. Elle me grondait et me frappait alors, comme si ma désobéissance eût été volontaire, et je l'aimais tant, que j'étais véritablement au désespoir de lui avoir déplu. Il ne me vint jamais à l'esprit, dans ce temps-là, qu'elle pût être injuste. Jamais je n'eus ni rancune ni aigreur contre elle. Quand elle s'apercevait qu'elle avait été trop loin, elle me pressait dans ses bras, elle pleurait, elle m'accablait de caresses. Elle me disait même qu'elle avait eu tort, elle craignait de m'avoir fait du mal, et moi, j'étais si heureuse de retrouver sa tendresse, que je lui demandais pardon des coups qu'elle m'avait administrés. »

Sa grand'mère était tout le contraire. Mme Dupin, issue d'une famille de fermiers généraux vivant en grands seigneurs, avait en elle tout l'esprit du XVIIIe siècle. Voltaire était son dieu, les convenances extérieures son idole. Sa vie était méthodique, réglée, grave.

« Je trouvais ma grand'mère plus sévère et plus effrayante dans sa douceur que ma mère dans ses emportements. Je me

sentais froide et réservée en sa présence. Ses caresses me gênaient ou me donnaient envie de pleurer, parce qu'elles me rappelaient les étreintes plus passionnées de ma petite mère. Et puis ce n'était pas avec elle une vie de tous les instants, une familiarité, une expansion continuelles. Il fallait du respect, et cela me semblait glacial. La terreur que ma mère me causait parfois n'était qu'un instant douloureux à passer. L'instant d'après j'étais sur ses genoux, sur son sein, je la tutoyais, tandis qu'avec la bonne maman c'étaient des caresses de cérémonie, pour ainsi dire. Elle m'embrassait solennellement et comme par récompense de ma bonne conduite; elle ne me traitait pas assez comme un enfant, tant elle souhaitait me donner de la *tenue* et me faire perdre l'invincible laisser-aller de ma nature, que ma mère n'avait jamais réprimé avec persistance. Il ne fallait plus se rouler par terre, rire bruyamment, parler berrichon. Il fallait se tenir droite, porter des gants, faire silence ou chuchoter bien bas dans un coin avec Ursulette. A chaque élan de mon organisation, on opposait une petite répression bien douce, mais assidue. On ne me grondait pas, on me disait *vous*, et c'était tout dire. « Ma fille, vous vous tenez comme une bossue; ma fille, vous marchez comme une paysanne; ma fille, vous avez encore perdu vos gants; ma fille, vous êtes trop grande pour faire de pareilles choses. » Trop grande! j'avais sept ans, et l'on ne m'avait jamais dit que j'étais grande. Cela me faisait une peur affreuse d'être devenue tout à coup si grande depuis le départ de ma mère. Et puis, il fallait apprendre toutes sortes d'usages qui me paraissaient ridicules. Il fallait faire la révérence aux personnes qui venaient en visite. Il ne fallait plus mettre le pied à la cuisine et ne plus tutoyer les domestiques, afin qu'ils perdissent l'habitude de me tutoyer. Il ne fallait pas non plus tutoyer ma bonne maman. Il ne fallait pas même lui dire *vous*. Il fallait lui parler à la troisième personne : « Ma bonne maman veut-elle me permettre d'aller au jardin ? »

Or, par suite d'arrangements de famille, George Sand passa une grande partie de son enfance avec sa grand'mère. Cela la prépara à la révolte contre la tyrannie des usages.

Plus tard, mise au couvent, elle se montre fort indisciplinée, et nullement dévote. Mais un soir le mystère, le silence, la majesté mélancolique de l'église la frappent : elle pleure, se convertit et devient ardente catholique. De retour à Nohant, laissée libre, elle court par les champs et les bois, comme un poulain échappé, aspirant la vie, rêvant, se créant mille mondes : son imagination est en pleine école buissonnière. Puis vient l'étude volontaire. Du premier coup, la jeune fille va à la question vitale, la religion. Elle lit l'*Imitation*, que lui a conseillée son confesseur ; ce livre, qui est le code de la perfection mais de l'égoïsme, ne la satisfait pas. Elle veut une religion qui fortifie pour la vie réelle et active. Chateaubriand la ravit, mais elle en sent bientôt le vide. La religion ne peut être un décor ; il y a autre chose dans le christianisme. Leibniz la frappe avec sa *Théodicée*, cette justification de Dieu, cette félicité de l'autre vie qui ne sera point immuable, mais progressive, et de mondes en mondes. Enfin J.-J. Rousseau tombe entre ses mains. Elle se reconnut dans l'écrivain clair, passionné, éloquent, chrétien d'imagination.

Après ces orages de l'intelligence et du cœur, George Sand tombe dans une sorte d'inertie. On la marie. Sa vie devient languissante dans un milieu peu poétique, dans un horizon étroit. Une vague fermentation commence. Après un voyage aux Pyrénées qui l'enivra et dans lequel son mari lui reprocha de *se singulariser*, elle aspire de plus en plus à la liberté, et obtient l'autorisation de partir avec ses enfants (1831).

Ce qu'elle venait chercher à Paris, ce n'était pas le monde, les plaisirs, les bals. Non : elle n'avait rien de la

provinciale affamée de distractions. Elle n'aimait pas la société des femmes :

« A très peu d'exceptions près, je ne supporte pas longtemps la société des femmes; non pas que je les sente inférieures à moi par l'intelligence : j'en consomme si peu dans le commerce habituel de la vie, que tout le monde en a plus que moi autour de moi; mais la femme est, en général, un être nerveux et inquiet, qui me communique, en dépit de moi-même, son trouble éternel à propos de tout.... J'aime mieux les hommes que les femmes, et je le dis sans malice, bien sérieusement convaincue que les fins de la nature sont logiques et complètes, que la satisfaction des passions n'est qu'un côté restreint et accidentel de cet attrait d'un sexe pour l'autre, et qu'en dehors de toute relation physique les âmes se cherchent toujours dans une sorte d'alliance intellectuelle et morale où chaque sexe apporte ce qui est le complément de l'autre. S'il en était autrement, les hommes fuiraient les femmes, et réciproquement, quand l'âge des passions finit; tandis qu'au contraire le principal élément de la civilisation humaine est dans leurs rapports calmes et délicats. »

Ce qu'elle venait demander à Paris, c'était la vie intellectuelle, artistique, la satisfaction d'une imagination qui se consumait. Or, que se passait-il à Paris en 1831? La révolution avait avorté, mais l'impulsion subsistait. On cherchait à l'arrêter, mais l'élan réprimé éclatait çà et là, à Lyon, à Paris. Une autre manifestation, c'était le Saint-Simonisme, ou religion de l'avenir, avec le souci très ardent, très généreux des classes pauvres, des déshérités, de la femme. En religion, on voyait, après la ruine de la Congrégation, naître un élan vers un christianisme épuré, évangélique surtout. Lamennais, après s'être adressé à la papauté et aux rois, s'adressait aux peuples. Puis apparaissait

aussi un mysticisme humanitaire avec P. Leroux et J. Reynaud qui écrivait *Terre et Ciel*. C'était, pour George Sand, son Leibniz transformé. En littérature, le romantisme vainqueur commençait à abuser de la victoire. La licence régnait dans le roman et au théâtre. Les jeunes premiers n'étaient plus des pleurards élégiaques, mais des révoltés, sans état civil, comme Didier, Antony, des aventuriers, comme Buridan, des ouvriers épousant des princesses, comme Gilbert, des laquais aimés d'une reine, comme Ruy Blas. La légitimité de la passion était proclamée.

George Sand alla droit à ceux qui représentaient le plus ardemment les aspirations désordonnées, mais généreuses au fond, à Michel de Bourges, à Lamennais, à P. Leroux, à J. Reynaud, à Balzac, si différent d'elle, mais naïf, à Delacroix, Liszt, Meyerbeer, Chopin, Mme Dorval, Bocage. En revanche, ni Hugo, ni Lamartine, ni Alfred de Vigny, ni Stendhal dont la grossièreté et la pose lui déplaisent, ni Sainte-Beuve, qu'elle croit encore *tourmenté des choses divines*, et qui ne l'était plus que des choses humaines, n'agissent en rien sur elle. Que si, au milieu singulièrement excitant qu'elle s'est choisi, on ajoute l'expérience de la vie, celle du mariage, les rêves de félicité déçus, l'amour du prochain [1], on aura la matière première de l'œuvre.

1. « Il n'est pas possible, dit-elle, d'être poète ou artiste dans aucun genre et à quelque degré que ce soit, sans être un écho de l'humanité qui s'agite ou se plaint, s'exalte ou se désespère. »

Et ailleurs : « Je n'ai point révélé de vérité nouvelle dans mes ouvrages. Je n'y ai jamais songé, bien qu'on m'ait accusée, avec une ironie de mauvaise foi, d'avoir voulu, comme tant d'autres, jouer à la doctrine et à la secte. J'ai examiné, autant que j'ai pu, les idées que soulevaient, autour de nous tous, les hommes de mon temps. J'ai chéri celles qui m'ont semblé généreuses et vraies ; je n'ai pas tou-

Mais est-ce tout? Non : il y a un autre élément, le plus énergique de tous peut-être, la passion, les exaltations, les déceptions, les regrets. George Sand est bien l'élève de Rousseau : la passion est légitime, l'austère voix du devoir ne se fait pas entendre. Mais sur ce sujet j'aime mieux m'effacer, et céder la parole à un autre, à La Bruyère :

« Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuent bientôt, chacun de leur côté, à s'aimer moins et ensuite à ne s'aimer plus. Qui, d'un homme ou d'une femme, met davantage du sien dans cette rupture? Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères. »

« On n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer. »

« Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites. »

« Il devrait y avoir dans le cœur des forces inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. On pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché; mais on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console. »

Et enfin : « On n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première : les amours qui suivent sont moins involontaires. »

Et cette dernière maxime :

« Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend,

jours compris, dans les moyens pratiques que plusieurs ont proposés, soit qu'ils fussent obscurs, soit plutôt que mon esprit fût impropre à saisir les combinaisons et les calculs des probabilités. Je ne me suis pas tourmentée dans mon impuissance; j'ai trouvé qu'il me restait bien assez à faire en employant le genre de facultés qui m'était échu, au développement du sentiment de la justice et de l'amour de mes semblables. »

qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils nous fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. »

Il me fallait ce mot...

Enfin vint le moment du retour au pays. L'apaisement se fit au sein de la nature extérieure qui calme, repose, endort :

« O mes dieux Lares! Vous voilà tels que je vous ai laissés. Je m'incline devant vous avec ce respect que chaque année de vieillesse rend plus profond dans le cœur de l'homme. Poudreuses idoles qui vîtes passer à vos pieds le berceau de mes pères et le mien, et ceux de mes enfants; vous qui vîtes sortir le cercueil des uns et qui verrez sortir celui des autres, salut, ô protecteurs devant lesquels mon enfance se prosternait en tremblant, doux amis que j'ai appelés avec des larmes du fond des lointaines contrées, du sein des orageuses passions! Ce que j'éprouve en vous voyant est bien doux et bien affreux. Pourquoi vous ai-je quittés, vous toujours propices aux cœurs simples, vous qui veillez sur les petits enfants quand les mères s'endorment, vous qui faites planer les rêves d'amour chaste sur la couche des jeunes filles, vous qui donnez aux vieillards le sommeil et la santé. Me reconnaissez-vous, paisibles Pénates? Ce pèlerin qui arrive à pied dans la poussière du chemin et dans la brume du soir, ne le prenez-vous point pour un étranger? Ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées, comme les torrents creusent les ravins, ses infirmités, sa tristesse et ses cicatrices, tout cela ne vous empêchera-t-il pas de reconnaître cette âme vaillante qui sortit d'ici un matin revêtue d'un corps robuste, lequel chevauchait une brave jument nourrie dans les genêts, sobre et infatigable monture, comme si l'homme et l'animal devaient faire le tour du monde? »

Eh bien, tous ces éléments si divers, si désordonnés, problèmes politiques, questions religieuses, philosophiques,

sociales, questions d'art, et, par-dessus tout, les orages de la passion, voilà la matière de l'œuvre.

Il y a un roman d'Alfred de Musset, œuvre d'une âme débile et malsaine, dont le titre est faux : c'est la *Confession d'un enfant du siècle*. Le siècle vaut mieux que cela. Il a cherché, il cherche autre chose que le plaisir. Il ne fait pas œuvre égoïste : *un noble instinct le mène*. George Sand, moins ambitieuse, en reproduit mieux les inquiète ardeurs, les impatiences, les révoltes, les amers découragements et aussi les aspirations généreuses; et cela sous une forme qui n'appartient qu'à elle.

L'œuvre est considérable; elle forme cent volumes au moins. Il y a donc force et fécondité. C'est la première marque du génie : il est avant tout créateur. De plus, l'œuvre est variée; il y eut étonnement profond de la critique à l'apparition des romans champêtres. C'était un renouvellement imprévu. Les autres écrivains ou poètes restent rivés à leur manière; George Sand était toujours en transformation [1].

On pourrait établir des périodes, et il le faut même, si l'on veut bien se rendre compte de cette riche production. D'abord, ce sont les romans de passion avec une idée, ou plutôt un sentiment très vif : le mariage, tel qu'il existe, est mauvais... — Je ne discute pas; je signale cette première phase. Les critiques ont été cruels, souvent injustes, hypocrites aussi. George Sand n'attaque pas l'institution du

1. Dans cette leçon, faite quelques semaines avant la mort de George Sand, mon père ajoutait ici : « Espérons une œuvre de placide vieillesse, recueillie, grave, noble, pure, où le meilleur de cette riche nature sera condensé, l'essence d'un parfum exquis, le miel suave de tant de fleurs cueillies çà et là. »

mariage, elle montre ce qu'il est trop souvent. Qui osera prétendre que tout soit pour le mieux dans un grand nombre d'unions? Les scandales et les désordres de chaque jour protestent. — Si elle a souvent sacrifié le mari, c'est que d'ordinaire il est le plus coupable; il sait ce qu'il fait, lui; la jeune fille l'ignore. De plus, la société tolère chez lui ce qu'elle ne tolère pas chez la femme. La loi, qui frappe la femme, épargne le mari coupable des mêmes fautes.

Après cette période, fort orageuse dans ses œuvres comme dans sa vie, on voit George Sand préoccupée des questions de religion et d'art, et cette préoccupation ne la quittera jamais. Elle a passé par bien des crises, et cette seconde partie de son œuvre en porte la trace bien vive. On y retrouve une âme sincère, tourmentée, à qui le doute est insupportable. Il n'y a pas d'âme moins impie que la sienne. Voici sa dernière station dans le domaine de la recherche inquiète et passionnée :

« Je mourrai dans le nuage épais qui m'enveloppe et m'oppresse. Je ne l'ai déchiré que par moments; et, dans des heures d'inspiration plus que d'étude, j'ai aperçu l'idéal divin comme les astronomes aperçoivent le corps du soleil à travers les fluides embrasés qui le voilent de leur action impétueuse et qui ne s'écartent que pour se resserrer de nouveau. Mais c'est assez peut-être, non pour la vérité générale, mais pour la vérité à mon usage, pour le contentement de mon pauvre cœur; c'est assez pour que j'aime ce Dieu que je sens là, derrière les éblouissements de l'inconnu, et pour qui je jette au hasard dans son infini mystérieux l'aspiration à l'infini qu'il a mise en moi et qui est une émanation de lui-même. Quelle que soit la route de ma pensée, clairvoyance, raison, poésie ou sentiment, elle arrivera bien à lui, et ma

pensée parlant à ma pensée est encore avec quelque chose de lui.

« Que vous dirai-je, cœurs amis qui m'interrogez? J'aime, donc je crois. Je sens que j'aime Dieu de cet *amour désintéressé* que Leibniz nous dit être le seul vrai et qui ne se peut assouvir sur la terre, puisque nous aimons les êtres de notre choix par besoin d'être heureux, et nos semblables comme nous aimons nos enfants, par besoin de les rendre heureux, ce qui est au fond la même chose, leur bonheur étant nécessaire au nôtre. Je sens que mes douleurs et mes fatigues ne peuvent altérer l'ordre immuable, la sérénité de l'Auteur de toutes choses; je sens qu'il n'agit pas pour m'en retirer en modifiant les événements extérieurs autour de moi; mais je sens que quand j'anéantis en moi la personnalité qui aspire aux joies terrestres, la joie céleste me pénètre, et que la confiance absolue, délicieuse, inonde mon cœur d'un bien-être impossible à décrire. Comment ferai-je donc pour ne pas croire, puisque je sens. »

Dans la troisième période, George Sand aborde les questions politiques et sociales avec la même sincérité, les mêmes aspirations généreuses. Elle est avec les faibles et les opprimés, elle rêve la fraternité universelle. Que d'injures on lui a adressées à ce sujet! On a osé écrire qu'elle allait à la barrière, d'où elle revenait ivre avec P. Leroux.

La quatrième période commence après 1848. George Sand a éprouvé une déception amère. Ni les choses ni les hommes n'ont été ce qu'elle espérait. Elle se détourne alors du spectacle des événements, retrouve la nature, la campagne, écrit ses romans champêtres, transférant ainsi l'idéal dans un autre milieu.

Dans la dernière période, les divers éléments de l'œuvre antérieure reviennent tour à tour et se combinent. Il n'y a plus de création nouvelle, mais de ravissantes combinaisons.

Passion, philosophie, idées religieuses, art, nature extérieure, tout revient suivant l'inspiration du jour; mais la fraîcheur première a pâli. Ce sont cependant de purs chefs-d'œuvre encore que *Jean De La Roche*, l'*Homme de neige*, le *Marquis de Villemer*.

Voilà l'ensemble de l'œuvre, mais de l'œuvre vue, pour ainsi dire, du dehors. Pénétrons plus avant. Quelle est la forme dont elle a revêtu ces idées, ces sentiments qui ont été la vie de son esprit et de son cœur?

Tous, nous avons nos idées, nos sentiments, nos aspirations, notre roman, nos romans; mais cela reste dans les profondeurs de l'âme, car le don de l'expansion nous manque; la forme de l'œuvre ne nous apparaît pas; nous ne sommes pas *artistes*, en un mot. Au début, George Sand n'a qu'une vague mais puissante conscience de son génie. Incertaine sur quelques points, elle est très arrêtée sur d'autres. Ainsi elle ne veut pas de l'*Art pour l'Art;* elle ne comprend même pas cette théorie. Elle ne sera pas romantique quand même, ouvrière en beau langage. Elle ne fera pas de romans historiques, ni de nouvelles à la Mérimée; cela est trop maigre et sec, trop froid et indifférent. Elle a, elle, à épancher un trop-plein de sensibilité.

Comme elle est femme, et très modeste, elle aurait besoin d'un guide. Alors elle va trouver M. de Kératry. « En deux mots, je serai franc, lui dit l'auteur du *Dernier des Beaumanoir*, une femme ne doit pas écrire. » Et en la congédiant il ajoute : « Croyez-moi, ne faites pas de livres, faites des enfants. » Puis c'est Balzac qu'elle voit, Balzac le peintre des mœurs contemporaines, l'historiographe de la société. C'était bien cela que George Sand se proposait

de faire aussi, mais son génie lui disait : fais-le autrement. Et elle fit autrement. La différence, la voici. Balzac lui dit un jour : « Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels; j'en suis *un*. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent; je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et le beau, c'est un ouvrage de femme. »

Idéalisez, voilà en effet le vrai mot.

Balzac *idéalise*, mais son point de départ est la réalité. Il observe sept ou huit avares, les additionne pour ainsi dire, et fait son Grandet. Il réunit en un seul être les caractères de plusieurs. Il crée un type. Grandet est plus complet, plus logique, plus terrible qu'aucun avare réel. Ainsi de de tous les autres. Cela est beau, cela est fort, c'est d'un art puissant. Ces êtres ainsi créés ont la vie; ils se meuvent sous nos yeux, on les voit, on ne peut plus les oublier. Balzac vivait dans leur société, il les voyait; il était comme un dompteur entouré de ses fauves.

Tout autre est le procédé de George Sand. Elle ne cherche pas à reproduire le réel en le complétant, à faire des caractères, des types. Elle n'est pas de la famille des Shakspeare et des Molière : elle est de celle des Rousseau, des

rêveurs, des contemplateurs, et non des observateurs; de celle des poètes et non des psychologues et encore moins des physiologistes. C'est à peine si elle indique l'extérieur de ses personnages. Elle a une idée ou elle est possédée par un sentiment. Elle veut rendre sous une forme artistique cette idée ou ce sentiment, ses divers aspects, les phases successives de son développement, et pour cela elle crée des personnages, incarne en des êtres de pures opérations de l'esprit. Elle a dit : « Il faut (elle a tort de dire *il faut*) créer les personnages pour le sentiment qu'on veut décrire, et non le sentiment pour les personnages. » Voilà la méthode et le procédé. Ils ont leurs inconvénients et leurs avantages. Ces êtres ainsi créés sont-ils bien réels, bien vivants? Un être humain, un homme, une femme, et du XIXe siècle, sont-ils de pures abstractions? Peut-on les réduire à n'exprimer qu'une idée, souvent même une simple aspiration? La vie réelle avec ses nécessités nous serre de si près! De là, des personnages souvent flottants, pures ombres lumineuses qui glissent à nos yeux.

Prenons un exemple. Elle a lu un livre d'Agricol Perdiquier sur le compagnonnage, sur la vie de l'ouvrier. Frappée de ce qu'il y a d'élevé, d'intelligent, de généreux dans la classe des prolétaires, elle rêve. Son imagination se met en mouvement. Ces prolétaires, il faut qu'ils sortent de l'abaissement, de la misère. Mais comment résoudre ceux qui possèdent à faire part de ce qu'ils ont? Ce ne sera ni par la violence, ni par la loi. Une seule force peut opérer ce miracle, l'amour, la fraternité universelle. De là le roman du *Compagnon du tour de France;* de là les personnages, de là le dénouement. L'auteur crée un ouvrier idéal, beau,

jeune, pur, intelligent, désintéressé. C'est Pierre Huguenin, le menuisier, dont l'âme est tourmentée de ces graves questions, mais sans révolte : il est résigné pour lui-même. L'auteur crée en même temps la fille d'un comte de Villepreux, belle, noble, grave et tendre sous des dehors glacés, une fille de Rousseau nourrie de méditations austères et de rêves généreux. Tout sépare les deux jeunes gens. Le préjugé des classes est si fort que Yseult, étant un jour avec Pierre, dit à une amie qui la croyait seule : « Eh bien! ne suis-je pas seule? » Pierre n'est pas *quelqu'un* pour elle. Et pourtant, à la fin, Yseult offre sa main à Pierre, qui refuse ou plutôt qui ajourne. Le dénouement est suspendu, comme la solution de la question sociale. Nous ne sommes plus sur terre, en France, à la veille de 1848; nous sommes dans un monde idéal, où planent de purs esprits. « Vous faites la Comédie humaine, disait George Sand à Balzac; moi, je voudrais faire l'Épopée, l'Églogue humaine. » Oui, c'est bien cela. L'un montre ce qui est, l'autre ce qui pourrait être.

Mais si elle n'avait jamais incarné que des abstractions ou des théories, ses romans seraient aussi pâles, aussi insipides que les tragédies philosophiques de Voltaire. Quand c'est *un sentiment* qu'elle veut mettre en roman, les personnages ont plus de relief. En effet, une théorie, une idée abstraite subsiste indépendamment des personnes. Que le prolétaire, que la fille noble et riche soient beaux ou laids, faits de telle ou telle façon, il n'importe guère : ils disparaissent devant l'idée supérieure qui est l'union des classes privilégiées et des classes laborieuses. Mais quand il s'agit du mariage, les personnes importent. Si M. X*** était fait

autrement, Mme X*** ne se trouverait pas aussi malheureuse d'être sa femme. Si, par exemple, il était fait comme M. Y***, elle trouverait que le mariage est une excellente institution. De là, la nécessité toute simple de prendre des personnages un peu plus près de la réalité. Voici, par exemple, le portrait d'un futur que la jeune fille accepte, qu'elle va épouser, le portrait de M. X*** :

« M. de Lansac était un dandy régulièrement beau, parfaitement spirituel, parlant au mieux, riant à propos, ne faisant jamais rien hors de place; son visage ne faisait jamais un pli, pas plus que sa cravate; sa toilette, on le voyait dans les plus petits détails, était pour lui une affaire aussi importante, un devoir aussi sacré que les plus hautes délibérations de la diplomatie. Jamais il n'avait rien admiré, ou du moins il n'admirait plus rien désormais, car il avait vu les plus grands potentats de l'Europe, il avait contemplé froidement les plus hautes têtes de la société; il avait plané dans la région culminante du monde; il avait discuté l'existence des nations entre le dessert et le café. Valentine l'avait toujours vu dans le monde, en tenue, sur ses gardes, exhalant des parfums, et ne perdant pas une ligne de sa taille. En lui, elle n'avait jamais aperçu l'homme; le matin, le soir, M. de Lansac était toujours le même. Il se levait secrétaire d'ambassade, il se couchait secrétaire d'ambassade; il ne rêvait jamais; il ne s'oubliait jamais devant personne jusqu'à commettre l'inconvenance de méditer. »

Le portrait est encore bien vague, mais il va être éclairé : mettez en regard le portrait de l'autre, de M. Y*** :

« Bénédict n'était pas absolument dépourvu de beauté. Son teint était d'une pâleur bilieuse; ses yeux longs n'avaient pas de couleur; mais son front était vaste et d'une extrême pureté. Par un prestige attaché peut-être aux hommes doués de quelque puissance morale, les regards s'habituaient peu à peu

aux défauts de sa figure pour n'en plus voir que les beautés; car certaines laideurs sont dans ce cas, et celle de Bénédict particulièrement. Son teint blême et uni avait une apparence de calme qui inspirait comme un respect d'instinct pour cette âme dont aucune altération extérieure ne trahissait les mouvements. Ses yeux, où la prunelle pâle nageait dans un émail blanc et vitreux, avaient une expression vague et mystérieuse qui devait piquer la curiosité de tout observateur. Mais ils auraient désespéré toute la science de Lavater; ils semblaient lire profondément dans ceux d'autrui, et leur immobilité était métallique quand ils avaient à se méfier d'un examen indiscret. Une femme n'en pouvait soutenir l'éclat quand elle était belle; un ennemi n'y pouvait surprendre le secret d'aucune faiblesse. C'était un homme qu'on pouvait toujours regarder sans le trouver au-dessous de lui-même, un visage qui pouvait s'abandonner à la distraction sans enlaidir comme la plupart des autres, une physionomie qui attirait comme l'aimant. Aucune femme ne le voyait avec indifférence, et si la bouche le dénigrait parfois, l'imagination n'en perdait pas aisément l'empreinte; personne ne le rencontrait pour la première fois sans le suivre des yeux aussi longtemps que possible; aucun artiste ne pouvait le voir sans en admirer la singularité et sans désirer la reproduire. »

Cela est plus réel, mais on sent bien toujours que ce qui a présidé à la création de ces personnages, c'est l'idée arrêtée d'opposer l'un à l'autre, l'intention de démontrer les périls des unions mal assorties. La thèse, on en pensera ce qu'on voudra. L'art de l'écrivain, la mise en œuvre des éléments du roman, les portraits, les cadres, le style, voilà ce que j'ai voulu montrer. Et l'on trouve cinquante, cent passages aussi charmants. Il n'y a pas un roman qui n'ait ses pages ravissantes. Seulement, il faut souvent prendre son parti de la théorie et du dénouement. Ou cela est faux, ou cela n'est qu'à moitié vrai, ou cela choque et révolte.

Tel est dans ses traits essentiels le génie de ce grand écrivain. Ajoutons un détail qu'elle nous confie elle-même, et que nous aurions peut-être deviné : elle compose rapidement, d'un jet, sans rature, d'une écriture grosse et fort nette. Après la rêverie, l'aiguillon de la sensibilité excite l'imagination. L'écrivain se met à l'œuvre sans plan bien arrêté, et va, va toujours : c'est une source qui s'épanche. Balzac, lui, corrige, rature, efface, exige dix, douze épreuves, souvent illisibles par suite des surcharges. C'est qu'il fait un portrait, et veut atteindre la ressemblance. Aucun détail n'est inutile. Le corps, le visage, les yeux, le nez, le costume, le local, etc., etc., tout doit concourir à la vérité, ou plutôt à la réalité. George Sand ne voit pas un modèle, mais son idée, son aspiration, sa tristesse, son désespoir, son doute; le personnage est accessoire. C'est elle qui le fait agir et parler, ou plutôt c'est l'idée qu'elle veut rendre.

Autre détail caractéristique. Balzac n'oublie jamais ses personnages. Il les porte partout avec lui, même dans la vie réelle. Il les a créés si péniblement! Il ne les a livrés à la circulation qu'après les avoir faits bien vivants, leur avoir donné un état civil, et il lui arrive souvent de les reprendre. George Sand oublie presque aussitôt tout ce qui est sorti de sa plume. Il lui arrive souvent de se relire sans se reconnaître. C'est que, événements et personnages, tout dans son œuvre appartient au monde idéal, abstrait. L'imagination, un transport de la sensibilité, la pente de la rêverie ont donné naissance à l'œuvre. L'état de l'âme change : de nouvelles émotions, d'autres idées, d'autres aspirations la remplissent. Aussitôt s'évanouissent dans une sorte de brume fantastique ces êtres légers, aériens, qui

flottent entre ciel et terre. On voudrait les arrêter un instant, les fixer au passage, les rappeler. Mais quoi! Le poète lui-même, qui leur a donné naissance, ne les reconnaît pas!

George Sand, comme Balzac, a abordé le théâtre. Mais je ne parlerai ici que d'une seule de ses pièces, le *Mariage de Victorine*, qui n'est pas tirée d'un roman.

On sait l'influence des circonstances extérieures sur l'imagination de ce grand écrivain. Le poète ne donne guère l'impulsion; il la communique, la généralise. Il recueille, interprète, élève telle idée qui se fait jour, et qu'on remarque peu. L'a-t-il épousée, faite sienne, elle reluit, elle se répand. Cela est plus sensible encore dans un talent de femme. Mme de Staël *avait besoin d'un premier mot*, disait M. Necker. Or, en 1851 on reprit, aux Français je crois, le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. George Sand fut frappée, et fit la suite, le *Mariage de Victorine*.

On était à cette époque fatigué des émotions violentes et malsaines. Il y avait eu abus, excès, malaise; il fallait du laitage. On prit Sedaine, puis George Sand continuant Sedaine, après quoi on revint au régime excitant : Alexandre Dumas fils, Barrière et Sardou apparurent. Aujourd'hui on alterne le cru, le violent et l'anodin. Mais il est à craindre que ce dernier ne se maintienne pas longtemps. C'est une loi : les palais brûlés réclament des liqueurs brûlantes.

En 1851 d'ailleurs, George Sand était elle-même dans une veine de quiétude. Elle avait retrouvé les champs, écrit quelques-unes de ses idylles, fait jouer le *Champi*

et *Claudie*. L'occasion du jour, le courant de son esprit la portaient de ce côté. Un critique, sur lequel elle eut des illusions, G. Planche, lui conseilla d'étudier Sedaine. Mais il n'est pas *étudiable*, comme elle dit. La forme, la couleur n'existent pas chez lui. Il n'y a guère qu'une certaine atmosphère pure, bonne à respirer. On se trouve dans un milieu honorable qui repose. Pas de sommets à escalader, pas de chutes des personnages; des événements au niveau ordinaire, des sentiments naturels, un langage simple, quelque chose de touchant qui n'arrive jamais à troubler. Cela rassérène, repose, prépare au repos. On ne rêve plus passions extraordinaires, ni pour soi-même, ni pour les autres.

Dans le *Philosophe sans le savoir*, qui fut joué en 1765 avec un succès assez grand qui étonna bien du monde, — car la pièce est d'une honnête et plate uniformité, — il n'y a qu'un petit rayon, presque imperceptible, de poésie. George Sand l'a vu et recueilli précieusement. Victorine aime *sans le savoir* le fils de la maison, qui l'aime aussi.

C'est le point de départ. Comment marier Victorine avec le jeune Vanderke? Rien de plus facile, dira-t-on. Ces deux jeunes gens ne demandent que cela. — Oui, mais cela ne suffit pas. Et puis, il faut qu'il y ait obstacle, sans quoi il n'y a pas de pièce. Sera-ce l'orgueil nobiliaire? Justement dans le *Philosophe sans le savoir* une tante entichée de noblesse a annoncé qu'elle avait une femme pour le jeune Vanderke. Dans le *Mariage de Victorine* elle reviendrait à la charge. Mais nous savons que les Vanderke ne tiennent pas à leur titre de nobles, et que la tante est considérée comme une vieille folle. Enfin, aucun des per-

sonnages que nous connaissons ne sacrifiera à un préjugé le bonheur de l'un d'eux. L'obstacle doit être tout moral, élevé, généreux, héroïque. Il viendra de ceux qui ont tout à gagner à cette union disproportionnée; il viendra du père de Victorine, et de Victorine elle-même. Voilà le ressort dramatique trouvé. Il est beau, touchant, excite l'intérêt, la compassion, l'admiration. La mise en œuvre est, elle aussi, des plus heureuses. Pour couper court à cet amour que l'on devine, Antoine, le vrai héros de la pièce, d'un caractère bourru, tendre et fier, choisit un mari à Victorine et presse les choses. Mais quel sera ce futur? Il ne peut être indigne d'intérêt : Antoine ne l'eût pas choisi, et les Vanderke s'opposeraient au mariage. Le futur, c'est Fulgence, honnête, laborieux, estimé de tous, l'égal de Victorine. Seulement, Victorine ne l'aime pas. Elle se résigne, elle obéit, car, elle aussi, elle a le cœur bien placé; elle veut contenter son père. Mais on voit qu'elle n'est pas très pressée. Naïvement elle fait naître ou saisit avec empressement les causes de rupture. Ainsi Fulgence annonce qu'il emmènera sa femme; cela semble énorme, impossible à Victorine, qui croit tout rompu. Antoine décide qu'elle suivra son mari. La situation devient très tendue. La répugnance de Victorine est de plus en plus visible, mais elle se soumet. Cependant Fulgence conçoit des inquiétudes. Les cadeaux, la dot de cinquante mille livres, tout cela l'agite; il a deviné, et il suppose au delà. Vanderke père fait partir son fils la veille du mariage. Le jeune homme fait ses adieux, et Victorine a une attaque de nerfs. Enfin voici le dénouement. La nuit est venue : le mariage doit avoir lieu le lendemain matin. Victorine est brisée; Antoine lui

montre enfin les choses sous le vrai jour et fait appel à son courage, à sa dignité. Tout à coup le jeune Vanderke revient, Fulgence le découvre, rompt le mariage. Le fils de la maison demande la main de Victorine.

Voilà la sèche analyse de la pièce. La principale critique qu'on en pourrait faire est renfermée dans la dernière phrase. Les deux jeunes gens s'aiment : *il fallait le prévoir si nous voulions l'empêcher*. Ils ne l'ont pas prévu. L'ont-ils empêché sérieusement?.... De plus, Victorine est peut-être un peu trop ingénue. Au moment d'épouser M. X***, une fille sait bien que c'est M. Y*** qu'elle préfère. Le jeune Vanderke est bien timide, bien naïf pour un officier de marine. Fulgence, soupçonneux et méfiant, n'aurait jamais dû songer à épouser : il voit clair, lui. Toutes les critiques, en somme, se réduisent à la même : les caractères ne sont pas très fortement creusés et rendus. Il en est de même que pour les romans. Ce qui est supérieur, c'est l'idée, le sentiment, mieux encore l'inspiration. Quant au style, ici comme partout, il est délicieux.....

MÉRIMÉE

Voici un écrivain exquis, qui n'écrit que pour les délicats. Sans *Colomba*, plus accessible, plus largement coloré, plus ample, plus en dehors, il ne serait connu que d'un petit cercle.

Sainte-Beuve aimait à établir des catégories, des familles d'écrivains. Il recherchait les filiations et les parentés. C'est une chose bien délicate. Dans les plantes d'une même famille tous les caractères essentiels sont identiques; parmi les écrivains, la diversité se joue. Il n'y a pas d'identifications, mais seulement des analogies plus ou moins lointaines. J'en découvre un certain nombre entre Stendhal et Mérimée : mettons-les en lumière.

La première, et, au dire des physiologistes, la plus importante, l'analogie du tempérament, manque. Stendhal était sanguin, gros, court, replet, toujours préoccupé de réparer des ans l'irréparable outrage. Mérimée était grand, maigre, pâle, froid : il racontait les plus énormes bouffonneries avec la plus majestueuse gravité. Stendhal était très

en dehors, exubérant même, quand il était à son aise : il avait beaucoup vécu en Italie, où l'on est soi ; Mérimée avait vécu en France, et à la cour, où l'on est... autre chose que soi. Mais sur les points essentiels l'analogie est sensible. L'influence de Stendhal est manifeste, et Mérimée l'avoue lui-même quand il écrit à *une inconnue* : « Ses idées sur les choses et sur les hommes ont singulièrement déteint sur les miennes [1]. » L'auteur de *Colomba* connut, pratiqua, goûta, imita Stendhal. En 1842, il publia H.B. par P. M. C'est un hommage rendu à l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, une glorification. Il dirigea la publication des œuvres de Stendhal, fit une notice pour mettre en tête de la correspondance ; il s'y montre moins dithyrambique, et raconte qu'il essaya de faire relire à Stendhal ce plat Helvétius, dont l'autre rabâchait. Enfin, pour achever le compte de ces analogies, Mérimée et Stendhal étaient nettement athées, et surtout antichrétiens. La notice H. B. renferme des ignominies en ce genre. C'est la seule conviction que semble avoir eue Mérimée. A la cour, nous dit-on, quand une voix auguste et caressante le pressait de se convertir, il prenait son chapeau. On dit aussi que les secondes lettres à *une autre inconnue* furent vendues pour lui faire dire des messes.

Ajoutons encore que, comme Stendhal, Mérimée vécut pour son plaisir, et n'embarrassa sa vie d'aucun devoir. Il ne se compromit qu'une fois, pour défendre un voleur, Libri, et se fit condamner à la prison.

Sa biographie extérieure est peu intéressante. Né en 1803,

1. T. I, p. 319.

il est mort en 1870. Il assista aux événements de 1830, de 1848, de 1851, plutôt qu'il n'y prit part. Cependant, après 1830, il fut chef de cabinet de M. d'Argout, puis inspecteur général des monuments historiques, une de ces positions que la politique donne et n'ôte pas. Il connut en Espagne Mme de Montijo, lui dédia l'histoire de *Pèdre*, fut sénateur dès 1853, et, fort goûté par la fille de Mme de Montijo, devint familier à la cour, où il racontait avec grâce des histoires souvent délicates. Bien vu du maître de la maison, il lui donna peut-être l'idée d'écrire l'histoire de Jules César. Lui-même avait une passion pour César; il voulait raconter sa vie, mais, étant très consciencieux, il avait de très loin préparé cette histoire, fait des études sur la *Conjuration de Catilina*, à laquelle César n'avait pas été étranger, et sur la *Guerre sociale*, où se trouvait un élément révolutionnaire qu'il fallait nécessairement étudier avant d'arriver au dictateur. C'est ainsi qu'il préparait, expliquait la dictature. Il représentait César comme le destructeur de la vieille aristocratie, étroite, abusive, comme l'ami du peuple, le défenseur de la démocratie, l'empereur égalitaire. De même, dans l'histoire de Don Pèdre, Mérimée transformait ce Pierre le Cruel, scélérat perfide et lâche, en un grand justicier faisant, comme Louis XI et Richelieu, tomber les têtes des aristocrates. C'est par là que s'entendirent Napoléon III et Mérimée. Ce dernier cependant n'allait pas jusqu'au *providentialisme* du César d'aventure. Il n'eût pas présenté le dictateur comme un homme providentiel; et, bien qu'il fût dessinateur, il ne l'eût pas dessiné de façon qu'il ressemblât à la fois à César, à Napoléon Ier et à Napoléon III. Ce n'est pas lui qui chanta les louanges de l'historien couronné.

Voilà la biographie extérieure de Mérimée. Ajoutons qu'il fut des deux Académies. « Avez-vous jamais vu, écrit-il à l'inconnue à propos de ses visites comme candidat, avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau? Quand ils ont quelque expérience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrés, car c'est une vilaine bête à visiter que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant le cordon de la sonnette d'un académicien, et je me vois *in the mind's eye* tout à fait semblable au chien que je vous disais. Je n'ai pas encore été mordu cependant. Mais j'ai fait de drôles de rencontres. »

Il y eut toujours de la pose en lui. Il affecte de mépriser ce qu'il ambitionne, l'Académie, ce terrier de blaireaux, le Sénat, qu'il appelle la réunion de *deux cents imbéciles*, et la Cour, dont il ne parle pas toujours avec grande révérence. Qui le forçait d'être parmi les blaireaux et les deux cents imbéciles?

En résumé, Mérimée manque absolument de caractère. On n'en a pas quand il y a désaccord entre les actes et les paroles.

Ses admirateurs, s'il en a (j'entends comme homme, non comme écrivain), disent qu'il était fort sensible, mais très timide, et que son ironie, sa sécheresse apparente n'étaient qu'un masque. « J'ai l'air d'avoir une cuirasse, mais elle est en carton. Mon cœur est si vulnérable! Si l'on ne me croyait cuirassé, on le mettrait en morceaux. » Et là-dessus on raconte une anecdote [1]. « A dix ou douze ans, je crois,

1. M. Taine.

ayant commis quelque faute, il fut grondé très sévèrement, et renvoyé du salon. Pleurant, bouleversé, il venait de fermer la porte, lorsqu'il entendit rire; quelqu'un disait : « Ce pauvre enfant! il nous croit bien en colère! » L'idée d'être dupe le révolta; il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante et tint parole. » C'est le pendant de l'anecdote de Stendhal, qui, ayant un jour déchiré un habit neuf, reçut de l'abbé chargé de son éducation cette verte réprimande : « Vous déshonorez votre famille et la religion ». Stendhal et Mérimée réprimèrent tous les deux une *sensibilité humiliante*. Il en resta au dernier juste ce qu'il fallait pour ne pas faire illusion à l'*inconnue*. Elle semble avoir goûté fort son esprit, son savoir; mais l'entraînement, l'illusion délicieuse, il faut ressentir cela pour le communiquer. La *cristallisation* n'eut pas lieu. Mérimée avait beau faire des efforts pour se guinder au ton de la passion : il était trop tard. Comme les feuilles sèches au vent d'automne se soulèvent de terre, et soudain retombent, ainsi l'âme que l'expérience amère et le scepticisme ont appesantie, étend en vain les ailes; elle se traîne : les hauteurs lui sont interdites.

J'ai hâte d'arriver au littérateur.

Ici je retrouve encore l'influence de Stendhal et certaines analogies, mais un abîme les sépare. Mérimée est délicat, artiste. C'est le plus attique de nos écrivains, si l'atticisme est l'élégance, la sobriété, le tact parfait. Il possède de plus la force, l'énergie. Il avait une très riche culture intellectuelle, connaissait très bien la double antiquité, parlait presque toutes les langues modernes. Archéologue, touriste, s'il était peu touché par la nature exté-

rieure, en revanche il était très intéressé par *il costume*, par les mœurs de chaque pays. Il recherchait et recueillait avec empressement les détails caractéristiques; il savait découvrir en quoi les religions, les climats différents rendaient les caractères, les passions différentes.

Il débute en 1825, en plein mouvement romantique, en pleine renaissance dramatique. Stendhal avait publié ses pamphlets; Lebrun faisait jouer son *Cid d'Andalousie;* on traduisait les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers; Fauriel publiait un drame de Manzoni, *Carmagnola;* J.-J. Ampère flottait; Rémusat lisait ses deux drames *Abélard* et *Saint-Domingue*. Les tragédies tombaient l'une sur l'autre; les classiques qui avaient sifflé les acteurs anglais en 1821, les voyaient applaudir. C'est alors qu'apparut le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole*. Cela fit sensation. C'étaient des scènes, plutôt que des pièces, qui n'étaient pas jouables, mais c'était vif, expressif, réel, cru, dur même Encore aujourd'hui, l'œuvre n'a rien perdu; les lignes en sont droites, les contours fermes, arrêtés. Il y a même une certaine brutalité. On fut bien étonné quand on sut que cette œuvre d'une maturité admirable était l'œuvre d'un jeune homme.

Peu après parut la *Jacquerie*. Il fallait être bien hardi pour publier ces scènes féodales : les documents manquaient. Mérimée conçoit tout, construit tout. Tous les personnages poursuivent leur mission logiquement.....

Dans la *Famille Carvajal*, l'auteur joue froidement avec les abominations les plus excessives. La lumière est trop crue : l'horrible, le monstrueux domine. M. de Rémusat parle dans *le Globe* de la *Recherche de l'ignoble et de*

l'affection du laid; il signale une lacune, le manque absolu d'idéal : « L'idéal, dit-il, est de ce monde, puisqu'il entre dans l'esprit humain; il est dans la vérité au moins autant que tout le reste; et l'art serait incomplet et mensonger si tout ce que la nature admet et contient n'était reproduit dans ses fictions aussi bien et mieux peut-être que dans la nature elle-même. Il faut bien qu'il soit plus beau qu'elle, puisqu'il compense en beauté ce qui lui manque en réalité. »

Tels furent les débuts de Mérimée, une supercherie qui fit passer pour l'œuvre de Clara Gazul des produits d'un art hardi, supérieur.

Voici, en 1827, une autre supercherie, *la Guzla*. En somme, Mérimée raillait le grand mouvement lyrique des *Orientales*, du *Voyage en Grèce*, des *Chants populaires* de Fauriel, du *Romancero*, des *Ballades Écossaises*, de la poésie provençale retrouvée. C'est bien lui : il raille, mais il adopte. Il se moque de la couleur locale, mais il la cherche, la trouve et la montre. Seulement, il laisse les oripeaux, le rutilant et, comme Stendhal, va chercher le caractéristique moral.

A partir de 1828, son génie est formé et arrêté. Il sera moraliste, comme Stendhal, et il sera romantique, c'est-à-dire qu'il peindra l'homme, mais l'homme modifié par le climat, l'éducation, les préjugés. Il le montrera un et divers.

Voilà son œuvre : elle est supérieure, bien plus forte que celle de Stendhal. Celui-ci reste écrasé sous le poids de ses observations et ne peut les mettre en œuvre : son vaisseau trop chargé fait eau et n'avance pas. Mérimée, qui est un artiste, choisit, ne garde que l'indispensable. Là est son génie. Il

oit dans sa préface sur *Ugo* : « L'*art de choisir* parmi les nnombrables traits que nous offre la nature est, après tout, bien plus difficile que celui de les observer avec attention et de les rendre avec exactitude. » L'*art de choisir*, tout est là.

Partant de là, on comprend qu'il ait une réelle prédilection pour les pays et les époques ou peu connus ou très caractérisés, la Russie, la Lithuanie, l'Espagne du moyen âge, la France du XVIe siècle, la Corse. Il adore les bandits (c'est une réminiscence de Stendhal), les bohémiens, les beaux crimes, pourvu qu'ils ne soient point vulgaires. Le surnaturel, les monstruosités l'attirent. C'est à ce goût que nous devons *Lokis*, *la Vénus d'Ille*, *la Dame de Pique*, *le Coup de pistolet*, *les Ames du purgatoire*. On le suit avec un intérêt inquiet, comme dans les ténèbres. Sans faire de réflexions, il va, il va toujours, et arrive à la catastrophe. Vous en penserez ce que vous voudrez ; lui, il a fait son conte.

Son chef-d'œuvre, c'est *Colomba*, écrit à trente-sept ans, alors qu'il ne faisait plus de bravade, de fantastique, et qu'il était en possession de tous ses moyens. L'œuvre a un charme extrême. D'abord, on s'intéresse à quelqu'un, ce qui n'arrive pas dans les autres contes. Puis, le pays est bien choisi, ni trop près, ni trop loin. Il y a de la couleur locale, mais tempérée et graduée ; on trouve un personnage tout à fait corse, Colomba, un autre qui ne l'est qu'à demi, Orso ; deux autres, l'Anglais et sa fille, qui ne le sont pas du tout. Il y a plus de variété et de dramatique en action qu'à l'ordinaire ; et même çà et là apparaît un rayon perdu de poésie, un peu d'amour ; mais, pour que la fadeur ne domine pas, Colomba redevient Corse à la fin. C'est la Corse que veut peindre l'auteur.

C'est encore une peinture des mœurs corses que *Mateo Falcone*. Ce n'est qu'un trait, mais quelle sûreté dans le pinceau ! Les passions violentes, absolues, sont sobres ; elles ne se répandent pas en phrases, elles n'hésitent pas, elles agissent brusquement. Cette sobriété sèche est donc bien la couleur du sujet. Un moraliste développerait, expliquerait. Mérimée montre d'un seul coup. C'est comme un jet imprévu de lumière électrique.

Le procédé de composition est le même pour la *Chronique de Charles IX*. L'auteur a étudié dans les Mémoires, dans les monuments de l'art la vraie figure du temps des Valois, les mœurs, les idées, les croyances, les superstitions, les passions, le contact des deux esprits, catholique et protestant, et il a jeté entre ces deux esprits l'amour tel qu'on le pratiquait alors. Cela est vrai, réel, dramatique au plus haut degré..., mais cela ne prouve rien. Mérimée ne plaide pas, ne moralise pas. Il montre, mais choisit les détails, repousse l'inutile qui ne serait que froidement pittoresque, s'attache au vrai réel et au vrai moral. Pour bien comprendre l'exquis de ce travail, qu'on lise Alexandre Dumas sur la même époque. C'est une débauche de faux pittoresque, de faux moral, de toutes les fausses couleurs possibles, même dans les détails matériels ; mais c'est drôle, spirituel, vif, amusant.

Les nouvelles dont le sujet est moderne sont inférieures. La vie contemporaine prête moins à ces études sobres, nerveuses, à plein relief. La civilisation, la politesse, les convenances émoussent les caractères, diminuent l'intensité des passions, en empêchent l'incubation. On ne peut guère être absorbé par une idée unique, tyrannique, qui pousse à

un but fatal, terrible. Ce n'est plus guère que dans le peuple que les crimes complets éclatent : le mondain se dépense, il ne se concentre pas. Mais, d'autre part, la vue de ce qui se passe, la lecture des romans, le théâtre, présentent des peintures de passions violentes. On est excité, on se monte la tête. L'imagination, saturée d'aventures romanesques, en cherche : on veut avoir une passion. Mérimée a admirablement rendu cela, surtout dans *l'Abbé Aubin*. La note est : *mélancolie ironique*. Le profond et le distingué de cette nouvelle, c'est l'attitude de l'abbé qui laisse l'imagination de la dame se monter, qui y aide, mais sans franchir la limite voulue, et qui bénéficie de cet engouement de tête. La dernière lettre est un chef-d'œuvre.

Mérimée disait du romancier russe Gogol : « Il ne voit en beau ni les choses ni les hommes ; cela ne veut pas dire qu'il soit un observateur infidèle ». Mérimée est de cette école : c'est un observateur qui n'est pas infidèle, mais qui reste incomplet.

SAINTE-BEUVE

Il existe une biographie de Sainte-Beuve publiée trois ans après sa mort; mais elle a deux défauts : elle s'arrête en 1861, et elle est faite par l'auteur. Lui, qui avait tant d'esprit, supposait-il qu'on s'en contenterait? Lui, qui aimait tant à fureter, fouiller, disséquer, pouvait-il ne pas s'attendre à des représailles? Elles n'ont pas manqué. Ses secrétaires, MM. Levallois et Troubat, ont fait tête bravement, mais ils ont dû passer condamnation sur bien des points. La *Revue des Deux Mondes*, dont Sainte-Beuve a été un des fondateurs et des soutiens, s'est signalée par son indépendance de cœur : c'est là qu'il a reçu le dernier coup de pied.

Il faut s'élever au-dessus de ces rancunes, *sine studio atque ira*. Tout cela tombera avant peu. Les particularités de la vie s'effaceront de la mémoire des hommes; l'œuvre seule attirera l'attention.

Amis et ennemis s'accordent à la déclarer considérable. On a même parlé de *génie*. Peut-être dans quelque dix ans y aura-t-il de ce côté aussi un peu de déchet.

Très souvent déjà, j'ai eu l'occasion de remarquer combien l'unité était rare au XIXe siècle, dans la vie comme dans les œuvres. Tous nos grands écrivains, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamennais, Victor Hugo, Lamartine, suivent le siècle que mène, Dieu sait où, un noble instinct. Ils ne quittent pas des opinions pour les reprendre, et ne reviennent jamais sur leurs pas. Ils vont en avant, dans le sens d'une émancipation de plus en plus complète, et il y a des choses et des hommes auxquels en tout temps ils ont toujours dit : non.

Il s'en faut qu'il en ait été ainsi pour Sainte-Beuve. Qu'il y ait eu sincérité, je veux le croire. Mais toujours est-il que ces variations perpétuelles compromettent ce que l'on appelle l'*autorité*. Quand on est cinq ou six hommes, on n'est pas un homme. Les grands Jansénistes du XVIIe siècle, avec qui il a vécu vingt ans, ne lui ont pas enseigné cela. Il leur en a même voulu à la fin d'être si raides et tout d'une pièce. — Mais, dira-t-on, si Sainte-Beuve a été tour à tour ceci et cela, c'est parce qu'il était un génie critique, qu'il avait besoin de comprendre, d'embrasser, de tout savoir, de tout éprouver. Il était curieux, il prenait des notes, entrait dans les idées des gens pour mieux les peindre plus tard; il se prêtait, ne se livrait pas. — Nous verrons quelle critique est sortie de ces variations successives. En attendant, disons qu'il est fâcheux pour un homme, que tant de gens puissent dire : il est à nous.

Indiquons la biographie de ce voyageur ; voyons ce qu'il a été en politique, en philosophie, en religion, en littérature et en poésie.

Par la date de sa naissance (1804) et par le milieu où il est né, une famille de bourgeois modestes, Sainte-Beuve

était naturellement éloigné de l'ancien régime. Il ne s'y rattachait pas, comme Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, par des traditions de famille. C'était un plébéien, malgré le *De*. Aussi prend-il de bonne heure la direction d'un esprit libéral. Dès 1824 il entre au *Globe*, fait d'abord de petits articles sans signature, puis, s'attaquant à un gros morceau, rend compte de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers. Ses articles sont honnêtes et pâles. Il se montra plus mordant peu après en parlant des mémoires de Mme de Genlis, qu'on venait de publier. Il railla avec esprit les prétentions de cette dame, et sur ce point il n'a pas varié.

Quand éclata la révolution de 1830, Sainte-Beuve était à Dieppe. Sans quoi il eût fait le coup de feu avec son collaborateur Farcy, qui fut tué, avec M. de Rémusat, avec M. Nisard. Tous furent comblés, tandis que le gouvernement de Juillet ne fit rien pour lui. Il entra alors au *National*, se lia avec Armand Carrel, engagea, dans des articles littéraires il est vrai, une polémique très vive contre les gouvernants d'alors. Son article sur Jefferson fut sa *Curée* à lui ; c'est sa note la plus aigre :

« Au sortir surtout de l'atmosphère artificielle qu'infectent nos intrigants de tout âge et de tout étage, quand les corrompus de dix régimes coalisés avec les roués d'hier, avec les parvenus acharnés, les intrus encore tout suants, les avocats-ministres tombés dans l'obésité, composent à la surface du pays une écume vraiment immonde, on se sent soulagé en mettant le pied sur cette terre nouvelle, sur ces seuils antiques et vertueux : c'est au moral comme l'odeur végétale des savanes qu'on respire. Jeunes gens qui voulons nous retremper et nous affermir dans l'intégrité politique, qui voulons espérer en l'avenir sérieux dont l'aspect momentanément se dérobe, qui sommes résolus à ne nous immiscer

d'ici là à aucun mensonge, à ne signer aucun bail avec les royautés astucieuses, à ne jamais donner dans les manèges hypocrites des tiers-partis, faisons donc, pour prendre patience et leçon, ce salutaire voyage d'Amérique; faisons-le dans Jefferson du moins; étudions-y le bon sens pratique, si différent de la rouerie *gouvernementale;* apprenons-y la modération, la tolérance qui sied si bien aux convictions immuables, la rectitude, la simplicité de vues. »

Dix ans après, il est fort calmé. Bien avec les Molé, les Pasquier, de l'Académie par eux, conservateur à la Bibliothèque Mazarine, il ne parle plus politique et semble rallié. Cependant deux fois il repousse la croix. En 1848, il est victime d'un procédé inqualifiable, d'une calomnie ignoble. On le cite parmi ceux qui ont émargé aux fonds secrets, parce qu'on avait inscrit en son nom une somme de cent francs pour la réparation d'une cheminée qui fumait. Il donne sa démission, va professer à Liège ce cours publié sous le titre de *Chateaubriand et son groupe littéraire.* Revenu en France en 1849, il écrit les lundis au *Constitutionnel*, et après le 2 décembre il entre au *Moniteur* et écrit l'article *Regrets,* cet acte si répréhensible qu'un de ses secrétaires, un de ses amis, M. J. Levallois, attaque lui-même. L'année suivante, Sainte-Beuve est nommé au Collège de France. Mais on le siffle, et il doit descendre de sa chaire. De 1858 à 1861, il professe à l'École normale. Il est nommé officier, puis commandeur. Enfin en avril 1865 il devient sénateur : bref, il est rallié à l'Empire. Mais il a bien des déboires dans ces prétendus honneurs. Un jour l'Empereur lui dit : « Je vous lis avec intérêt au *Moniteur* ». Depuis deux ans Sainte-Beuve n'y écrivait plus. Les familiers, les sénateurs accablent de leur mépris cet homme

de lettres, ce journaliste. De temps à autre il lui faut s'exécuter, tourner un compliment, écrire, par exemple à propos d'une statue de la Vierge envoyée à la flotte, des choses comme celle-ci : « N'est-ce donc rien, comme signe charmant de douce influence regagnée et socialement établie, que cette image de la Vierge envoyée hier par l'Empereur à nos flottes, et qui y est reçue avec reconnaissance, en protectrice et en patronne? » Il faut aussi servir les ressentiments, attaquer les dissidents, leur montrer qu'ils ont tort de ne pas se rallier. Un jour même, il écrit un article ayant pour titre le *Cyclope littéraire*. C'était Victor Hugo. L'article ne parut jamais.... heureusement, car c'eût été Sainte-Beuve et non Hugo qui serait tombé dans les derniers abîmes. Et non seulement il ne paraît pas, mais à quelque temps de là, comme on lui récitait *le Manteau impérial*, il reprend et déclame en brandissant le poing :

> Acharnez-vous sur lui, farouches,
> Et qu'il soit chassé par les mouches
> Puisque les hommes en ont peur.

Au fond, c'est un impérialiste peu sûr. Il refuse de faire l'article sur l'histoire de César, ouvrage auquel ont travaillé tant de gens, et peut-être l'auteur lui-même. Il défend la libre pensée au sénat, écrit dans le *Temps*, retrouve la popularité. Mais à la cour on le regarde comme un renégat. A-t-il compris en mourant ce que c'était que l'indépendance? Défendre la libre pensée, c'est bien ; mais il faut avoir l'âme libre d'abord. Notre idéal serait-il le rôle de Voltaire, impie par autorisation de Frédéric?

Pour ce qui est de la philosophie et de la religion, on sait

quel admirable mouvement d'idées caractérisa, de 1818 à 1835, les années qui suivirent la compression de l'Empire. L'indifférence nulle part; partout l'ardeur, l'enthousiasme, la foi. Sainte-Beuve, tout jeune alors, avait sur ce point des idées très positives qu'il devait beaucoup à ses études médicales. Il a dit dans sa biographie : « Je suis l'esprit le plus rompu et le plus brisé aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie. C'est là mon fonds véritable. » Mais dès 1824 une réaction se fait chez lui contre le matérialisme. Il partage l'opinion de ses collaborateurs du *Globe*. Il est avec Royer-Collard, Cousin, Jouffroy, dont il devient un des vingt disciples secrets, et qu'il chante dans ses poésies. Seulement, la méthode psychologique, le moi observant le moi, ne peut le satisfaire : c'est pour lui une impasse. Justement *le Globe* arbore une doctrine nouvelle, le saint-simonisme, et quand Jouffroy, remontant dans sa chaire, démontre à la Sorbonne que l'époque des religions est passée, qu'il n'y a plus de révélations, Sainte-Beuve proteste : « Une *religion!* nous répondra M. Jouffroy; je dis précisément qu'il n'y a plus de *religion* possible, parce que le temps de l'*inspiration* est passé, et que désormais la raison seule domine. — Mais M. Jouffroy, selon nous, se fait des idées tout à fait inexactes de ce que c'est que *religion* et *inspiration*. » Il est saint-simonien, mais à peine effleuré. Il rend le son comme la statue de Memnon. « Quand on dit, écrit-il, que j'ai assisté aux prédications de la rue Taitbout, qu'entend-on par là? Si l'on veut dire que j'y ai assisté comme Lerminier, en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une

bêtise. Je suis allé là, comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse, et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. » En effet, peu de temps après il est *chrétien*, *catholique*, *orthodoxe*, comme il dit dans une lettre à E. Barbe. Un tendre sentiment l'incline à un mysticisme tendre. Lamennais pose sur lui sa main puissante. Il est de *l'Avenir* avec Lacordaire et Montalembert; on le charge de publier les *Paroles d'un croyant*, et il ne se doute pas de l'orage qui va éclater. « Lamennais, s'écrie-t-il, quand il voit l'effet immense, furieux, produit par cette publication, a conduit la voiture dans le fossé, puis il nous a plantés là, après avoir eu soin de souffler la lanterne en s'en allant. » Pour le coup, il se croit guéri de ses velléités de croyant et d'apôtre. Mais il va à Lausanne, rencontre Vinet, et le voilà séduit de nouveau. Il prépare *Port-Royal*, écrit les deux premiers volumes. Peu à peu il desserre les nouveaux liens. A partir de 1840 il est tout à fait délié : *Port-Royal* finira comme il pourra; Sainte-Beuve n'est plus que critique. Il dit en vers :

J'ai fait le tour des choses de la vie.

Il est sceptique. Mais quoi ! Peut-il s'arrêter? Non. Voici une dernière transformation : il revient au point de départ; la physiologie le reprend, tout spiritualisme s'efface; il est de plus en plus affirmatif, en paroles plus qu'en écrits. En 1855 il disait : « Quand je mourrai, on m'enterrera le matin de bonne heure, avec une petite messe basse. » En 1869, il n'y eut pas de messe du tout. En vérité, il avait raison de

dire en 1861 : « Je suis l'esprit le plus rompu, le plus brisé aux métamorphoses. »

Nous voilà tout préparés à aborder le critique. Mais Sainte-Beuve a été autre chose. Il a été historien, romancier, poète. On le touchait fort en lui parlant de ses vers; il y tenait beaucoup : c'était la flatterie la plus sûre de lui plaire [1]. Ses poésies forment trois recueils : *Joseph Delorme*, les *Consolations*, les *Pensées d'Août*. Le premier fut toléré, le second mieux accueilli, avec des réserves toutefois, le dernier condamné. Ayant fait ses études sous M. Dubois, Sainte-Beuve était d'abord un bon classique; il cherchait les suffrages de M. Villemain et de M. Patin, mais, chaque fois qu'il parlait au premier de ses vers, celui-ci répondait en louant sa prose...

Toutes les places étant prises alors, Sainte-Beuve imagina un nouveau genre de vers, plus simple et qui côtoyait la prose. De bonne heure cependant, il avait été admis au cénacle et converti à la rime. Il avait combattu pour le romantisme, lui avait cherché des ancêtres, Ronsard, Régnier, Chénier, dans son volume sur la poésie au XVIe siècle. Mais il abandonna cette école au moment des luttes du théâtre.

Pour être poète, il lui a manqué l'inspiration vraie et forte, la couleur et l'harmonie. On sent l'effort, l'imitation, l'effet cherché. Il n'y a pas la note enlevée : cela se traîne. Cette âme légère, mobile, ne se fixait à rien. Les trois sources d'inspiration pour un poète sont la douleur, la religion, l'amour. La douleur, chez lui, est fugitive, sèche et

1. Voir les vers que lui écrivit A. de Musset sur un passage d'un article inséré dans la *Revue des Deux Mondes*.

plate; il n'y a ni grands cris, ni mélancolie : tout avorte. Quant à la religion, Béranger comparait son *Mon Dieu!...* au *Dii Immortales* dont se servaient jadis les cardinaux. L'amour non plus ne l'a guère inspiré. La Rochefoucauld, qu'il aimait beaucoup, a dit : « Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. » Sainte-Beuve ne le cherchait pas où il est, et surtout il le cherchait où il n'est pas.

En somme, Sainte-Beuve est avant tout un critique, et à ce point de vue l'œuvre est considérable. Quinze volumes de *Causeries*, treize de *Nouveaux Lundis*, cinq de *Portraits littéraires*, un de femmes, deux sur Chateaubriand, cinq de *Portraits contemporains*, un volume sur Virgile, une étude sur Proudhon, un *Tableau de la poésie au* XVIe *siècle*, une longue étude sur *Port-Royal* prouvent une vie de travail, une existence de bénédictin. Pendant quinze à dix-huit ans, Sainte-Beuve n'eut de repos que le lundi soir. Ajoutez à cela une probité à toute épreuve, jamais d'exploitation industrielle, une exactitude minutieuse, une conscience, une variété, une flexibilité infinies, pas d'emphase, pas d'émotion. A ce point de vue, nul ne lui a rendu hommage plus autorisé, plus indépendant, que M. Scherer, rédacteur du *Temps*, le dernier journal de Sainte-Beuve. Si l'Académie eût appelé M. Scherer à elle, au lieu de donner pour successeur à Sainte-Beuve M. J. Janin, elle eût montré le désir de réparer cette perte; mais elle aime mieux ne pas s'en consoler. Ajoutons que nous tous, critiques de tout étage, nous lui devons quelque chose. Je ne sais si, comme on l'a dit, la critique n'ira pas plus loin. En tout cas, espérons qu'elle ira ailleurs.

J'ai montré les transformations successives de Sainte-Beuve. Il est incontestable, comme il le disait lui-même qu'il était l'esprit le plus rompu et le plus brisé aux métamorphoses. Seulement, ces métamorphoses étaient-elles involontaires, fatales, — qui de nous ne sent qu'il se transforme? — ou bien étaient-elles préméditées? Dans les derniers temps de sa vie, c'était sa prétention d'être toujours resté maître de la direction de sa pensée. Il n'aurait pas changé, il n'aurait fait que faire semblant. « J'ai tout traversé, dit-il, tout côtoyé; mais dans toutes ces traversées je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement; je n'ai jamais engagé ma croyance. Mais je comprenais si bien les choses et les gens, que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir, et me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale. » Si cela était vrai, nous aurions l'explication de toute cette vie ondoyante et si diverse. Elle ne le serait qu'en apparence; au fond, elle aurait une unité réelle. Sainte-Beuve ne serait plus qu'un voyageur qui se plie à la langue, aux mœurs, aux usages de tous les pays, mais qui garde sa nationalité et se propose d'écrire ses impressions. Mais cette prétention n'est pas fondée. M. Scherer a dit très bien : « Je ne le crois point naïf, mais je me l'imagine volontiers sincère. » Oui, il l'a été, il s'est laissé prendre à la ratière. Il a été saint-simonien, républicain, catholique, et surtout romantique, et « il s'en voulait d'avoir pu cesser autant de s'appartenir ».

Qu'importe? dira-t-on : l'effet est le même; il a toujours traversé tout cela. — Oui, mais s'il y a été pris, il a dû garder une certaine rancune, une certaine humiliation, et se retourner avec vivacité contre les objets de son culte. C'est la nature humaine :

> Ah! je l'ai trop aimé pour ne pas le haïr.

Le prêtre de l'idole porte lui-même la hache sur la statue, alors que nul n'oserait. De là les *Portraits contemporains*. Et enfin s'il a été pris tant de fois, et d'une façon si différente, c'est qu'il n'avait pas en lui une force personnelle, originale, un préservatif sûr. Tant mieux! dit-on. Cela même le préparait admirablement au métier de critique. — Voyons.

En 1862, après le plein succès des *Causeries*, paraissent les *Nouveaux Lundis*. Une critique, à ce moment, est lancée et répétée : c'est agréable, instructif, intéressant, les jugements sont bons, mais l'auteur n'a pas de code, pas de méthode [1]. Et cela se dit au moment même où M. Taine prenait d'emblée une place considérable, arborait une méthode nette, absolue, tranchante! Cela était dur d'être ainsi traité de sceptique, d'indécis, d'amuseur. Quoi? Sainte-Beuve n'aurait-il pas ce que tous ont eu? Geoffroy, Laharpe avaient eu une méthode, la vieille étude des genres, des règles, des formes. M. Villemain y avait ajouté l'histoire... à petites doses. M. Gustave Planche lui-même et M. Nisard en avaient une. Les classiques avaient la leur, les roman-

1. « Des contradicteurs qui me traitaient comme le plus sceptique et le plus indécis des critiques, et en simple amuseur..... » — « Jamais ni les Génin, ni les Rigault, ni aucun de ceux qui me faisaient l'honneur de me sacrifier à M. Villemain... n'ont daigné soupçonner... »

tiques aussi. Sainte-Beuve protesta qu'il en avait une, qu'il en avait toujours eu une, qu'il pouvait avoir varié sur le reste, mais qu'en critique il était un roc. Il se trompait évidemment : le critique du *Globe*, de la *Revue de Paris*, des *Portraits*, n'est pas celui des *Causeries*. Quand il était romantique, il combattait, il avait un drapeau ; il exécutait Delille, J.-B. Rousseau, même Boileau, et un peu Racine[1]. Cependant il s'arrêtait dans ses hardiesses ; il ne prenait pas le romantisme tout entier : il avait peur des conséquences. En effet, le XVIIIe siècle, les classiques du XIXe sont les continuateurs du XVIIe siècle. Quand on sifflait Arnauld, Jouy, Viennet, ils criaient qu'on outrageait Corneille, Racine, Voltaire. C'était la même école, les mêmes procédés. Aussi Sainte-Beuve n'osa-t-il pas condamner l'art classique absolument. Cette indécision, il l'a conservée jusqu'au bout, mais est devenu de plus en plus classique. Donc, sur ce point il s'abuse ; il n'a pas une méthode une, fixe, toujours suivie et appliquée, mais il en a une. Laquelle? la voici.

On peut goûter une œuvre littéraire en elle-même, mais pour la juger il faut connaître l'homme : tel arbre, tel fruit. Donc l'étude littéraire mène tout naturellement à l'étude morale. Quel admirable but entrevu ! On transporte dans la critique les procédés de la science, de l'histoire naturelle ; on réunit les caractères communs, on forme des familles d'esprit, comme des familles de plantes et d'animaux. Où triomphent l'individualité, le hasard, le caprice, on rétablit l'ordre, l'harmonie, la corrélation, la loi. Il y a bien un petit obstacle : « L'homme moral, se dit Sainte-

1. *Port-Royal*, V, 500.

Beuve, est plus complexe ; il a ce qu'on nomme liberté, ce qui, dans tous les cas, suppose une grande mobilité de combinaisons possible. Mais avec le temps on arrivera, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste. Plus tard, on découvrira les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprit. » En attendant, voici la méthode à suivre.

Un homme supérieur doit être étudié dans son pays natal, dans sa race, dans ses parents, dans sa mère surtout, dans ses sœurs, ses frères et ses enfants. Ainsi Chateaubriand réunit ce qui avait été donné à ses deux sœurs, l'imagination de l'une, qui avait en même temps un fond de bêtise, l'exquise sensibilité de l'autre, tendre, mélancolique, mais sans force pour réagir, et qui mourut folle. Ainsi Lamartine, dont les sœurs faisaient, dit M. Royer-Collard, un nid de rossignols; ainsi Beaumarchais et sa sœur Julie, ainsi Balzac et Mme de Surville, Despréaux et ses frères, Mme de Sévigné, qui réunit les qualités de ses deux enfants. Voilà les origines, la parenté immédiate. En second lieu, il faut étudier le milieu où éclate le talent de l'homme supérieur, connaître le groupe des contemporains, celui de Molière, de La Fontaine, de Racine, de Boileau en 1664, celui de Chateaubriand, de Fontanes et de Joubert en 1802, le Cénacle de 1824 à 1827, tout en faisant cette réserve que les très grands individus se passent de groupe et font centre eux-mêmes. En troisième lieu, il faut bien observer le moment où un grand talent se gâte, se corrompt[1], dévie. Est-ce tout? Non :

1. Sainte-Beuve ici pensait à Victor Hugo.

« On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même les questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits. — Que pensait-il de la religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? — Sur l'article de l'argent? — Etait-il riche? — Etait-il pauvre? — Quel était son régime? Quelle était sa manière journalière de vivre? — Enfin quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. »

Il ne faut pas non plus être dupe de la profession en public, de l'affiche de tous les sentiments nobles, généreux, élevés, désintéressés, chrétiens, philanthropiques, ni de l'affectation du vice opposé au vice réel, pour le cacher :

« On n'évite pas certains mots dans une définition exacte des esprits et des talents; on peut tourner autour, vouloir éluder, paraphraser; les mots qu'on chassait et qui nomment reviennent toujours. Tel, quoi qu'il fasse d'excellent ou de spécieux en divers genres, est et restera toujours un rhéteur (Cousin). Tel, quoi qu'il veuille conquérir ou peindre, gardera toujours quelque chose de la chaire, de l'école et du professeur (Villemain). Tel autre, poète, historien, orateur, quelque forme brillante ou enchantée qu'il revête, ne sera jamais que ce que la nature l'a fait en le créant, un improvisateur de génie (Lamartine). »

On peut encore étudier les talents dans leur postérité morale, dans les disciples. « Le génie est un roi qui crée son peuple. » Les admirateurs de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Balzac, de Michelet forcent, accusent le procédé du maître. C'est un miroir grossissant. Sal-

vandy, Marchangy expliquent Chateaubriand. Mais il faut aussi faire la contre-épreuve. On juge un talent par ses ennemis déclarés, par les antipathies de nature. Il est bon de savoir que Lamartine n'aime pas La Fontaine, que M. Nisard n'aime pas Victor Hugo.

Telle est la méthode. Est-ce une méthode? Non. Il n'y a ni science, ni précision, ni exactitude. Ce sont tout au plus quelques recettes commodes, le cas échéant. Sainte-Beuve n'a pas l'esprit philosophique. Les objections se pressent en foule.

D'abord la méthode est le plus souvent impraticable. Les documents manquent pour l'antiquité, pour Molière, et pour bien d'autres. Quant aux contemporains, il faudrait les espionner, les surprendre en déshabillé, les trahir, et c'est ce que ne fera jamais un galant homme. Les *Portraits contemporains* sont malheureusement pleins d'indiscrétions de ce genre. De plus, cette méthode est incomplète et fausse, parce qu'elle regarde l'homme comme une résultante de diverses influences fatales, le climat, la race, l'hérédité : elle supprime la liberté. Enfin, il y a une autre objection encore. Il n'est pas permis de chercher absolument dans l'homme le secret de l'œuvre et son explication. Les facultés qui créent le beau sont d'un ordre à part, irréductibles. Ce n'est pas l'homme qui parle, c'est le poète, c'est l'orateur, c'est l'artiste inspiré. Shakespeare n'est ni Hamlet, ni Roméo, ni Iago; il est créateur de types. Le poète inspiré est dans un état particulier, divin; les misères de la vie réelle sont loin de lui. La nature éloigne de la femelle qui va être mère la maladie et la mort. Ainsi l'orateur, le poète, en travail d'un chef-d'œuvre, sont sacrés, invio-

lables, divins. L'un est la voix de la patrie, de la liberté, de la justice, l'autre la voix de la foi, de l'amour, de l'espérance, de la douleur. Ils ont pris leur point de départ sur terre, mais un élan vainqueur les a bientôt élevés aux sphères supérieures; tant qu'ils y séjournent, ils sont au-dessus, en dehors de nous. Si vous choisissez pour les étudier le moment où ils retombent sur terre, vous êtes comme le valet de chambre du grand homme : vous le voyez dans la vie matérielle, mangeant, s'habillant, se déshabillant, parlant votre langage. Mais l'autre, le seul qui nous intéresse, vous échappe.

En voici un exemple. Le 16 avril 1848, Sainte-Beuve rencontre Lamartine se dérobant derrière l'Hôtel de Ville, après l'émeute dissipée. L'enthousiasme, l'héroïsme, l'éloquence avaient lui sur ce front. Peu à peu la vie réelle reprenait : le grand homme cherchait un fiacre. — « Comment allez-vous? » lui dit Sainte-Beuve. — « Comme un homme qui vient de faire cent discours et embrasser cent mille hommes », répond Lamartine. Et le critique curieux, sec, froid et sceptique raille le poète qui, redescendu des hautes sphères, exagère à ce point..... Lamartine en avait-il moins été l'homme du 16 avril? Mais ces natures élevées et pures, fort peu préoccupées des exactitudes matérielles, ont toujours échappé à Sainte-Beuve. Cela l'agaçait de leur voir si peu de sens critique. Il ne comprenait pas que le sens du vrai est souvent en défaut chez ces hommes en qui prédomine le talent. A quoi bon, par exemple, être révolté parce que Lamartine comparait Adolphe Dumas à Horace [1]?

1. « Savez-vous pourquoi, au fond, j'étais si révolté de voir M. de Lamartine comparer Adolphe Dumas à Horace? C'est que c'était moi-

Lamartine lui-même n'a-t-il pas dit :

Tes vers où l'hyperbole, effort de la faiblesse,
Enflait d'un sens forcé le vide ou la mollesse,
Sous ces mètres rompus qui boitent en marchant,
Sous ces fausses couleurs, au contraste tranchant,
Sous ce vernis trop vil qui fatigue la vue,
Sous cette vérité trop rampante ou trop nue.....

Que reste-t-il de cette méthode? Au point de vue scientifique, rien. Au point de vue empirique, d'assez utiles recettes à employer, quand on le peut. En résumé, et pour conclure, Sainte-Beuve a subi, dans ses vingt dernières années, l'influence de l'école physiologiste, matérialiste et même positiviste : il faut toujours qu'il en subisse une. Il a été émoustillé par M. Taine, par M. Renan. Il a surtout subi l'influence du milieu politique. S'il ne s'abaissait pas

même qui, sur la demande d'Adolphe Dumas, l'avais présenté un soir à M. de Lamartine. Adolphe Dumas, homme de cœur et d'une certaine imagination confuse, très ambitieux, ne doutant de rien, et avec cela boiteux comme Thersite, avait dès le premier jour et dans ce premier entretien, parlé à Lamartine de poète à poète et un peu d'égal à égal, sans beaucoup de tact. Or, le lendemain, Lamartine, me voyant seul, me dit pour premier mot : « Vous m'avez présenté hier un fameux animal. » — Je trouvai le mot rude pour l'animal, et même peu poli pour moi. — Et voilà que, quelque temps après, Adolphe Dumas nous revient par Lamartine sous forme d'Horace! »

— « C'est ce même Adolphe Dumas qui, un soir de première représentation à l'Odéon, où l'on jouait une pièce d'Alexandre Dumas, était dans une loge où l'auteur vint un moment, se présenta de lui-même à lui à brûle-pourpoint, en lui disant : « Il y aura les deux Dumas, comme il y a eu les deux Corneille. » Alexandre Dumas, tout ferme qu'il est sur ses étriers, en fait d'amour-propre, fut quasi désarçonné du coup et ne dit mot. Il sortit, puis, à peine dans le corridor et se ravisant, il refrappa à la loge, entrebâilla la porte et, avançant la tête, il tapa sur l'épaule de son homonyme avec ces seuls mots : « Adieu, Thomas... » et il court encore. — On voit d'ici le jeu de scène. — Tel était Adolphe Dumas. »

à de lâches complaisances, il ne cherchait pas à déplaire; il écrivait au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, dans les journaux officieux ou officiels. Son public de lecteurs goûtait fort ce régime, en profitait; il devait en profiter lui-même. Ce qu'il a été, ce régime, on le saura, on commence à le savoir, et, à mesure que la conscience publique se réveillera, on le comprendra mieux encore.

Sainte-Beuve a-t-il figuré dans ces déplorables années parmi les maîtres, les guides, les consolateurs de la jeunesse, parmi ceux qui relèvent les âmes, soulagent et fortifient les consciences troublées?... Qui oserait le prétendre? Ces guides, ces consolateurs, ces soutiens, c'est Hugo, c'est Lamartine, Michelet, Quinet. A-t-il été parmi eux? Non. A-t-il parlé d'eux? Non. D'autres, moins hardis, moins révolutionnaires, si l'on veut, ont maintenu à leur manière la protestation de la conscience publique. Tels furent Lacordaire, Montalembert, Villemain, Laprade, Duvergier de Hauranne, Saint-Marc Girardin. A-t-il été avec eux? A-t-il parlé d'eux? Non.

De quoi parlait-il donc? Il évitait tout ce qui était grand, généreux, convaincu, tout ce qui aurait pu donner une secousse aux âmes engourdies. Les grands écrivains, ou il les négligeait, ou il les prenait par de petits côtés : Voltaire avait volé du bois au président de Brosses; — quelles avaient été au juste les relations de Rousseau avec Mme de Latour-Franqueville, etc. Du grand combat pour le droit, pour la liberté, la vérité, jamais il ne dit un mot. Mais les généraux, les diplomates, les administrateurs du premier empire, les femmes légères d'autrefois, la chronique scandaleuse, habilement gazée, tout cela, il ne l'oublie pas; et

parmi les œuvres contemporaines il salue avec enthousiasme *Madame Bovary*, *Fanny*, le réalisme cru : l'absence d'idéal l'attire. Le critique doit tout comprendre, dit-il, se faire à tout, à tous. Il y a des faits, des situations, des œuvres, auxquels il se faisait naturellement, qui étaient à son niveau moral. Le reste lui échappait... naturellement aussi; et le reste, c'est la vie morale de l'humanité.

Sainte-Beuve occupera longtemps encore la curiosité publique. Pourquoi? C'est d'abord qu'il n'a pas été remplacé, et ne le sera pas, du moins par un disciple, un *alter ego*. Et puis la curiosité publique a été fort habilement tenue en éveil : on ne l'a pas satisfaite d'un coup; on lui a donné de petits morceaux découpés. C'est ainsi que, depuis la mort de Sainte-Beuve, son exécuteur testamentaire a publié plusieurs reliquats inédits, *Lettres à la princesse*, *Souvenirs et Indiscrétions*, *le Dîner du Vendredi saint*, et enfin les *Cahiers* et les *Chroniques parisiennes* qui offrent bien plus d'intérêt que les autres ouvrages posthumes. Ils préparent la *Correspondance* qui fera sans doute du bruit, à moins qu'un vent plus sain, plus fortifiant, ne vienne à souffler des hauteurs.

Rien n'est plus difficile que de tirer de ces deux volumes un tout, quelque chose qui se tienne. Ils ne valent que par le détail. On les lit avec plaisir : c'est amusant, varié, piquant, malicieux, méchant même. Mais si l'on veut ramener les détails à une unité, découvrir le lien commun, l'idée générale, l'esprit, l'âme enfin, on est très embarrassé. En somme, ce qui domine dans ces deux volumes, c'est un amour de la vérité qui ne recule devant rien. Sainte-Beuve tient à prouver qu'il n'est pas dupe; or, il l'avait été plus

d'une fois, et ne s'en consolait pas [1]. Dans les *Chroniques* il aime la vérité, mais il l'adore dans les *Cahiers*; c'est que les *Cahiers* ne devaient paraître qu'après sa mort.

Les *Chroniques parisiennes*, écrites pendant les années 1843, 1844, 1845, étaient envoyées à Lausanne, à M. Juste Olivier, qui avait l'autorisation de les modifier à son gré. C'est un recueil dans le genre de ceux du XVIIIe siècle, de la correspondance de Grimm et de Diderot, de celle de Laharpe, où se trouvaient racontés les cancans de la cour, de la ville, du théâtre, de l'académie, des salons, de la littérature courante. Comme il n'y avait pas alors de liberté de la presse, c'était une sorte de presse clandestine. Les *Chroniques* de Sainte-Beuve ont quelque chose de cela : l'auteur écrit sous le masque. La Suisse est pour lui le trou auquel le barbier du roi Midas fait ses confidences. Il est libre, il peut satisfaire son ardent amour de la vérité.

La politique tient dans le livre une certaine place. Le gouvernement de Juillet est assis et semble solide : M. Guizot règne. Sainte-Beuve est conservateur; la visite de la reine d'Angleterre le met en émoi, il bat des mains aux succès du ministère. Mais il y a un opposant alors, et qui commence à faire du bruit : c'est Lamartine. Quoi! ce

1. On pourrait mettre comme épigraphe aux *Cahiers* ces lignes que je trouve à la page 26.

« Bolenbroke, dans ses lettres à Swift, dit qu'il ne se pardonnera jamais d'avoir été aussi longtemps la dupe de son ancien collègue et chef de cabinet, Harley, comte d'Oxford. Mais, ajoute-t-il, en voilà assez sur ce personnage que je ne puis démasquer comme un fourbe, sans m'accuser moi-même d'être un sot. Heureux qui n'est pas dans le cas de Bolenbroke! Il n'a pas les mains liées, ni la langue. »

Eh bien, ici, Sainte-Beuve n'a plus les mains liées, ni la langue, ou du moins il se délie tout à fait envers certains contemporains, avec Victor Hugo par exemple.

poète ose faire de la politique! N'a-t-il pas chanté l'enfant du miracle? « O gosier! gosier! s'écrie Sainte-Beuve, qu'il est triste que tu aies ainsi besoin de chanter toujours et de chanter encore! » Si on poussait aussi loin que lui l'*amour de la vérité*, on rappellerait ce qu'il écrivait sous l'empire contre les hommes du gouvernement de Juillet. Mais à quoi bon? Il n'y a plus à démontrer que Sainte-Beuve se prêta à bien des gens.

Sur la question religieuse, l'auteur des *Chroniques* est plus clairvoyant. Les catholiques commencent la campagne contre l'université, toujours au nom de la liberté de l'enseignement. A ce propos, Sainte-Beuve écrit très justement : « Le jésuitisme et le catholicisme en France ne sont plus guère distincts et le seront de moins en moins [1]. » Il se rassure néanmoins. Rien de gravement menaçant au fond pour une nation qui les secouera d'un revers de main le jour où ils oseraient oublier qu'ils n'ont jamais été chez eux en terre de France. D'ailleurs le roi a dit : « Querelle de cuistres et de bedeaux. »

Mais venons à la littérature. Des événements assez importants se passaient à cette époque. On représentait les *Burgraves* de Victor Hugo et la *Lucrèce* de M. Ponsard. Là-dessus, Sainte-Beuve est plus chroniqueur que critique; il rend assez bien les impressions des divers publics, l'engouement des salons, l'admiration naïve des jeunes gens, les quolibets des romantiques, de Victor Hugo qui disait : « *Lucrèce*, c'est une version de Tite-Live », et qui ne parlait de la pièce qu'en l'appelant « *la chose* qu'on joue à l'Odéon » ;

1. Vinet a dit dans le même sens : « Le jésuitisme n'est qu'une aggravation du catholicisme. »

d'Alfred de Vigny qui disait : « c'est du style vieilli; il mérite un accessit » ; d'Alexandre Dumas enfin qui prétendait connaître un notaire enthousiaste de *Lucrèce* au point de s'écrier en sortant : « Quelle pièce! pas un des clercs de mon étude n'en ferait autant! » Malheureusement, Sainte-Beuve n'indique pas ce que c'était que ce compromis entre les drames romantiques et les tragédies classiques : sur ce point, il manque de décision.

Pour le roman, à propos des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*, il s'indigne, crie à l'immoralité, est suffoqué que des procureurs, des présidents écrivent à E. Sue pour discuter ses idées. Il n'a pas compris l'avènement du roman social, ou socialiste.

Les élections de l'Académie, celle de Mérimée, celle de Saint-Marc Girardin, la sienne, donnèrent lieu à plusieurs chroniques intéressantes. Ce fut un événement considérable dans la vie de Sainte-Beuve, que sa nomination à l'Académie. Il sort de la foule, il a autorité ; rien de naïf comme l'étonnement qu'il manifeste d'être plus apprécié depuis qu'il est académicien :

« Une des choses qui m'ont donné le moins de confiance dans le *goût* du public, ç'a été de voir comme, depuis le jour de ma nomination à l'Académie, j'ai été compté par des gens qui la veille comptaient à peine avec moi; car enfin, la veille, je ne valais pas moins, et en général, dans ces années de seconde et vive jeunesse, je valais mieux que depuis. Mais les hommes, pour la plupart, ne savent pas eux-mêmes quel jugement porter; ils ont besoin d'une marque extérieure qui les rassure. »

C'est sans doute parce qu'il était candidat, et qu'il lui fallait ménager tout le monde, que Sainte-Beuve n'écrivait

pas ses *Chroniques* à Paris. Cela alla si loin qu'il n'osa même pas dire son opinion purement littéraire sur *Lucrèce*. « Mais que les doigts me démangent, écrit-il, de penser qu'on ne peut pas en France dire au long, librement, toute sa pensée là-dessus, revendiquer notre point de vue moderne et dire : notre *innovation!* » C'est qu'alors il était candidat.

Son concurrent était Vatout. Après sept tours de scrutin, l'élection fut remise à un mois. Dans le vif même de la lutte, Sainte-Beuve écrivait sur son *cahier :*

« Vatout, a dit Latouche, c'est un papillon en bottes à l'écuyère, un papillon en bottes fortes. » Amitié à part, il est juste que Scribe soit à Vatout. Vatout, c'est l'idéal de l'esprit du gymnase, la pointe, le calembour du clerc de notaire spirituel. M. Dupin doit l'adorer; car Vatout, c'est l'esprit de basoche qui se fait élégant; il doit être l'homme du monde idéal pour Dupin. — Un fonds d'idées très commun, mais en très belle humeur. — Il a tout l'esprit que peut comporter et concevoir la femme de l'agent de change : c'est l'Hercule Farnèse, l'Hercule Boufflers de la finance, de la rue Laffitte, de la place Saint-Georges. Mme de Girardin elle-même est sur le chemin; et elle peut dire vrai quand elle déclare qu'elle ne connaît pas d'homme plus spirituel. — Hors de ce quartier-là, dans le monde des idées et de la délicatesse, il n'est rien, il ne compte pas. — « Nommer Vatout, dit M. Royer-Collard, quelle plaisanterie faites-vous là à un homme de mon âge! Sachez, monsieur, que je prétends nommer quelqu'un[1]. »

Sainte-Beuve fut nommé, et Mme de Girardin fit de la séance de réception un compte rendu inséré dans les *Chroniques* :

« On se dispute, on se bat pour aller jeudi à l'Académie. La réunion sera des plus complètes : il y aura là toutes les

1. Cf. *Notes et pensées*, t. XI des *Causeries*, 3e édition, p. 455.

admiratrices de M. Victor Hugo; il y aura là toutes les *protectrices* de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les *lettrées* du parti classique. Qui nous expliquera ce mystère? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monarchiques et *classiquissimes*, et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons? On répond à cela : Il a abjuré. Belle raison! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent? La véritable mission des femmes, au contraire, est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément; leur devoir est d'assister les héroïsmes en détresse; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés : qu'elles jettent leurs plus doux regards, leurs rubans, leurs bouquets au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles refusent même un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh! le présage funeste! Ceci n'a l'air de rien, eh bien! c'est très grave; tout est perdu; tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté. »

Protectrices! le mot est dur, mais il est vrai. Sainte-Beuve fut protégé par le monde orléano-catholique, par les Molé, les Pasquier, les de Broglie, peut-être Swetchine : on le lui a reproché dans la *Revue des Deux Mondes*. Il livrait les lettres de George Sand à ces nobles dames. Il donnait des espérances à ce monde bien pensant, comme il en avait donné au Cénacle de Hugo, à Armand Carrel, à Pierre Leroux et aux saint-simoniens, à Vinet. Il a fait banqueroute à tout le monde. Il se prêtait, ou plutôt il empruntait.

Tel est l'esprit des *Chroniques*. Je fais effort pour élever

le sujet, découvrir un esprit, une âme, mais je ne trouve que des vues de détail, du commérage, et, quand l'auteur est tout à fait désintéressé, des choses amusantes et drôles, comme l'histoire d'Adolphe et d'Alexandre Dumas.

Dans les *Cahiers*, on sent la rancune personnelle, et même pis que cela. Voici comment Sainte-Beuve forma ce recueil.

En sortant de l'Académie, d'une soirée, d'un dîner où il avait causé et fait causer, il couchait sur le papier ce qu'il avait entendu, usait, abusait des épanchements familiers et sans doute en inventait. Il aime les coups doubles. « Lamartine disait d'Alfred de Vigny : c'est léché; de Vigny disait de Lamartine : c'est lâché. » — « Au sortir d'une conférence de l'abbé Lacordaire, M. de Montalembert disait : « Quand on vient d'entendre ces choses, on sent le besoin de réciter son *Credo*. Après avoir entendu un discours de M. de Montalembert, l'abbé Lacordaire disait : « Cet homme sera donc toujours le disciple de quelqu'un. » L'auteur de ces *racontars* aime à se cacher derrière un autre pour décocher ses traits, derrière un mort surtout. Attaquer Victor Hugo, il n'ose directement : il s'embusque derrière Baudelaire :

« J'ai vu mon petit ami libertin (Baudelaire) qui m'a dit les choses les plus étranges en littérature et en poésie, mais spirituel et qui m'ouvre des jours sur les générations survenantes. Il raffole de Balzac, mais quand il en vient à Hugo, il me dit : *C'est un âne de génie*. — « Un âne, dis-je, et j'essaye de l'en faire démordre. — C'est un mulet obstiné que vous voulez dire? — Non, c'est bien *un âne*. — Il y tient, et je finis par comprendre sa pensée, *par y entrer même*. Seulement, pour être juste et ne pas déroger à l'héroïque, j'ajouterai que c'est l'âne d'Ajax qui tient bon dans le champ

hérissé de chardons, et sur qui on brise bien des bâtons avant de le forcer à la retraite, qu'il fait toujours en bon ordre. »

Parfois il décoche son trait sur un mort, mais c'est qu'il y a un vivant qui ressemble au mort. Planche avait eu tous les succès possibles à la *Revue des Deux-Mondes*. Sainte-Beuve écrit : « Michaud était journaliste jusqu'au bout des ongles. Il les avait fort noirs, les ongles. Sa femme disait de lui : quand il va au bain, il met des gants de peur de se laver les mains. » (Planche était fort malpropre.) Ses aversions les plus vives, c'est pour Victor Hugo, Alfred de Vigny, Lamartine, et surtout Cousin. Il cherche à rendre ridicule l'auteur des *Harmonies* et des *Méditations*, le *Séraphin*, le *Père éternel*. Il croyait en avoir fini avec lui après les œuvres lyriques. — En voilà assez pour vous, s'écrie-t-il. — Mais point; le lyrique écrit *Jocelyn*. Est-ce tout? — Non, le voilà orateur. Est-ce tout? — Non, le voilà historien. — Est-ce tout? — Non, la France entière se jette dans ses bras. Est-ce tout? — Non, il est abandonné, outragé, calomnié, pauvre, condamné à un labeur sans trêve, mais il reste debout, digne, pur. — Cousin, qui a été une adoration de sa jeunesse, Sainte-Beuve le mesure, le catalogue : c'est un philosophe. Mais quoi? Voici l'historien de la philosophie, l'érudit, l'auteur de *Proclus*, d'*Abélard*. Allons, passe! — Mais quoi? Voici le ministre, le pair de France, l'orateur! — Mais quoi? Voici, pendant que Sainte-Beuve fait son monument, *Port-Royal*, Cousin qui découvre le vrai Pascal, qui prend le XVIIe siècle, étudie les Longueville et autres. — De là l'antipathie. Il en est de même pour Villemain, pour Saint-Marc Girardin.

Il ne reste plus à Sainte-Beuve que M. Nisard pour se consoler.

Mais en voilà assez là-dessus : ce sont des petitesses, des misères; on se sent diminué soi-même à remuer tout cela. En vérité, Sainte-Beuve a l'air du valet de chambre du grand homme, de l'esclave placé sur le char à côté du triomphateur. Quoi! à l'âge où tout homme qui a vécu et pensé commence à se replier sur lui-même, à mesurer le néant et le vide des mesquines passions de la vie, jalousies, rivalités, convoitises de tout genre, où il se ménage entre les vaines agitations de l'existence et le repos éternel une période de recueillement, d'apaisement, de *sursum corda*, n'amasser d'autres provisions que celles-là, ne se préparer d'autre viatique, ne laisser derrière soi que ce témoignage de soi-même! Ah! que les dons de l'intelligence sont peu de chose, quand l'âme ne tient pas les hauteurs!

Je cherche une note sérieuse, grave, la mélancolie du soir, l'aspiration à ce qui est proche : je ne trouve rien, pis que rien. Que dire de ceci :

« Une des plus vraies satisfactions de l'homme, c'est quand la femme qui a refusé opiniâtrément ses hommages cesse d'être belle [1].

« La vue d'un singe humilie l'homme : j'appelle cela un échec au roi.

« La nature veut qu'on jouisse de la vie le plus possible, et qu'on meure sans y penser. Le christianisme a retourné tout cela. »

En somme, ces dernières publications n'ajoutent rien à la réputation de Sainte-Beuve comme écrivain; elles ne don-

1. Je change le texte, très grossier.

nent pas de son caractère une idée très favorable, enfin, elles sont un argument très sérieux contre la méthode dite *naturelle*, qui ne se soutient que par les indiscrétions, les trahisons, les médisances, et qui, sous prétexte de nous donner l'homme tout entier, n'en étale que les misères et les défaillances. Rappelons-nous ce mot de Humboldt : « La vérité n'a de but qu'elle-même, mais elle n'a de prix qu'en vue du genre humain », et cet autre de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface V
Introduction : l'Histoire avant le XIXe siècle 1
Augustin Thierry 13
M. Guizot 25
M. Thiers 41
Michelet 61
Le Globe 79
M. de Rémusat 93
Th. Jouffroy 109
M. Cousin 121
M. Villemain 131
Lamennais 141
Béranger 155
Paul-Louis Courier 167
Casimir Delavigne 183
Lebrun 193
Alexandre Dumas père 203
Ponsard 221
Stendhal 233
Balzac 245
George Sand 275
Mérimée 299
Sainte-Beuve 309

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

PQ
281
A42
1887
t.2

Albert, Paul
La litterature française au dix-neuvième siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY